Rappel de votre demande:

Format de téléchargement: : **Texte**

Vues **1** à **373** sur **373**

Nombre de pages: **373**

Notice complète:

**Titre :** Mélanges philosophiques, historiques et littéraires, par M. Villemain... 4e édition. III. Tableau de l'éloquence chrétienne dans le IVe siècle. Des Pères de l'Église grecque. Saint Jean Chrysostome. Synésius. Des Pères de l'Église latine. Saint Ambroise. Saint Jérôme, saint Paulin. Saint Augustin. De Plutarque et de ses ouvrages. Tibère. De la Corruption des lettres romaines sous l'Empire. De l'Empereur Julien. Essai sur la vie et les ouvrages de Pope. D'un fragment d'Hérodote traduit par M. Courrier. Discours prononcé à la réception de M. Fourier succédant à M. Lemontey

**Auteur :** Villemain, Abel-François (1791-1870). Auteur du texte

**Éditeur :** Dumont (Bruxelles)

**Date d'édition :** 1829

**Type :** monographie imprimée

**Langue :** Français

**Langue :** language.label.français

**Format :** 3 vol. in-18

**Format :** application/pdf

**Format :** Nombre total de vues : 373

**Droits :** domaine public

**Identifiant :** [ark:/12148/bpt6k9612205x](http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k9612205x)

**Source :** Bibliothèque nationale de France, département Littérature et art, Z-62389

**Relation :** <http://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb31582030f>

**Provenance :** Bibliothèque nationale de France

**Date de mise en ligne :** 19/10/2015

Le texte affiché peut comporter un certain nombre d'erreurs. En effet, le mode texte de ce document a été généré de façon automatique par un programme de reconnaissance optique de caractères (OCR). Le taux de reconnaissance estimé pour ce document est de 99 %.  
[En savoir plus sur l'OCR](http://gallica.bnf.fr/html/und/consulter-les-documents)

MÉLANGES

PHILOSOPHIQUE,

HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES.

TOME SECOND.

MÉLANGES

PHILOSOPHIQUES,

HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES

PAR

M. VILLEMAIN,

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

QUATRIEME EDITION.

BRUXELLES,

DUMONT ET COMPAGNIE, ÉDITEURS,

RUE DES HIRONDELLES, NO 698.

1829.

MÉLANGES

LITTÉRAIRES.

NOTICE

SUR FÉNÉLON.

FÊNÉLON (François de Salignac de Lamotte ), d'une famille ancienne et illustre, naquit au château de Fénélon en Périgord, le 6 août 1651. Sous les yeux d'un père vertueux , il fit avec autant de succès que de rapidité ses études littéraires ; et dès l'enfance, nourri de l'antiquité classique, élevé dans la solitude parmi les modèles de la Grèce, son goût noble et délicat parut en même temps que son heureux génie. Appelé à Paris par son oncle, le marquis de Fénéloll, pour achever ses études philosophiques et commencer le cours de théologie nécessaire à sa vocation naissante, il soutint, à quinze ans, la même épreuve que Bossuet, etprécha devant un auditoire moins

célèbre à la vérité que celui de l'hôtel de Rambouillet. Cet éclat d'une réputation prématurée alarma le marquis de Fénélon , qui, pour soustraire le brillant jeune homme aux séductions du monde et de l'amour-propre, le fit entrer au séminaire de Saint-Sulpice. Dans cette retraite, Fénélon se pénétra de l'esprit évangélique, et mérita l'amitié d'un homme vertueux, M. Tronson, supérieur de Saint-Sulpice. Il y reçut les ordres sacrés.

Ce fut alors que sa ferveur religieuse lui inspira le dessein de se consacrer aux missions du Canada. Traversé dans ce projet par les craintes de sa famille et la faiblesse de son tempérament, il tourna bientôt ses regards vers les missions du Levant, vers la Grèce, où le profane et le sacré, où saint Paul et Socrate, où l'Église de Corinthe, le Parthénon, le Parnasse , appelaient son imagination poétique et religieuse. Enchanté par les souvenirs d'Athènes, il s'indignait à la pensée que cette patrie des lettres et de la gloire fût la proie des barbares : « Quand verrai-je, s'écriaitic il, le sang des Perses se mêler à celui des Turcs « dans les champs de Marathon, pour laisser la cc Grèce entière à la religion , à la philosophie et « aux beaux-arts, qui la réclament comme leur « patrie! )1 Ces divers enthousiasmes du jeune apôtre cédèrent cependant à de plus graves con-

sidérations ; etFénélon, détourné de ces missions lointaines, se consacra tout entier à un apostolat qu'il ne croyait pas moins utile , l'instruction des Nouvelles Catholiques. Les devoirs et les soins de cet emploi, dans lequel il ensevelit son génie pendant dix années, le préparèrent à la composition de son premier ouvrage, le Traité de l'Éducation des Filles , chef-d' œuvre de délicatesse et de raison, que n'a point surpassé l'auteur d'Émile et le peintre de Sophie. Cet ouvrage était destiné à la duchesse de Beauvilliers, mère pieuse et sage d'une famille nombreuse. Fénélon, dans la modeste obscurité de son ministère, entretenait déjà avec les ducs de Beauvilliers et de Chevreuse cette amitié vertueuse qui résista également à la faveur et à la disgrace, à la cour et à l'exil.

Il avait trouvé dans Bossuet un attachement qui devait être moins durable. Admis à la familiarité de ce grand homme, il étudiait son génie et sa vie. L'exemple de Bossuet, dont la religion toute polémique s'exerçait par des controverses et des conversions, inspira sans doute à Fénélon le Traité du Ministère des Pasteurs, ouvrage dans lequel il combat les hérétiques avec plus de modération que n'en montrait , son illustre modèle. Le sujet, le mérite de cet ouvrage , et le suffrage tout puissant de Bossuet, engagèrent LouisXIV à

confier à\Fénélon le soin d'une mission nouvelle dans le Poitou. L'uniformité rigoureuse que

Louis XIV voulait étendre sur toutes les consciences de son royaume, et la résistance qui naissait de l'oppression, obligeaient souvent le monarque à fairé soutenir ses missionnaires par des soldats. Fénélon ne se borna point à rejeter absolument l'odieuse assistance des dragons; il voulut choisir lui-même les collègues ecclésiastiques qui partageraient un ministère de persuasion et de douceur. Il convertit sans persécuter, et fit aimer la croyance dont il était l'apôtre.

L'importance que l'on attachait alors à de semblables missions àttira, plus que jamais, les regards sur Fénélon, qui s'en était heureusement acquitté. Un grand objet était offert à l'ambition et au talent. Le dauphin, petit-fils de Louis XIV, sortait de la première enfance ; et le roi cherchait en quelles mains il confierait ce précieux dépôt \*. La vertu, aidée de la faveur de madame de Maintenon , obtint la préférence. M. de Beauvilliers fut nommé gouverneur; et il choisit, et fit agréer au roi, Fénélon, pour précepteur du jeune prince. Ces vertueux amis, secondés par les soins de quelques hommes dignes de les imiter, commencèrent la noble tâche d'élever un roi. L'histoire

\* Eu 1689.

atteste que jamais on ne vit un concours plus parfait de volontés et d'efforts. Fénélon, par la supériorité naturelle de son génie, était l'arne de cette réunion. C'était lui qui, transporté par l'espérance de placer un jour la vertu sur le trône, et voyant le bonheur de la France dans l'éducation de son roi, détruisait avec un art admirable tous les germes dangereux que la nature et le sentiment prématuré du pouvoir avaient jetés dans ce jeune cœur, et faisait succéder à tous les défauts d'un caractère indomptable l'habitude des plus salutaires vertus. Cette éducation, dont il nous reste d'immortels monuments dans quelques écrits de Fénélon , paraissait le chef-d'œuvre du génie qui se consacre au bonheur des hommes.

Fénélon, au milieu de la cour, et ne s'y livrant qu'à demi, se faisait admirer par les grâces d'un esprit brillant et facile, par le charme de la plus noble et de la plus éloquente conversation. Il y avait en lui quelque chose de séduisant et d'inspiré. L'imagination , le génie, lui échappaient de toutes parts; et la plus élégante politesse embellissait et faisait pardonner l'ascendant du génie. Cette supériorité personnelle excitait beaucoup plus d'admiration que le petit nombre d'ouvrages sortis de sa plume. C'est sous ce rapport qu'il fut loué, à l'époque de sa réception à l'Académie;

et, peu de temps après , La Bruyère le peignit encore sous les mêmes traits, reconnaissables pour,tous les contemporains. « On sent, dit-il, « la force et l'ascendant de ce rare esprit, soit « qu'il prêche de génie et sans préparation, soit « qu'il prononce un discours étudié et oratoire, « soit qu'il explique ses pensées dans la conver« sation : touiours maître de l'oreille et du cœur « qui l'écoutent, il ne leur permet pas d'envier ni « tant d'élévation, ni tant de facilité, de délicaM tesse, de politesse. »

Cet ascendant de vertu, de grace et de génie, qui excitait, dans le cœur des amis de Fénélon, ' une tendresse mêlée d'enthousiasme, et qui avait séduit madame de Maintenon malgré sa défiance et sa réserve, échoua toujours contre les préventions de Louis XIV. Ce prince estimait sans doute l'homme auquel il confiait l'éducation de son petit-fils; mais il n'eut jamais de goût pour lui. On a cru que l'élocution brillante et facile de Fénélon gênait un prince qui ne voulait nulle part sentir une autre prééminence que la sienne. Mais, si l'on jette les yeux sur une lettre où Fénélon, dans l'épanchement de la confiance, avertissait madame de Maintenon que Louis XIV n'avait aucune idée de ses devoirs de roi, on supposera sans peine qu'une opinion aussi dure, dont Fénélon paraît trop pénétré pour n'en avoir

jamais laissé échapper quelque révélation indiscrète, ne dut pas rester complètement ignorée d'un monarque trop accoutumé aux louanges, et qui pouvait s'offenser même d'un jugement moins sévère. L'histoire n'a point partagé l'extrême rigueur de cette opinion sur un prince qui, dans l'exercice d'un pouvoir, absolu il est vrai, porta toujours de la bienséance et de la grandeur, et maintint l'honneur sous le despotisme, son plus grand ennemi. Fénélon avait conservé à la cour le plus irréprochable désintéressement. Il y passa cinq années dans la place éminente de précepteur du Dauphin, sans demander, sans recevoir aucune grace. Louis XIV, qui savait récompenser noblement et avec choix, voulut réparer cet oubli; et il nomma Fénélon à l'archevêché de Cambrai \*. Ce moment de faveur et de prospérité était celui où Fénélon devait être frappé d'un coup funeste à son crédit, et qui même aurait mortellement blessé une réputation moins inviolable.

Depuis long-temps, Fénélon, que le mouvement de son ame portait à une dévotion vive et spirituelle, avait cru reconnaître une partie de ses principes dans la bouche d'une femme pieuse et folle, mais qui sans doute avait beaucoup de

\* En 1694,

persuasion et de talent, puisqu'elle obtint une influence extraordinaire sur plusieurs esprits supérieurs. Madame Guyon, écrivant et dogmatisant sur la grace et sur le pur amour , d'abord persécutée et arrêtée, bientôt admise dans la société particulière du duc de Beauvilliers, accueillie par madame de Maintenon, autorisée à répandre sa doctrine dans Saint-Cyr , puis devenue suspecte à Bossuet, arrêtée de nouveau, interrogée, condamnée, fut le prétexte de la disgrace de Fénélon. L'inexorable Bossuet n'aimait pas les subtilités mystiques, les raffinemens de l'amour divin , dont l'imagination vive et tendre de Fénélon était'trop facilement éprise. Bossuet voulut obtenir que le nouvel archevêque de Cambrai condamnât lui-même les erreurs d'une femme dont il avait été l'ami. Fénélpn s'y refusait par Conscience et par délicatesse, craignant de compromettre des opinions qui lui étaient chères, voulant ménager une femme malheureuse, qui ne lui paraissait coupable que d'exagération dans l'amour de Dieu. Peut-être enfin , car il était homme, se trouva-t-il choqué de la hauteur théologique de Bossuet, qui le pressait comme s'il eût voulu le convertir.

Fénélon publia ce trop fameux livre des Maximes des Saints , que l'on peut regarder comme une apologie indirecte ou même comme

une rédaction atténuante des principes de rnadame Guyon. Dans un siècle où une opinion religieuse était un événement politique, la première apparition de cet ouvrage excita beaucoup d'étonnement et de murmures. Tous ceux qui pouvaient être secrètement jaloux du rang et du génie de Fénélon , se déclarèrent contre les erreurs de sa théologie. Élevé au-dessus d'un sentiment honteux, mais inflexible , impatient de la contradiction, négligeant les égards et les bienséances mondaines lorsqu'il croyait la religion compromise, Bossuet dénonça lui-même à Louis XIV, au milieu de sa cour, l'hérésie du nouvel archevêque. Au moment où Fénélon était frappé de ce coup sensible, l'incendie de son palais de Cambrai, la perte de sa bibliothèque, de ses manuscrits, de ses papiers, mit son ame à une nouvelle épreuve, et ne lui arracha d'autres plaintes que ces paroles si touchantes, et si vraies dans sa bouche : « Il vaut mieux que le feu ait « pris à ma maison qu'à la chaumière d'un pauvre

« laboureur. »

Cependant Bossuet , après l'éclat de sa première déclaration, se préparait à poursuivre son rival, et semblait jaloux de lui arracher un désavue. L'admiratrice, l'amie de Fénélon , madame de Maintenon, s'éloignait de lui avec une inconcevable froideur. Fénélon soumet son livre au

jugement du Saint-Siège. Bossuet avait déjà composé des remarques, où la plus amère et la plus véhémente censure était entourée de toutes les expressions fastueuses du regret et de l'amitié. Il proposait en même temps une conférence, à laquelle Fénélon se refusa, préférant défendre sor livre au tribunal de Rome. Ce fut alors qu'il recul l'ordre de quitter la cour, et de se retirer dans son diocèse. Cette nouvelle excita dans l'ame di duc de Bourgogne une douleur qui fait l'éloge de l'éducation de ce jeune prince. La cabale avail voulu profiter de la chute de Fénélon, pour renverser le. duc de Beauvilliers ; il fut sauvé à force de vertu : et son dévouement même à la caus( d'un ami malheureux intéressa la générosité d(

Louis XIV.

Malgré la volonté manifeste de ce prince, le cour de Rome hésitait à condamner un arche vêque aussi illustre que Fénélon. Cette lenteui et cette répugnance , qui honorent le pape Innocent XII, donnèrent carrière au talent de l'accu sateur et de l'accusé ; et pendant que les juge! balançaient, les écrits des deux adversaires s< succédèrent avec une prodigieuse rapidité. L, lutte changea d'objet. Après avoir épuisé 1< dogme , Bossuet se rejeta sur les faits ; et la rela. tion du quiétisme , spirituellement et malignement écrite , semblait destinée à porter jusque

Fénélon une partie du ridicule inséparable de madame Guyon. L'abbé Bossuet, indigne neveu de Bossuet, étendait encore plus loin les inculpations personnelles ; et recueillant les plus odieuses rumeurs , il cherchait à flétrir la pureté de Fénélon. Jamais l'indignation d'une ame vertueuse et calomniée ne se montra plus éloquente. Fénélon , dans une apologie , fit disparaître ces viles accusations. Et il fallut de nouvelles lettres de Louis XIV, rédigées par Bossuet, de nouvelles intrigues, et jusqu'à des menaces , pour arracher à la cour de Rome une condamnation , qui même fut adoucie dans la forme et dans les expressions. L'intérêt de cette controverse , si étrangère aux idées de notre siècle , est parfaitement conservé dans l'excellente histoire de Fénélon , par M. de Bausset ; et c'est là qu'on trouvera le tableau animé de la cour de Rome et de la cour de France, qui s'intéressent vivement à cette question frivole , agrandie par les opinions du temps, et par le prodigieux talent des deux rivaux.

La longue et glorieuse résistance de l'archevêque de Cambrai avait encore aigri les ressentiments de Louis XIV, et l'hésitation du pape à condamner Fénélon rendait sa disgrâce de cour plus irrévocable que jamais. Lorsque le bref si long-temps différé , obtenu par tant de discussions et d'intrigues , eut enfin paru, Fénélon se

hâta d'y souscrire \*, et de se condamner luimême par le mandement le plus touchant et le plus simple , dans lequel Bossuet ne manqua point de trouver beaucoup de faste et d'ambiguité. La soumission modeste de Fénélon , son silence , ses vertus épiscopales, et l'admiration qu'elles Inspiraient, ne lui auraient pas sans doute rouvert l'entrée de la cour de Louis XIV ; mais un événement inattendu vint irriter plus que jamais le cœur du monarque.

Le Télémaque , composé quelques années auparavant, à l'époque de la faveur de Fénélon, fut publié , quelques mois après l'affaire du quiétisme, par l'infidélité d'un domestique chargé de transcrire le manuscrit. L'ouvrage, supprimé en

France, fut reproduit par les presses de la Hollande, et obtint datis toute l'Europe un succès que la malignité rendait injurieux pour Louis XIV, en y cherchant des allusions aux conquêtes et aux malheurs de son règne. Ce prince, qui avait toujours médiocrement goûté les idées politiques de Fénélon, et le nommait depuis long-temps un bel esprit chimérique, regarda l'auteur de Télémaque comme un détracteur de sa gloire , qui joignait le tort de l'ingratitude aux injustices de la satire. Fénélon mourant protesta de son res-

\* En 1199

pect pour la personne et pour les vertus de Louis XIV. Ce témoignage formel, comparé au jugement sévère que Fénélon énonçait dans la lettre dont nous avons déjà parlé , ne permet qu'une seule explication qui ménage sa gloire et la vérité. Cet homme sensible et vertueux, préoccupé des malheurs qui se mêlaient à l'éclat du règne de Louis XIV, transportait involontairement dans un ouvrage d'imagination quelques traits du tableau qu'il avait sous les yeux, et qui souvent affligeait son ame. Comment aurait-il pu s'en défendre ? Comment parler des peuples et des rois , sans présenter des allusions aux contemporains? Le cercle des calamités et des fautes humaines est plus borné qu'on ne le croit. Il y aura des vices tant qu'il y aura des hommes , dit Tacite ; et tant qu'il y aura des vices, l'histoire des temps passés paraîtra la satire du siècle présent.

Le Télémaque offre sans doute quelques réflexions que l'on peut détourner contre Louis XIV; mais c'est une absurde injustice de chercher dans cet ouvrage la censure allégorique et méditée de ce grand roi. Il était même impossible d'avoir mieux combiné tous les détails, pour déconcerter les allusions, et pour échapper, autant que possible , à l'inévitable fatalité des ressemblances. Nous croyons que cette précaution généreuse

occupait encore Fénélon écrivant pour le bonheur des peuples, et qu'elle lui fit chercher cette conception poétique, ces mœurs primitives, ces sociétés antiques , si éloignées du tableau de l'Europ'e moderne. Pourquoi, d'ailleurs, aurait-il voulu peindre Louis XIV sous les traits de l'inprudent Idoménée, ou du sacrilège Adraste, plutôt que sous l'image du sage et victorieux Sésostris! Mais non; ces diverses images sont les jeux d'une imagination qui cherche à multiplier d'intéressants contrastes : aucune en particulier , n'est le portrait satirique du grand roi dont le règne a formé la plus belle époque morale de l'Europe moderne. Fénélon apprit bientôt l'ineffaçable impression que le Télémaque avait faite dans le cœur du roi ; il parut se résigner à son éloignement de la cour , qu'il eut quelquefois la faiblesse d'appeler sa disgrâce, comme si le séjour prolongé d'un archevêque au milieu du troupeau qu'il éclaire et qu'il sanctifie, pouvail jamais rappeler une idée d'humiliation et de malheur. Au reste, si Fénélon se ressouvenait quelquefois avec amertume de la cour de Louis XIV, il dut se consoler par le bonheur qu'il répandait autour de lui, dans sa retraite de Cambrai. La sainteté d'es anciens évêques, la sévérité de la primitive église, la douceur de la plus indulgente vertu, le charme de la plus séduisante politesse.

l'empressement à remplir les devoirs les plus humbles du saint ministère , une infatigable bonté, une inépuisable charité, voilà sous quels traits Fénélon est dépeint par un éloquent et vertueux évêque, qui avait le droit de s'arrêter long-temps sur cette image. Le premier soin de

Fénélon était d'instruire les clercs d'un séminaire qu'il avait fondé. Il ne dédaignait pas même de faire le catéchisme aux enfans de son diocèse.

Comme les évêques des anciens jours, il montait souvent dans la chaire de son église, et, se livrant à son cœur et à sa foi, il parlait sans préparation , et répandait tous les trésors de son facile génie.

Une occasion imprévue lui permit de développer avec plus de travail son éloquence naturelle. Le sermon qu'il prononça dans la cathédrale de Lille, pour le sacre de l'archevêque de Cologne, est un des morceaux les plus touchants et les plus parfaits de l'éloquence chrétienne. Les malheurs de la guerre, qui punirent enfin la longue gloire de Louis XIV, avaient amené les troupes ennemies dans le diocèse de Fénélon : ce fut pour le saint évêque l'occasion d'efforts et de sacrifices nouveaux. Sa sagesse, sa fermeté, la noblesse de son langage, inspiraient aux généraux ennemis un respect salutaire aux malheureuses provinces de la Flandre. Eugène était

digne d'entendre la voix d'un grand homme, dont il connaissait le génie. \*

Parmi tant de soins et de travaux, Fénélon entretenait une correspondance très-étendue avec les ecclésiastiques qui le consultaient, avec ses amis et ses parents. On y reconnaît toujours ce génie heureux et facile, auquel toutes les idées sages et nobles venaient naturellement sur tous les sujets. Plusieurs de ses lettres renferment tous les secrets de la science du monde, analysés avec la finesse d'un homme de cour, et exprimés dans le style de La Bruyère écrivant sans effort; La situation de Cambrai., sur les frontières de la France , attirait auprès de Fénélon beaucoup d'étrangers; ils ne l'approchaient, ils ne le quittaient que pénétrés d'une religieuse admiration. Sans parler de Ramsay, qui passa plusieurs années dans le palais de Fénélon, le fameux maréchal Munich et l'infortuné Jacques III sentirent le charme de son entretien, et l'ascendant de sa haute sagesse. C'était le privilége de Fénélon de paraître également admirable aux yeux d'un prêtre, d'un politique, ou d'un homme de guerre, avantage, à la vérité, plus facile à concevoir à une époque où la religion et la morale formaient un lien commun, qui rapprochait les esprits.

Fénélon, dans les sages conseils qu'il donnait à Jacques III, montrait sa haute estime pour la

constitution anglaise, si forte à la fois contre le despotisme et contre l'anarchie. Il était exempt de cet étroit patriotisme qui calomnie tout ce qui existe au-delà des frontières. Son ame vertueuse avait besoin de s'étendre dans l'univers, et d'y chercher le bonheur des hommes. « J'aime « mieux, disait-il, ma famille que moi-même ; « j'aime mieux ma patrie que ma famille; mais « j'aime encore mieux le genre humain que ma « patrie. » Admirable progression de sentiments et de devoirs! des esprits faux et pervers ont abusé de ce principe ; il méritait cependant d'être autorisé par Fénélon : c'est le Caritas generis humani , échappé de l'ame de Cicéron , mais démenti par les féroces conquêtes des Romains, qui , non moins inconséquents que barbares, jouissaient des blessures et de la mort de leurs gladiateurs sur le même théâtre où ils applaudissaient avec transport ce vers humain plus que patriotique :

Homo sum, humani nihil a me alienlt1n puto.

Le christianisme était digne de consacrer par la bouche de Fénélon une maxime que la nature a mise dans le cœur de l'homme. Quand cette vérité triomphera, nous croirons au progrès des lumières. Après tous ces cris patriotiques, qui ne sont trop souvent que les devises de l'égoïsme,

les prétextes de l'ambition et les signaux de la guerre, ne criera-t-on jamais en posant les armes et par un vœu qu'il est temps d'accomplir, Vive le genre humain! L'humanité de Fénélon ne se bornait pas à des spéculations exagérées, à des généralités impraticables, qui supposent l'ignorance du détail des affaires humaines. Sa politique n'était pas seulement le rêve d'une ame vertueuse. Il avait vu, il avait jugé la cour et les hommes ; il connaissait l'histoire de tous les siècles ; il était doué d'une certaine indépendance d'esprit qui le mettait au-dessus des préjugés d'état et de nation. C'est dans les divers mémoires qu'il adressait au duc de Beauvilliers, que l'op peut étudier la sagesse de ses vues sur les plus grands intérêts, sur la succession d'Espagne, sur la politique qui convenait à Philippe V, sur les alliés, sur la conduite de la guerre, sur la nécessité de la paix. On doit vivement désirer la publication de ces précieux écrits , qui ne sont connus que par les extraits qu'en a donnés le dernier historien de Fénélon. Cette guerre désastreuse de la succession d'Espagne, en rapprochant le théâtre des combats du séjour de Fénélon, lui donna la joie de voir, après dix ans d'absence , le jeune prince qu'il avait formé , et qui venait commander les dernières troupes de Louis XIV vaincu. L'histoire ne peut dissimuler

que l'élève de Fénélon, dans le commandement des armées, fut au-dessous des espérances de sa jeunesse et de l'opinion de la France. Les lettres de Fénélon au duc de Bourgogne, pendant cette époque décisive, en montrant la franchise sévère, l'ascendant singulier de l'instituteur, feraient elles-mêmes soupçonner que ce jeune prince, instruit, docile, vertueux, avait un génie trop timide. On n'aime pas que l'héritier de Louis XIV ait besoin de recevoir des leçons sur tous les détails de sa conduite. Malgré le respect que méritent même les petitesses de la vertu, on n'aime pas qu'un jeune prince placé sur un si grand théâtre, préoccupé de si grands intérêts, s'inquiète et consulte Fénélon pour savoir si, dans le mouvement de la guerre, il pouvait habiter quelques heures l'enceinte d'un couvent de religieuses. On craint que de pareilles inquiétudes n'aient laissé peu de place aux grandes idées, et que l'éducation du Dauphin n'ait, sous quelques rapports, rapetissé son ame pour mieux la dompter. Fénélon, il est vrai, parle toujours à son élève le langage d'une politique active et éclairée. Mais, lorsqu'il lui reproche le goût de la solitude et de la contemplation, une piété minutieuse, une humilité déplacée, il est difficile de croire que ces défauts, qui semblent si opposés à l'enfance impétueuse du duc de Bour-

gogne, ne soient pas en partie le résultat de l'éducation sur une ame qui avait plus d'ardeur que de lumières, et qui, trop vaincue par la religion , convertit toute sa force en douceur et en vertu. Dans les lettres de Fénélon à son vertueux élève on trouve des jugements sévères sur tous les généraux qui formaient alors l'espoir de la France. On peut remarquer à cet égard que Fénélon avait beaucoup de douceur dans le caractère , et beaucoup de domination dans l'esprit. Ses idées étaient absolues et décisives, habitude qui semble tenir à la promptitude et à la force de l'esprit. L'attention continuelle que Fénélon portait aux intérêts politiques de la France ne diminuait en rien son zèle pour les affaires de la religion et de l'église. Ceux qui honorent particulièrement Fénélon comme philosophe s'étonneront peut-être de le voir entrer dans toutes les discussions ecclésiastiques, avec autant d'ardeur que Bossuet lui-même. Mais si Fénélon n'avait pas été, avant tout, ce qu'il devait être par conscience et par état, évêque et théologien, il mériterait moins d'estime, il aurait manqué au principal caractère du siècle où il a vécu, le sentiment des bienséances et des devoirs. Lorsque les disputes du jansénisme se réveillèrent après une longue interruption, Fénélon écrivit contre des hommes qui n'imitaient pas son respect pour

la cour de Rome; et il se trouva bientôt engagé dans une controverse qui fut à la vérité plus courte et moins vive que celle du Pur amour. Les courtisans supposèrent à Fénélon, dans cette circonstance, des vues d'ambition et de flatterie. Si Fénélon avait voulu gagner le'cœur du roi, il employait à la même époque une voie plus noble, en nourrissant, à ses dépens, l'armée française pendant le désastreux hiver de 1709; mais il ne cherchait pas plus dans cette occasion que dans l'autre à guérir des préventions incurables. Il servait la religion et la patrie. L'année suivante, les mêmes sentiments lui inspiraient la peinture éloquente des maux de la France, et le projet d'associer la nation au gouvernement, la proposition d'une assemblée de notables. Ce mémoire est du plus haut intérêt. Fénélon y juge admirablement la force et la faiblesse du despotisme, la puissance salutaire de la liberté. On a peine à concevoir que cette politique généreuse et prévoyante qui devançait l'opinion de l'Europe, ait attiré à Fénélon des reproches et des haines jusqu'au milieu de notre siècle. Si c'était à ce titre qu'on eût donné le nom de philosophe au plus religieux des évoques , Fénélon ne désavouerait ni ses panégyristes, ni ses accusateurs; et, pour avoir souhaité le bonheur et la liberté des peuples, il ne se croirait pas moins chrétien. Les mémoires

que Fénélon adressait au duc de Beauvilliers, étaient le vœu d'un sage zélé pour son pays, mais sans autorité pour le servir. Un évènement inattendu laissa entrevoir le moment où les conseils de Fénélon pourraient gouverner la France. Le grand Dauphin'mourut; et le duc de Bourgogne, long-temps opprimé par la médiocrité de son père, se vit tout à coup rapproché du trône dont il était l'héritier, et du roi, dont il devint le confident et l'appui. Ses vertus , affranchies d'une jalouse tutelle, eurent enfin assez d'espace pour agir, et l'élève de Fénélon se découvrit tout entier. Quelle joie devait éprouver le vertueux instituteur en voyant son ouvrage près d'être justifié par le bonheur de la patrie! Alors, plein d'espérance, il écrivait à son élève, qui, suivant l'expression de Saint-Simon, jouissait d'un avantrègne : « Il ne faut pas que tout soit à un seul; « mais un seul doit être à tous pour faire leur bon« heur.» Il communiquait en même temps àBeauvilliers divers plans d'administration et de gouvernement qui devaient être proposés au jeune prince. Une des idées auxquelles Fénélon attachait le plus d'importance, était la formation d'états provinciaux dans toute laFrance.Cette institution, qui donne une liberté moins grande et moins noble que la représentation législative, aurait, dans l'origine, épargné bien des maux à la France.

Tandis que Fénélon préparait le règne de son élève, une mort soudaine enleva le jeune héritier du vieux roi, qui demeurait inébranlable parmi toutes les humiliations de sa gloire et tous les désastres de sa famille. Là finirent les espérances de la vertu : cependant Fénélon, malgré sadouleur, n'abandonnait pas le soin de la patrie, même lorsqu'il ne vit plus entre elle et lui le jeune prince qu'il avait élevé pour elle. Inquiet de la France, dont la destinée reposait sur un monarque de soixante-seize ans, et sur un enfant au berceau, il aurait voulu prévenir les maux d'une inévitable et longue minorité. Dans plusieurs mémoires confidentiels qu'il écrivait à ce sujet, on reconnaît la nouveauté de ses vues politiques et cet esprit de liberté qui, dans son siècle, n'était pas la moindre de ses innovations. Un de ces écrits est employé à discuter les soupçons qui accusaient le duc d'Orléans du crime le plus affreux, et d'une ambition impatiente d'en commettre de nouveaux. Quand on a lu ce mémoire, dont l'auteur, sans accueillir toute l'horreur des bruits populaires, juge sévèrement les scandales et les vices du duc d'Orléans, on éprouve quelque surprise de voir Fénélon entretenir avec ce prince une correspondance philosophique. Sans doute Fénélon espérait vaincre par la vertu et la vérité une ame abandonnée à tous les vices ,

mais incapable d'un crime. C'est Platon écrivant à Denys ; et la ressemblance est d'autant plus vraie que, laissant à l'écart la religion révélée, Fénélon s'attache avant tout à prouver les principes de la religion naturelle ; principes ordinairement faibles et mal établis dans un cœur qui a perdu tous les autres, mais auxquels son génie lumineux et simple prête une force qui devait étonner la frivole incrédulité du duc d'Orléans.

Unepareille discussion paraîtra, dans notre siècle, beaucoup plus digne de Fénélon que les débats théologiques où la bulle Unigenitus l'engagea sur la fin de sa vie. Mais ce grand homme, fidèle avant tout au caractère épiscopal, ne voyait pas pour lui de tâche plus noble que de combattre des opinions qui troublaient les consciences et l'église.

La malignité supposa que le zèle de Fénélon était animé par un ancien dépit contre le cardinal de Noailles. Mais quand la conduite d'un homme vertueux est autorisée par son devoir, il ne faut pas l'expliquer par ses faiblesses. Ce fut à ces discussions abstraites et difficiles que Fénélon consacra les derniers jours d'une vie souffrante et désolée par le deuil. Cet homme, si sensible aux amitiés de la terre, et qui désirait que tous les bons amis s'entendissent pour mourir ensemble, perdit, à de courts intervalles, presque tous ceux

qu'il aimait. Pendant qu'affligé de plusieurs pertes successives il écrivait : « Je ne vis plus que d'ami« tié, et ce sera l'amitié qui me fera mourir , » la mort lui enleva le duc de Beauvilliers : il mourut lui-même quatre mois après , à l'âge de soixante-quatre ans ( le 7 janvier 1715 ). Une chute légère hâta ce moment qu'il souhaitait; sa mort comme sa vie fut celle d'un grand et vertueux évêque.

Quoique Fénélon ait beaucoup écrit, il ne pa rut jamais chercher la gloire d'auteur. Tous ses ouvrages furent inspirés par les devoirs de son état, par ses malheurs ou ceux de la patrie. La plupart échappèreut, à son insu, de ses mains, et ne furent connus qu'après sa mort. On a conservé quelques sermons , premier essai de sa jeunesse. La composition n'y est pas forte et soignée comme dans les chefs-d'œuvre des grands orateurs de la chaire ; mais il y règne un aimable enthousiasme pour la religion et la vertu, une imagination facile et vive, une élégance naturelle , harmonieuse, poétique. Ce sont de brillantes esquisses tracées par un heureux génie qui fait peu d'efforts. Cependant Fénélon avait beaucoup réfléchi sur l'art oratoire et sur l'éloquence de la chaire ; et ses études, à cet égard, se retrouvent dans trois dialogues, à la manière de Platon, remplis de raisonnements empruntés à ce philosophe,

et surtout écrits avec une grace qui semble lui avoir été dérobée. Nous n'avons dans notre langue aucun traité de l'art oratoire qui renferme plus <• d'idées saines, ingénieuses et neuves, une impar- tialité plus sévère et plus hardie dans les juge- ments. Le style en est simple, agréable, varié, t éloquent à propos, et mêlé de cet enjoûinent délicat dontles anciens savaient tempérer la sévérité didactique. Cette production appartient à la jeunesse de Fénélon, et l'on y sent partout ce goût exquis de simplicité, cet amour pour le beau simple, qui fait le caractère inimitable de ses écrits. La lettre sur l'éloquence, écrite vers la fin de sa vie, ne renferme que la même doctrine , appliquée avec plus d'étendue, ornée de développements nouveaux, énoncée partout avec cette autorité douce et persuasive d'un homme de génie vieillissant, qui discute peu, qui se souvient, qui juge : aucune lecture plus courte ne présente un choix plus riche et plus heureux de souvenirs et d'exemples. Fénélon les cite avec éloquence, parce qu'ils sortent de son ame plus que de sa mémoire ; on voit que l'antiquité lui échappe de toutes parts. Mais , parmi tant de beautés, il revient à celles qui sont les plus douces, les plus naturelles, les plus naïves ; et alors, pour exprimer ce qu'il éprouve, il a des paroles d'une grace inimitable.

Cette lettre à l'Académie, les Dialogues sur l'éloquence, quelques lettres à La Motte sur Homère et sur les anciens, placeraient Fénélon au premier rang parmi les critiques , et servent à expliquer la simplicité originale de ses propres écrits, et la composition si antique et si neuve du Télémaque. Fénélon, épris des beautés de Virgile et d'Homère, y cherche ces traits d'une vérité naïve et passionnée, qu'il trouvait surtout dans Homère, et qu'il appelle lui-même cette aimable simplicité du monde naissant. Les Grecs lui paraissant plus rapprochés de cette première époque, il les étudie , il les imite de préférence ; Homère, Xénophon et Platon lui inspirèrent le Télémaque. On se tromperait de croire que Fénélon n'est redevable à la Grèce que du charme des fictions d'Homère : l'idée dubeau moral dans l'éducation d'un jeune prince, ces entretiens philosophiques, ces épreuves de courage, de patience, l'humanité dans la guerre, le respect des serments, toutes ces idées bienfaisantes sont empruntées à la Cyropédie. Dans les théories sur le bonheur du peuple, dans le plan d'un état réglé comme une famille , on reconnaît l'imagination et la philosophie de Platon. Mais il est permis de croire que FénéIon, corrigeant les fables d'Homère par la sagesse de Socrate, et formant cet heureux mélange des plus riantes fictions, de la philosophie la plus

1 pure, et de la politique la plus humaine, peut balancer, par le charme de cette réunion, la gloire de l'invention qu'il cède à chacun de ses modèles. Sans doute Fénélon a partagé les défauts de ceux qu'il imitait; et si les combats du Télémaque ont la grandeur et le feu des combats de l'Iliade, Mentor parle quelquefois aussi longuement qu'un héros d'Homère; et quelquefois les détails d'une morale un peu commune rappellent les longs entretiens de la Cyropédie. En considérant le Télémaque comme une inspiration des muses grecques, il semble que le génie de.Fénélon en reçoive une force qui ne lui était pas naturelle. La véhémence de Sophocle s'est conservée tout entière dans les sauvages imprécations de Philoctète. L'amour brûle dans le cœur d'Eucharis, comme dans les vers de Théocrite. Quoique la belle antiquité paraisse avoir été moissonnée tout entière pour composer le Télémaque, il reste à l'auteur quelque gloire d'invention, sans compter ce qu'il y a de créateur dans l'imitation de beautés étrangères, inimitables avant et après Fénélon. Rien n'est plus beau que l'ordonnance du Télémaque; et l'on ne trouve pas moins de grandeur dans l'idée générale, que de goût et de dextérité dans la réunion et dans le contraste des épisodes. Les chastes et modestes amours d'Antiope, introduits à la fin du poème, corrigent, d'une manière sublime, les

emportements 3e Calypso ; et l'intérêt de la passion se trouve deux fois reproduit, sous l'image de la fureur, et sous celle de la vertu. Mais, comme Télémaque est surtout un livre de morale politique, ce que l'auteur peint avec le plus de force, c'est l'ambition , cette maladie des rois qui fait mourir les peuples, l'ambition grande et généreuse dans Sésostris , l'ambition imprudente dans Idoménée, l'ambition tyrannique et misérable dans Pygmalion, l'ambition barbare, hypocrite, impie, dans Adraste. Ce dernier caractère, supérieur au Mézence de Virgile, est tracé avec une vigueur d'imagination qu'aucune vérité historique ne saurait surpasser. Cette invention des personnages n'est pas moins rare que l'invention générale d'un plan. Le caractère le plus heureux, dans cette riche variété de portraits, c'est celui du jeune Télémaque. Plus développé, plus agissant que le Télémaque de l'Odyssée, il réunit tout ce qui peut surprendre , attacher, instruire : dans l'âge des passions, il est sous la garde de la sagesse, qui le laisse souvent faillir, parce que les fautes sont l'éducation des hommes ; il a l'orgueil du trône, l'emportement de l'héroïsme, et la candeur de la première jeunesse. Ce mélange de hauteur et de naïveté, de force et de soumission, forme peut-être le caractère le plus touchant et le plus aimable qu'ait inventé la muse épique; et,

sans doute, un grand maître datfsVart de peindre et de toucher, Rousseau, a senti ce charme prodigieux, lorsqu'il a supposé que Télémaque serait, aux yeux de la pudeur et de l'innocence, le modèle idéal digne d'un premier amour.

De grands critiques ont souvent répété que le héros d'un poème ou d'une tragédie ne doit pas être parfait. Ils ont admiré dans l'Achille d'Homère, daus le Renaud du Tasse, l'intérêt des fautes et des passions; mais ils n'ont pas prévu l'intérêt non moins neuf et plus moral que présenterait un caractère qui, mélangé d'abord de toutes les faiblesses humaines, paraîtrait s'en dégager insensiblement, et se développerait en s'épurant. On blâme dans Grandisson l'uniformité de la sagesse et de la vertu, la monotonie de la perfection. Le caractère de Télémaque offre le charme de la vertu et les vicissitudes de la faiblesse; il n'en a pas moins de mouvement parce qu'il tend à la perfection. Il s'anime et se perfectionne à la fois; et l'intérêt qu'on éprouve est agité comme la lutte des passions, et doux comme le triomphe de la vertu. Sans doute Fénélon, dans cette forme donnée au caractère principal, cherchait avant tout l'instruction de son élève ; mais il créait en même temps une des conceptions les plus intéressantes et les plus neuves de l'épopée. Pour achever de saisir dans le Télémaque, trésor

des richesses antiques, la part d'invention qui appartient à l'auteur moderne , il faudrait com\* parer l'enfer et l'Élysée de Fénélon avec les mêmes peintures tracées par Homere et par Virgile. Quelle que soit la sublimité du silence d'Ajax, quelle que soit la grandeur et la perfection du sixième livre de l'Énéide, on sentirait tout ce que Fénélon a créé de nouveau, ou plutôt tout ce qu'il a puisé dans les mystères chrétiens, par un art admirable, ou par un souvenir involontaire. La plus grande de ces beautés inconnues à l'antiquité, c'est l'invention de douleurs et de joies purement spirituelles, substituées à la peinture faible ou bizarre de maux et de félicités physiques. C'est là que Fénélon est sublime, et saisit mieux que le Dante le secours si neuf et si grand du christianisme. Rien n'est plus philosophique et plus terrible que les tortures morales qu'il place dans le coeur des coupables : et, pour rendre ces inexprimables douleurs, son style acquiert un degré d'énergie que l'on n'attendrait pas de lui, et que l'on trouverait difficilement ailleurs. Mais lorsque, délivré de ces affreuses peintures, il peut reposer sa douce et bienfaisante imagination sur la demeure des justes, alors on entend des sons que la voix humaine n'a jamais égalés, et quelque chose de céleste s'échappe de son ame énivrée de la joie qu'elle décrit. Ces idées-là sont

absolument étrangères au génie antique; c'est l'extase de la charité chrétienne ; c'est une religion toute d'amour, interprétée par l'âme douce et tendre de Fénélon; c'est le pur amour donné pour récompense aux justes, dans l'Élysée mythologique. Aussi, lorsque de nos jours un écrivain célèbre a voulu retracer le paradis chrétien , il a dû sentir plus d'une fois qu'il était devancé par l'anachronisme de Fénélon; et, malgré les efforts d'une riche imagination, et l'emploi plus facile et plus libre des idées chrétiennes, il a été obligé de se rejeter sur des images moins heureuses, et il n'a mérité que le second rang. L'Élysée de Fénélon est une des créations du génie moderne; nulle part la langue française ne paraît plus flexible et plus mélodieuse. Le style de Télémaque a éprouvé beaucoup de critiques; Voltaire en a donné l'exemple avec goût. Il est certain que cette diction si naturelle, si doucement animée , quelquefois si énergique et si hardie, est entremêlée de détails faibles et languissants; mais ils disparaissent dans l'heureuse facilité du style. L'intérêt du poème conduit le lecteur ; et de grandes beautés le raniment et le transportent. Quant à ceux qui s'offensent de quelques mots répétés, de quelques constructions négligées, qu'ils sachent que la beauté du langage n'est pas dans une correction sévère et calculée, mais dans

un choix de paroles simples, heureuses, expressives, dans une harmonie libre et variée qui accompagne le style, et le soutient comme l'accent soutient la voix, enfin dans une douce chaleur partout répandue, comme l'aine et la vie du discours.

Les aventures d'AristonoÜs respirent ce charme attendrissant qui n'est donné qu'à quelques hommes , à Virgile, à Racine, à Fénélon. Dans ce morceau de quelques pages on devinerait l'auteur duTélémaque , comme dans le dialogue d'Eucratc et de Sylla on reconnaît Montesquieu. Il n'appartient qu'aux hommes véritablement supérieurs de pouvoir renfermer ainsi, dans un cadre trèsétroit, l'essai de tout leur génie. Après le Télémaque, l'ouvrage le plus important de Fénélon par le sujet et l'étendue, c'est le Traité de l'cxistente de Dieu. On n'y trouve pas la profondeur et la logique de Clarkc. Fénélon procède par l'argument des causes finales , ce qui est très-favorable à l'imagination descriptive; il répand des trésors d'élégance, il peint la nature, il en égale les richesses et les couleurs par l'éclat de son style; souvent il laisse échapper cette abondance de sentiments tendres et passionnés, langage naturel de son cœur. Quelques endroits sont animés de cette logiquelumineuse etpressante dont il donna tant d'exemples dans ses débats avec Bossuet. Elle

se trouve peut-être à un plus haut degré, et plus dégagée d'ornements dans les Lettres sur la religion , modèle d'une discussion sincère et convaincante : enfin , comme le style, suivant l'expression d'un ancien, est la physionomie de l'ame, tous les ouvrages de Fénélon, marqués d'une telle empreinte , ont quelque chose de rare et de touchant.

Son style a toujours un caractère reconnaissable de simplicité, de grace et de douceur, soit dans les élans passionnés , dans le langage éloquemment mystique de ses entretiens affectifs, soit dans la gravité de ses directions pour la conscience d'un roi, soit dans la prodigieuse fécondité , dans la subtilité, dans la noble élégance de sa théologie polémique. Ce style n'est jamais celui d'un homme qui veut écrire ; c'est celui d'un homme possédé de la vérité , qui l'exprime, comme il la sent, du fond de son ame. Et , quoique dans notre siècle on admire de préférence une composition soignée, où le travail est plus sensible, où les phrases, faites avec plus d'efforts, paraissent enfermer plus de pensées , quoique la diction savante, énergique, de Rousseau, paraissè à bien des juges le plus parfait modèle, il est permis de croire que le style de Fénélon , plus rapproché du caractère de notre, langue, suppose un génie plus rare et plus heureux.

Fénélon a trouvé un historien digne de lui. M. de Bausset s'est livré aux plus curieuses recherches pour écrire la vie d'un évêque dont il sentait profondément les vertus; et, ce qui est le plus grand des éloges , il a conservé dans la candeur noble et touchante de sa narration quelque chose du goût et du style de Fénélon.

DE SYMMAQUE,

ET

DE SAINT AMBROISE.

Un des hommes les plus remarquables qui aient paru dans les dernières époques de l'empire , est sans doute Symmaque. Défenseur des fables du paganisme , il fut admiré par les chrétiens. Pendant une longue vie, et sous la rapide succession de tant d'empereurs, il remplit les premières dignités de l'État; il cultiva tous les arts de l'esprit, au milieu de la barbarie qui naissait déjà de toutes parts.

Proconsul d'Afrique , préfet de Rome, prince du sénat, souverain pontife, il eut par-dessus tous ces titres la réputation de grand orateur\*, et fut comparé à Cicéron. Pour nous Symmaque est un exemple curieux de l'état des lettres et de la

\* 0 linguam miro verborum fonte fluentem,

Romani decus eloquii ! etc.

Os dignum ceterno cinctum quod fulgeat auro.

PRDDENTIITS . lib. I.

tenait encore aux idoles de ses aïeux, regrettait les fêtes licencieuses de l'ancienne religion, et, dans sa haine aveugle contre les chrétiens, leur reprochait tous les maux qu'elle souffrait, quelques ames généreuses, quelques esprits séduits par le charme de l'éloquence et des lettres, s'opiniâtraiept pour des fables qu'ils ne croyaient pas, mais qu'ils aimaient, dont leur imagination se laissait doucement flatter , et qu'ils confondaient avec les deux biens qu'avait perdus Rome,, la gloire et la liberté.

Dans les époques successives d'une société , comme dans les différents âges de la vie de l'homme, c'est une disposition naturelle à notre esprit d'imputer les maux qu'il souffre à l'absence des illusions qu'il aperdues. Ainsi, philosophe et homme d'état, Symmaque défendait, au milieu du siècle de Théodose, le culte et la théogonie de Numa. Des intérêts politiques animaient encore son zèle : la fondation de Constantinople, cette grande époque du christianisme, avait laissé dans le peuple et le sénat de Rome un sentiment de regret et de jalousie. Constantin avait endurci dans leurs erreurs ceux qu'il voulait punir; et le sénat de Rome, humilié de n'être plus l'unique sénat de l'empire, marquait du moins son dépit et sa rivalité par son obstination dans le culte des faux dieux. C'était là que s'était réfugié l'or-

gueil de l'ancienne métropole du monde. Symmaque, au premier rang des sénateurs de Rome, se trouvait engagé dans la défense du polythéisme, par cet intérêt commun et cet amour-propre d'une grande assemblée, si puissant sur l'esprit de ceux même qui la dominent. Du reste, on ne trouve dans ses écrits nulle expression de haine contre le christianisme : comme Pline le jeune , il va même jusqu'à louer la vertu des chrétiens. Ce n'est pas le seul trait de ressemblance que l'on aperçoive entre ces deux orateurs , qui, à trois siècles de distance, brillèrent dans le sénat romain. Symmaque, avec moins de goût et de pureté , travaille à reproduire l'ingénieuse élégance de Pline , plus accessible à l'imitation que la grande éloquence des beaux siècles de Rome. Le hasard a voulu que ces deux hommes qui, chacun dans leur temps, parurent le modèle de l'éloquence, ne nous soient guère connus que par un recueil de lettres \*. Les lettres de Symmaque respirent également le goût de l'étude et de la vertu ; quelques-unes sont adressées à Ausone,

\* M. Angelo Maio, si justement célèbre par ses précieuses découvertes, et par ses manuscrits palimpsestes a trouvé et publié quelques fragments des panégyriques de Symmaque. Mais ces débris d'un genre d'ouvrages insignifiant par lui-même n'offrent aucun intérêt pour l'histoire ou pour le goût. Que faire aujourd'hui de compliments adressés à Valentinien ou à Graticn ?

qui passait alors pour un grand poète, et que ses vers et la reconnaissance de l'empereur, son disciple, portèrent au consulat. C'est pour le féliciter de cette dignité, que Symmaque lui écrit avec ce goût d'allégorie philosophique et religieuse qui caractérise son éloquence : « Nos ancêtres, pleins « de sagesse en cela comme en d'autres choses, « ont placé le temple de l'honneur et celui de la « vertu à côté l'un de l'autre, pour indiquer ce « qui se réalise en vous, que les récompenses de « l'honneur se trouvant au même lieu que les i( mérites de la vertu. Non loin de ce double tem-

« pie, on aperçoit encore l'autel des Muses et la tc fontaine qui leur est consacrée, parce que l'élo« quence aplanit souvent la route vers les grandes « dignités. Ces monuments de nos aïeux expliu quent votre élévation au consulat. La gravité « de vos mœurs et votre goût des études antiques

« vous ont mérité la haute distinction de la chaire

« curule. Beaucoup d'autres, après vous,recher« cher ont avec ardeur les arts et l'éloquence, « sœur de la gloire. Mais qui pourra trouver un ti disciple aussipuissant,un débiteur aussi fidèle?]) Les lettres de Symmaque, élégantes et ingénieuses, sont stériles de faits et de sentiments : sous le pouvoir absolu, les grandes dignités, les grands talents même, ont peu d'occasions de faire des choses éclatantes. Cicéron écrivait à un Romain

de son temps : « A qui voulez-vous que je fasse « donner le gouvernement des Gaules ? » Rome était libre encore, puisqu'un homme y pouvait exercer tant d'empire par l'éloquence et la vertu.

On ne peut se défendre d'un sourire en voyant, deux siècles après , Pline le jeune, orateur et consulaire comme Cicéron, demander les ordres de l'empereur sur l'importante question de savoir s'il faut réparer les bains publics d'une petite ville d'Asie. Symmaque, non-seulement ne peut s'élever aux grands intérêts de la liberté romaine, qui rendent les lettres de Cicéron si attachantes et si vives; mais il n'a pas même le dédommagement d'une obéissance honorée par les vertus du prince, et la grandeur de l'empire. Il n'a point à recevoir les ordres d'un Vespasien ou d'un Trajan. Préfet de Rome, il prononçait des panégyriques à la gloire des tyrans passagers que le caprice des soldats faisait monter sur le trône, et bientôt disparaître. Il recherchait le crédit et la faveur d'un affranchi du palais \*, d'Eutropc et de Ruffin. Ses lettres sont remplies des noms barbares de ces Francs ou de ces Germains qu'une fausse politique appelait à la cour des empereurs, et aux premières dignités de l'état. On croirait qu'un autre peuple habite l'Italie. Les maîtres n'y sont plus. La terre

\* Symmachi epistolce, lib. V.

romaine a changé de face; et sur ce grand théâtre où le sénat dictait des lois, on n'entend que quel-l ques sophistes qui, dans la langue des anciens dominateurs du monde, flattent des soldats et des barbares. Les décombres d'un vaste monument, l'aspect des colonnes renversées, des murailles ouvertes et noircies, a quelque chose de moins triste que cette dégradation morale d'un grand peuple tombant en ruines de toutes parts, et laissant apercevoir dansées débris un vestige à demi effacé de son ancienne gloire.

Cette décadence semble suivre la progression même de la servitude. Pline, écrivant àTrajan, ne lui donnait que le nom de seigneur, qui, dans les mœurs du temps, était le terme de bienséance pour tous les citoyens. Les lettres de Symmaque sont chargées de tous les titres de la domesticité du Bas-Empire; et ces princes, qui duraient si peu, y sont traiLés non-seulement de divinité, mais d'éternité.

Le seul monument précieux qui nous soit resté du génie de Symmaque, c'est le discours adressé, à Valentinien pour le rétablissement de l'autel de la Victoire, peu de mois avant la chute et la mort de ce jeune empereur. C'est l'impuissant et dernier effort du paganisme. La destinée de cet autel de la Victoire avait été fort incertaine etfortchangeante. Placé au milieu du sénat de Rome, il avait

subsisté même sous Constantin. Il fut enlevé par l'ordre de Constance son fils. Julien le rétablit.

Valentinien, grand et heureux capitaine, respecta malgré son zèle pour l'Église, une dernière superstition qui se confondait avec celle de la gloire. Gratien , son successeur, parmi les sévérités qu'il exerça sur le culte païen, dont il supprima les pensions et les priviléges, détruisit de nouveau cet autel, qui choquait la vue des membres chrétiens du sénat. La plus grande partie de l'assemblée réclama dès-lors, par le conseil et la voix de Symmaque. Mais la protestation des sénateurs chrétiens avait déja prévenu l'empereur; ce Symmaque ne fut pas même écouté. On ne voit cette discussion reparaître que quinze ans plus tard, et dans la faiblesse du règne de Valentinien II.

Un célèbre écrivain de nos jours, saisissant tout ce qu'il y avait de poétique dans le choix d'une pareille divinité, a placé sur une scène animée par son éloquence le débat de cette grande question , à laquelle il donne pour auditeurs et pour juges le sénat de Dioclétien. Dans la fiction de son ouvrage, le christianisme est encore opprimé ; et cependant il élève une voix libre contre la religion de l'empire, qui s'appuie tout à la fois sur les raisonnements d'un philosophe sceptique, sur les traditions de la fable , sur les souvenirs et les monuments de la gloire de Rome. Suivant la

vérité historique, cette fameuse controverse pour l'autel de la déesse autrefois si chère à Rome ne s'est pas élevée sous les yeux d'un empereur païen et victorieux qui, dans le culte d'une semblable idole, aurait voulu défendre et respecter sa propre gloire. Ce n'est point le christianisme, encore faible et persécuté, qui vient ébranler le piédestal de la puissante déesse devant le trône guer rier de son adorateur, c'est l'idolâtrie, qui, cent ans plus tard, vaincue, terrassée , n'osant plus défendre tous ses dieux, ne cherchant plus à les expliquer par de subtiles allégories, s'attache obstinément à un souvenir moins religieux que politique, et, reconnaissant déjà le triomphe et la possession paisible du culte nouveau, cherche à se ménager un étroit asile, et une dernière tolérance, dans l'orgueil du prince, et la dignité de l'empire.

Sous ce rapport, le discours de Symmaque peut servir à caractériser une des époques décisives de la lutte entre les deux religions : et il montre à quel point les progrès de la loi nouvelle avaient amené l'ancienne religion, chassée successivement de tout le terrain qu'elle occupait, perdant les mensonges de la tradition sacerdotale, les illusions de la théurgie, les subtilités du platonisme, et n'étant plus qu'un antique préjugé, un reste de coutume locale défendu sans chaleur

plions, conviction. « Nous redemandons, disait ^ Symmaque \*, le système de religion qui longtemps fut profitable à la république. Comptez ,fi tous les empereurs de l'une et de l'autre secte, de l'une et de l'autre opinion. Parmi ceux qui ,« sont le plus près de nous, l'un a observé lui,« même les cérémonies de nos aïeux, l'autre les „a a permises. Si la religion des anciens ne fait pas jn autorité, que du moins la dissimulation des modernes soit un exemple. Quel homme est assez M ami des barbares pour ne pas redemander l'au-

K tel de la Victoire? Nous avons d'ordinaire une

M prévoyance inquiète, et nous évitons ce qui « peut paraître un fâcheux augure. Eh bien, sa-

(1 chons au moins rendre au nom de la Victoire

« l'hommage que nous refusons à sa divinité ! « Prince, votre éternité lui doit déjà beaucoup; « elle lui devra davantage. Qu'ils détestent sa « puissance, ceux-là qui n'ont pas éprouvé son « secours ! Mais vous, n'abandonnez pas une pro« tection ami!Ï des succès et de la gloire. Cette » puissance a droit sur les prières de tout le « monde. Que si l'on oubliait les hommages dus « à la déesse, on devrait du moins respecter la « majesté du sénat. Faites, je vous en supplie, « que les traditions reçues dans notre enfance,

\* Symmachus, Relatio ad imw^citorcm.

« nous puissions dans notre vieillesse les trans« mettre à notre postérité. L'amour de l'habitude « est puissant. » Puis, faisant allusion aux ser- ments d'obéissance à l'empereur, autrefois jurés sur cet autel, il s'écriait : « Où prêterons-nous « serment à vos lois et à vos paroles? Quelle reli« gion épouvantera l'ame perfide, et lui interdira « le mensonge dans les témoignages ? Tout est « plein de Dieu, sans doute ; et il n'y a pas de lieu « d'asile pour les parjures. Mais c'est un puissant « secours contre la pensée du crime, que d'être « pressé par la présence même d'un objet sacré. « Cet autel est le lien de la concorde, la garantie « de la fidélité. Rien ne donne plus de crédit à « nos décisions, que de paraître rendues sous la « foi du serment. Cette assemblée, devenue pro« fane, sera donc ouverte au parjure ! Et voilà ce « qu'approuveront des princes illustres, qui sont « eux-mêmes sous la sauve-garde du serment pu« blic! Mais le divin Constance, me dira-t-on, a « fait la même chose. Imitons plutôt les autres « actions de ce prince , qui n'aurait rien entrepris « de semblable si, avantlui, un autre avait com« mis la même faute. La chute dé nos devanciers

« nous corrige; et la réforme naît du blâme qui « s'attache à l'exemple d'un premier tort. On peut « croire quele père de votre majesté, en essayant « une chose nouvelle, n'était pas en garde contre

« ce qu'elle avait d'odieux. La même justification « peut-elle nous convenir, si nous imitons une « chose désapprouvée? Que votre éternité em« prunte plutôt au même prince d'autres exem« pies qu'elle pourra dignement mettre en usage. « Constance n'a rien soustrait aux priviléges des « vierges sacrées. Il a conservé le sacerdoce dans « les familles nobles. Il n'a point refusé les dé« penses nécessaires aux cérémonies du culte ro-

« main. Marchant à travers les rues de la ville

« éternelle, sur les pas du sénat satisfait, il a vu « nos autels d'un regard pacifique. Il a lu le nom « des dieux gravé sur les monuments. Il a demandé « les origines des temples. Il a rendu hommage à « leurs fondateurs; et, tandis que lui-même sui« vait d'autres croyances, il a conservé à l'empire « ses rites antiques. En effet, chacun a ses cou« tumes et son culte. L'intelligence éternelle as« signe à toutes les villes différents protecteurs. « De même que les ames sont partagées aux mor« tels naissants, ainsi de célestes génies sont fa« talement assignés aux différents peuples. Vient « ensuite l'intérêt public, au nom duquel surtout « l'homme revendique les dieux. »

L'orateur, s'attachant alors à l'autorité de la tradition et des siècles , introduisait dans son discours , par une figure de rhéteur, l'antique Rome venant plaider pour ses dieux : « Prince, lui fait-il

« dire, père de la patrie, respectez la vieillesse « où je suis parvenue sous cette loi sacrée ; laissez« moi mes antiques solennités. Je n'ai pas lieu de « m'en repentir : ce culte a mis l'univers à mes « pieds; ces sacrifices, ces cérémonies saintes ont « écarté Annibal de nos murs, et les Gaulois du H Capitale. Ai-je vécu si long-temps pour recevoir « l'affront d'un tel blâme? etc. JI Ainsi, reprenait l'orateur : « Nous demandons la paix pour les « dieux de la patrie, pour les dieux indigènes. Il 4( est juste de reconnaître, sous tant d'adorations it différentes, une seule divinité. Nous contem« pions les mêmes astres; le même ciel nous est « commun ; le même monde nous enferme. Qu'im« porte de quelle manière chacun cherche la vé« rite? Une seule voie ne peut suffire pour arri« ver à ce grand secret de la nature. »

Que ne doit-on pas remarquer dans ce singulier morceau d'éloquence! Quelle fidèle peinture d 'ui), peuple qui n'existe plus que dans des souvenirs! Quelle notion curieuse sur l'état du paganisme, et sur la manière dont les esprits élevés envisageaient alors les formes religieùses qu'ils essayaient de défendre ! Quels symptômes de mort pour le paganisme dans cette facile reconnaissance d'un culte naguère persécuté! Quelle froideur dans cette éloquence pompeuse ! Symmaque, dans le reste de cette harangue, réclamait les re-

B&nus et les titres enlevés au sacerdoce païen, et n droit de tester en faveur des prêtres et des , tàles. « Que le trésor des bons princes, disaitjgt il, se remplisse des dépouilles de l'ennemi, 'et non de celles des prêtres. Que les mourants dicp tent leurs volontés avec confiance r et qu'ils sait chent que sous des princes qui ne sont point p avares, les testaments sont inviolables.Eh quoi ! |t la religion de Rome est-elle mise hors du droit ■ romain? Quel nom donner à cette usurpation p. de fortunes particulières que nulle loi n'afrappées? Les affranchis reçoivent les biens qui |c leùr sont légués. On ne conteste pas aux escla|« ves les avantages qu'un testament leur accorde.

Les nobles vierges de Vesta et les ministres i« des saints mystères se voient seuls exclus des ,« possessions transmises par héritage. Que leur (C sert-il de dévouer au salut de la patrie la <t chaste pureté de leur corps, d'appuyer l'éterru nité de l'empire sur. les secours célestes, d'étendre sur vos armes et sur vos drapeaux la salut taire influence de leurs vertus, et de former des « voeux efficaces pour tous? Ils ne jouissent pas Il des droits assurés à tous. Eh quoi ! l'obéissance 'M que l'on rend aux hommes est donc mieux « payée que le dévouement aux dieux? Parla, «i nous faisons tort à la république, qui ne gagne « jamais à être ingrate. M

A ce langage philosophique et grave Symmaque ne craint pas de mêler l'ancien argument du peuple qui attribuait à l'oubli du culte des dieux les maux de la guerre, les désastres et les stérilités des saisons. Cependant il associe volontiers la re. ligion nouvelle au privilège de protéger l'empire. « Que les mystères secourables, secrets appuis « de toutes les religions, dit-il, favorisent votre cc clémence ; que ceux-là surtout qui protégèrent « vos ancêtres, vous défendent et soient honorés (e par nous. Nous demandons cette forme de re« ligion qui a conservé l'empire à votre divin (e père, et lui a donné, après un règne heureux, « de légitimes successeurs. JI Combien cette apologie sans conviction, cette obscure profession de déisme bizarrement unie à certaines formes de culte, devait-elle sembler faible devant la victoire et l'enthousiasme des orateurs chrétiens !

Animés de tous les souvenirs d'une lutte si longue, conservant au milieu de leur triomphe, encore nouveau, toutes les vertus amassées dans la proscription, puissants au nom de la justice, ils accablent sans effort les opinions vacillantes etlespréjugés décrépits du polythéisme. Mais pourquoi, dans ce salutaire renouvellement du monde, la persécution, changée de mains, vint-elle plus d'une fois au secours de la parole chrétienne, qui avait presque achevé sa tâche? On s'étonne, en

■voyant à quel degré de faiblesse étaient réduites les croyances païennes, que les empereurs chrétiens ne les aient pas laissées tranquillement mourir.

L'éloquence de Symmaque ne resta pas sans réponse. L'église avait alors en Occident un illustre apôtre, un homme dont la vertu faisait à moitié le génie, une de ces ames généreuses qui, dans la lutte de la civilisation et de la barbarie, époque la plus féconde en grands crimes, paraissent çà et là sur la terre, pour justifier et consoler l'espèce humaine : c'était saint Ambroise. D'abord engagé dans les fonctions publiques, il avait rempli, sous Valentinien Ier, la charge de gouverneur de Milan. L'histoire de son élévation à l'épiscopat est connue , et marque bien les moeurs du temps. Il était venu un jour avec l'autorité de sa charge, dans l'église de Milan, pour y apaiser une émeute élevée parmi les chrétiens de la ville, qui s'occupaient en ce moment d'élire leur évêque selon les formes populaires de la primitive église. La présence de ce magistrat respecté concilia les esprits, en réunissant tout à coup sur lui-même les suffrages des partis opposés. Dans la pieuse ferveur de la société chrétienne, cette rencontre parut un coup du ciel. On choisit Ambroise pour évêque, quoiqu'il ne fût pas encore chrétien, et peu de jours suffirent à l'accomplis-

sement de toutes les conditions du sacerdoce..

Saint Ambroise, portant les lumières et le génie d'un homme d'état dans l'administration de l'église, servit et honora puissamment la cause du christianisme. Nul homme n'a mieux rempli la grande et salutaire idée de ce tribunat religieux, élevé par la loi chrétienne, et qui, dans l'anéantissement de toute liberté civile, de toute justice politique , pouvait seul alors s'interposer entre les violences d'un pouvoir changeant, mais toujours absolu, et les misères du peuple, gouverné sans règle et sans pitié. C'est avec ce caractère auguste qu'il apparaît dans l'histoire , libre et hardi conseiller des princes , défenseur des opprimés dans les deux religions, et faisant du sacerdoce un ministère public de paix, de clémence et d'humanité.

On conçoit aisémen-t combien saint Ainbroise, animé de la ferveur et de la sainte jalousie de son culte, devait repousser avec avantage les faibles assertions de Symmaque. « Eh quoi! dit-il « dans une première adresse à l'empereur, ils se « plaignent de la perte de quelques biens, ceux « qui n'ont jamais épargné notre sang ; ils demantc dent des privilèges , ceux qui naguère, par les « lois de Julien, nous refusaient le droit de parler cc et d'instruire. J) Saint Ambroise affirme d'ailleurs que le plus grand nombre des membres du

sénat romain est chrétien , et que le rétablissement de l'autel de la Victoire serait une persécution contre tant de sénateurs, forcés d'assister aux sacrifices impurs que l'on offrirait sous leurs yeux, et de respirer la vapeur du sacrilége.

Dans une seconde adresse à l'empereur, l'orateur chrétien presse plus étroitement Symmaque, et, joignant aux impérieux démentis qu'il lui oppose , une émulation d'éloquence , il l'imite, en le réfutant : « Ce n'est pas là, dit-il, ce que Rome « vous a chargé de dire ; elle parle un autre lan« gage : Pourquoi, dit-elle, m'ensanglantez-vous « chaque jour par le stérile sacrifice de tant de « troupeaux ? Ce n'est pas dans les fibres palpi-

« tantes des victimes , mais dans la aleur des « guerriers , que se trouve la victoire. C'est par « une autre science que j'ai conquis le monde. Ce « fut les armes à la main que Camille, renversant « les Gaulois du haut de la roche tai,péïenne , « enleva leur étendard déjà flottant sur le Capi« tole. Le courage vainquit ceux que les dieux tc n'avaient pas repoussés. Ce n'est pas au milieu « des autels du Capitole, mais dans les bataillons « d'Annibal, que Scipion a trouvé la victoire. u Pourquoi m'objectez - vous l'exemple de nos « aïeux? Je hais le culte de Néron. J'ai regret de « mes erreurs passées ; je ne rougis pas dans ma « vieillesse de changer avec le monde entier. Il

« n'est jamais trop tard pour apprendre. Il n'y a « point de honte à passer dans un meilleur parti. « J'avais cela de commun avec les nations bar- « bares de ne point connaître Dieu. Vos sacrifices u se bornent à verser le sang des bêtes. Cherchez« vous la voix de Dieu dans les entrailles des vic« times? Venez et entrez sur la terre dans la cé-

« leste milice : c'est là que nous vivons et que u nous combattons. Que j'apprenne les mystères « du ciel par les témoignages du Dieu qui l'a créé, « et non par celui de l'homme qui ne se connaît ic pas! Qui croirai-je sur Dieu, plutôt que Dieu « lui-même? Comment puis-je vous croire, vous « qui confessez que vous ne savez pas ce que « vous adorez? )1 Combien ces vives affirmations, cette certitude de croyance, ne donnaient-elles pas d'ascendant à saint Ambroise! La victoire du christianisme est là. Ses disciples étaient fervents et convaincus; ils savaient, ils croyaient, ils voulaient; tandis que leurs adversaires erraient, accablés d'avance par le doute, entre les fables insoutenables du polythéisme et les subtibles explications de la philosophie, à la lueur faible d'un déisme qu'ils n'osaient avouer.

A cette autorité des temps antiques, invoquée par Symmaque, l'orateur chrétien oppose le progrès continuel de la vie sociale et le perfectionnement de l'espèce humaine, qui renonce aux er-

leurs de l'enfance pour un culte plus raisonnable il plus épuré. C'était l'argument des chrétiens : Ivec un immortel avenir, leur sainte loi promettait la justice et l'égalité sur la terre. L'imagination saint Ambroise est du reste animée de toutes

|és inspirations du génie profane; son style ingénieux et brillant se pare quelquefois avec trop , u de discrétion des ornements que sa mémoire emprunte aux écrivains de l'ancienne Rome. C'est |n chrétien, disciple des poètes profanes. Sa dicKon. porte cependant la marque de son siècle, et jtjt'est exempte ni d'affectation ni de rudesse. Cet rdre habile et secret, cet heureux enchaînement aidées qui règne dans le style des grands écrivains , n'étaient plus connus. Une précision quelquefois obscure et forcée, une grandeur inégale pet jamais simple, de l'affectation jusque dans les Mouvements de l'ame, voilà les. défauts de cet orateur, auquel il n-a manqué qu'un siècle plus peureux et des contemporains plus dignes de lui. fêlant l'irrégularité du génie oriental à l'imitaîtion des formes élégantes du siècle d'Auguste, il a Inoins de pompe et de goût que son adversaire , idont le style est resté tout romain etprofane.Mais fique nous font ici les fautes du goût? Il importe |bien davantage d'observer les vicissitudes de l'esprit humain, et le génie des grands hommes, au milieu du renouvellement des sociétés.

VIE

DE L'HOPITAL.

ON a fait souvent le panégyrique du chancelier ■ de l'Hôpital, en lui prêtant des idées qu'il n'avait { pas; et l'on a caché sa véritable gloire sous les éloges qu'on lui donnait. Une meilleure étude serait de rechercher à la fois dans ses actions et \ dans ses écrits les vrais sentiments de son ame : car le succès ayant manqué au dessein de ce grand homme, l'histoire générale, qui ne tient guère compte que des entreprises heureuses, est loin de le présenter tel qu'il fut en effet. La France n'a rien produit dont elle doive plus s'honorer que cette antique magistrature qui, même sous le pouvoir absolu, conservait l'image de la liberté dans l'indépendance de la justice ; et l'Hôpital, par son génie et par le temps où il a vécu, est en quelque sorte le chef et le modèle de cette génération de grands magistrats que l'on vit se perpétuer pendant plus d'un siè-

cle, comme une sauvegarde publique, au milieu des factions, des coups d'état et de la guerre civile.

Michel de l'Hôpital naquit vers l'année 1505, en Auvergne, près de la ville d'Aigueperse. On montre encore aujourd'hui le lieu de sa naissance : c'est un petit manoir, dont les bâtiments conservent dans l'intérieur les escaliers étroits et tortueux de l'ancien temps. Son père, Jean de l'Hôpital, homme savant et attaché à l'étude de la médecine, tenait ce domaine de la générosité du connétable de Bourbon, auquel il servait plutôt de conseiller que de médecin. Jean de l'Hôpital eut trois fils , et une fille qui dans la suite devint religieuse. Il les éleva d'abord avec beaucoup de soin; et dès que Michel, son fils aîné, fut en âge, il l'envoya pour étudier en droit à Toulouse. Cette ville renfermait une école trèsfréquentée \*, où la jeunesse s'appliquait sous une sévère discipline à ces études classiques, qui n'étant alors aidées ni par l'exactitude, ni par la facilité des méthodes, avaient toute la lenteur laborieuse de l'érudition. Dès quatre heures du matin, en hiver, on se levait pour la prière; puis on allait aux écoles jusqu'à onze heures; on en ravenait ensuite pour discuter les textes, vérifier

\* Recherches sur la France, par Estienne Pasquier.

les passages, -et pour toute récréation lire Aristophane, les tragiques grecs, Plaute et Cicéron. Tandis que le jeune l'Hôpital, avec l'ardeur de son âge et l'austérité naturelle de son caractère, était.livré tout entier à ces graves études, sa famille fut frappée d'une cruelle disgrâce.

On sait qu'à cette époque les serviteurs d'un grand, à quelque titre que ce fût, croyaient dépendre de lui bien plus que de la couronne. Admis dans la confidence du connétable de Bourbon, le père de l'Hôpital dut suivre la fortune de ce puissant seigneur. Lorsque le caprice amoureux de la mère de François Ier, se changeant en haine , poussa par des persécutions le connétable hors du royaume, et dans le camp de CharlesQuint, Jean de l'Hôpital, officier du prince et son feudataire , se trouva parmi les vassaux fidèles qui se bannirent avec lui. Il avait la douleur de laisser en France trois de ses enfans encore dans un âge fort tendre, et son fils aîné, qui n'avait que dix-huit ans, et devenait ainsi le chef de cette familledélaissée.Des commissions avaient été nommées pour instruire contre le connétable et ses partisans. Jean de l'Hôpital se trouva compris dans.ce nombre; il fut condamné par contumace à l'exil et à la perte de ses biens. On procéda même contre le jeune l'Hôpital, suspect par le malheur de son père. Il subit quelques mois de

prison, commençant la vie par cette dure expérience, qui ne devait pas peu contribuer à jeter dans son arne l'amour de la justice, et la haine des partialités politiques et judiciaires. Mais enfin, après divers interrogatoires, il fut mis en liberté. Deux ans après, il obtint même la permission de quitter la France, et d'aller rejoindre son père en Italie. Il avait alors vingt ans ; mais il était loin d'avoir achevé le long cours d'étude auquel la jeunesse qui se préparait aux professions savantes était assujettie dans le seizième siècle. Il retrouva son père à Milan ; et il était près de lui dans cette ville, lorsque François Ier vint en former le siége.

Jean de l'Hôpital, dans sa fidélité au connétable de Bourbon, s'était abstenu cependant de porter les armes contre la France\*; il eût craint sans doute encore plus de compromettre la jeunesse de son fils au service d'une cause étrangère. Il le fit donc sortir de Milan. L'Hôpital a conté luimême ce fait dans son testament; et il en donne une raison naïve qui peint les mœurs du siècle. « Comme le siége traînait en longueur, dit-il, mon père, craignant que je ne perdisse mon temps, donna charge à quelques voituriers de m'emmener, avec lesquels étant sorti de Milan, en habit de muletier, je passai, non sans grand danger, la ri-

\* ltlichaelis Hospitalii, Galliarum cancellarii, carmina.

vière d'Adda, au-dessous de la ville de Casan, où il y avait garnison de gens de guerre. y, Cette périlleuse sortie avait pour objet de le conduire à Padoue, ville célèbre par ses savants et son université.

Rien n'égalait alors en Europe la gloire des écoles d'Italie : c'était dans ce pays que l'étude du droit romain avait repris naissance dès le onzième siècle. La multiplicité des petits états, les intérêts divers des souverains, les constitutions libres et agitées de quelques villes avaient donné beaucoup d'importance à la science et aux principes généraux du droit civil. Il y tenait la place des usages féodaux qui pesaient sur presque toute l'Europe. Il avait de bonne heure éveillé les esprits par la subtilité de ses controverses, et favorisé l'indépendance dans cette terre, qui devait rester plus tard asservie par les préjugés et la conquête.

L'élégance des beaux-arts se mêlait en Italie à l'érudition ,à la jurisprudence et même à la théologie. Politien, le plus ingénieux des poètes latins modernes et grand poète italien, avait écrit sur les Pandectes un docte et profond commentaire ; et l'on sait que , trente ans plus tard, le Tasse, avant de produire son poème inspiré, soutenait avec éclat des thèses de jurisprudence.

Les universités de Bologne, de Modène, de Pise, de Padoue, étaient également renommées par la politesse et le sav oir. Il y paraissait même quelques

lueurs d'un esprit philosophique alors inconnu dans l'Europe. L'Hôpital resta six ans à Padoue; et l'on doit sans doute attribuer à ce studieux séjour le goût de littérature antique, l'urbanité savante qui se mêla toujours à l'austérité de ses mœurs et de ses travaux, et qui forme un trait si marqué de son caractère.

Il se lia d'amitié, dans cette ville, avec plusieurs savans italiens, et avec Arnaud Du Ferrier , jeune Français , zélé comme lui pour l'étude des lois, et qui, dans la suite, fut ambassadeur de France, au concile de Trente et à Venise.

Lorsque le connétable périt en 1527 sur les murs de Rome escaladés par ses soldats, trois ans après sa désertion si fatale à la France, le petit nombre de Français qui avaient suivi sa fortune, se trouvant privé d'un tel appui, ne fit plus que languir sous la protection dédaigneuse de Charles-Quint. Le père de l'Hôpital attira cependant par son mérite l'attention de ce prince ; et il paraît qu'il entra dans quelques négociations pour ménager la paix, servir les intérêts de la France, et se préparer àlui-mémeun retour dans sa patrie.

L'Hôpital a mis dans la suite un soin religieux à défendre la conduite de son père; il le montre entraîné dan~ la chute d'une grande maison, victime volontaire de son attachement pour un

prince malheureux ; et il célèbre son mépris des richesses, son ardent amour pour la justice, et sa fermeté d'ame.

Ces éloges et la persévérance même de François Ier à refuser la grâce de Jean de l'Hôpital, font croire qu'il n'était pas un homme ordinaire, et qu'il avait quelques-unes des qualités fortes admirées dans son fils.

Michel de l'Hôpital avaitpassé six ans àPadoue et approfondi la science du droit. Son père l'appela près de lui pour le conduire à Rome , où Charles-Quint allait être couronné roi des Romains. Le jeune l'Hôpital, déjà célèbre par son érudition , obtint une charge d'auditeur de Rote. Mais une protection puissante le rappelait dans sa patrie. Le cardinal de Grammont, négociateur de François Ier, pendantla captivité de ce prince, était alors ambassadeur à Rome. Il avait ce goût vif pour les affaires et pour les lettres qui distinguait dans ce siècle plusieurs évêques de France. Il fut frappé du rare mérite de l'Hôpital; et ne voulant pas le laisser languir à Rome, il lui promit, s'il revenait en France, de l'avancer à de plus grands emplois. La première ambition du jeune homme était d'obtenir le rappel de son père et d'effacer une condamnation injurieuse pour sa famille. Il partit dans cette espérance ; mais la mort du cardinal de Grammont le laissa presque

aussitôt sans protecteur, et sous la disgrâce d'un nom suspect à la cour. Réduit à lui-même et retrouvant la jeune famille de son père, sur laquelle des amis fidèles avaient veillé pendant son absence, il se mit avec une grande ardeur à suivre le barreau du Parlement de Paris.

Le barreau de ce temps, malgré son élocution rude et pédantesque, comptait des hommes d'un grand savoir et d'une vertu rare. Leur profession était fort honorée; et souvent c'était parmi les avocats blanchis dans le travail et dans la bonne renommée, que l'on avait choisi les juges qui siégeaient au parlement de Paris. Mais la vénalité des charges, introduite depuis quelques années, avait rendu moins fréquente cette élévation du mérite laborieux et pauvre. On se plaignait de ce que des jeunes gens riches et sans étude achetaient à prix d'argent le droit de juger, et l'on regardait cette innovation du chancelier Duprat, comme une funeste décadence. Toutefois le jeune l'Hôpital se fit tellement admirer par son érudition et son intégrité, qu'une alliance honorable lui ouvrit bientôt cette carrière de la magistrature qui semblait envahie par la richesse. Le lieutenant criminel Morin lui offrit en mariage sa fille, à laquelle, dit l'Hôpital, on donna pour douaire une charge de conseiller. Le lieutenant criminel Morin, homme d'ailleurs estimé par son

savoir et sa probité sévère, passait pour un des | plus inflexibles exécuteurs de la législation bar- J bare établie contre les protestants. Il était du nombre de ces esprits opiniâtres et durs qui, pleins de ce qu'ils appelaient dès lors les bonnes et vieilles coutumes du royaume, se croyaient te- nus de faire subir aux nouveaux réformateurs les supplices cruels ordonnés autrefois contre les Manichéens, et auraient craint de dégénérer de l'ancienne discipline, en ne brûlant pas les hérétiques.

On ne peut douter que l'Hôpital n'ait dans la suite modéré le zèle persécuteur de son beau-père ; mais ce qui n'est pas indigne de remarque, c'est que la femme qu'il avait prise dans une maison si ennemie du protestantisme avait embrassé, et professa toute sa vie la nouvelle réforme, soit qu'un motif inconnu ait déterminé sa croyance, \* soit plutôt que cette âme douce et généreuse ait \ été repoussée du catholicisme, par le spectacle ■] même des rigueurs dont elle avait été entretenue dès l'enfance. ] Ce mariage fut heureux par l'accord et l'égalité \ des vertus ; il en naquit une fille qui suivit la reli- gion de sa mère. Admis dans le parlement de Pa- ris, l'Hôpital y fut admiré pour la, science, l'inté- grité de ses avis, et sa religieuse exactitude. Il a \ pris plaisir à conter, dans u.ne épître latine , qu'il arrivait, avant le point du jour, au palais avec

un serviteur qui portait un flambeau devant lui. Il se retirait le dernier, quand l'huissier annonçait la dixième heure; il ne s'irritait pas contre les plaideurs; il ne regardait pas avec impatience le sable trop lent à s'écouler. Ailleurs, il retrace comment, par son zèle à protéger l'innocence, par le respect des lois, par le mépris de la faveur, il travaillait à rétablir l'ancienne splendeur de la magistrature. Il en avait sous les yeux un illustre exemple ; c'était le président Olivier, l'un de ces caractères formés dans nos parlements du seizième siècle,par la tradition naïve des mœurs gauloises, et l'étude profonde de l'antiquité grecque et romaine, unissant à la loyauté des sujets les plus fidèles , une sorte de fierté rigide, qui semblait échappée des républiques anciennes, et consacrant toutes leurs vertus par une piété simple qui leur prescrivait la plus impartiale justice , comme un devoir de religion.

Lorsque François Ier, las de ses guerres ruineuses , voulut rétablir, par le bon ordre et la justice, son royaume affaibli, il choisit Olivier pour chancelier de France. C'était un ami puissant que la fortune donnait à l'Hôpital ; mais celui-ci, renfermé dans les modestes fonctions de sa charge , vivait obscur et loin de la cour. Ami du cardinal de Tournon, il le voyait peu; et il passait les heures que lui laissaient les fonctions judiciaires,

à méditer un ouvrage sur les lois romaines. Cette vie sérieuse et occupée n'était interrompue que par les vacances du palais ; retiré àla campagne de. son beau-père, il reprenait alors ses études chéries, les lettres et la poésie. Il a décrit l'emploi de ses loisirs dans des vers latins, selon l'usage du temps. « Là, mes amusements, dit-il avec grâce, ont quel» que chose de sérieux, soit que je tienne à la main s les ouvrages de Xénophon, soit que le divin » Platon remplisse mon oreille des paroles deSo:< crate. Souvent, je me plais à relire les grands » poètes, Virgile, Homère. J'aime à faire succé-

» der la lecture d'une comédie à celle d'un

3» poème tragique, mêlant la tristesse et la gaieté, » l'enjouement et la douleur. Je me plais surtout » à quelque harangue d'un citoyen vertueux ai» mant la liberté de sa patrie, et dont la voix ex» cita jadis les applaudissements du peuple , ou » l'admiration du sénat. Quelquefois aussi, lisant » les grandes actions des rois français , retracées » sans artifice et sans fard, je n'y trouve pas « moins de charme qu'à ces magnifiques récits » des Grecs, où l'histoire conserve à peine l'ap» parence de la vérité. Mais il n'est pas poui » moi d'ouvrage comparable aux livres saints. Il » n'en est pas, où l'ame se repose avec plus de » douceur, et trouve un refuge plus assuré con» tre tous les maux. Voilà dans quelles études je

m voudrais passer tous les moments de ma vie, « aux champs ou dans les villes, afin que jamais p l'amour du gain, la passion des richesses ne tourmente mon cœur, et que je tienne tou"0 jours éloignée de moi, cette ambition qui s'emit pare des malheureux humains, et dépouille m leur ame de sa liberté, pour les enlacer dans k mille piéges funestes, et les livrer enfin à la m mort. »

Malgré ces douces études , et cet éloignement sincère de toute ambition , l'Hôpital n'était pas indifférent à la disgrâce du roi ; il s'en affligeait surtout, à cause de l'exil prolongé de son père , qui s'était retiré en Lorraine, où il mourut, quelques années après. Dans une de ses épîtres latines, libre peinture de son atàe, il exprimait ingénûment ses regrets au célèbreDuchâtel ,évéque de Tulle, et bibliothécaire de François Ier, ce qui était une grande charge à la cour d'un tel roi. « Je me li» vre tout entier, dit-il, auxintéréts publics. De» puis près de neuf ans, je remplis assidûment » les devoirs de juge. Pourquoi donc ne suis-je > pas plus heureux? Pourquoi ma barque s'est» elle arrêtée sans naufrage sur l'écueil où s'est 9 brisée celle de mon père? Pourquoi suis-je » puni de sa faute? Je le serais avec joie , si par» là £e devais alléger sa peine , et si nous n'étions 9 pas tous deux victimes à la fois. »

Une noble communauté de sentiments rapprochait l'Hôpital et Duchâtel ; tous deux étaient également religieux et tolérants, également zélés pour les droits du prince et pour les franchises du peuple ; tous deux puisaient dans l'amour des lettres, cette douceur de mœurs et cette humanité si rare de leur temps. Lorsque la réforme s'était répanduedans le royaume, Duchâtel, malgré son zèle pour la foi catholique, s'était élevé avec beaucoup de force contre les supplices barbares infligés aux premiers sectaires; il avait réclamé pour eux la douceur des lois évangéliques, et n'avait usé de sa faveur auprès du roi, que pour diminuer le nombre des victimes. Duchâtel, si cher à François I", parvint, sous le règne suivant, à la dignité de grand-aumônier; et vers la même époque, une nouvelle carrière s'ouvrit pour l'Hôpital, si longtemps retenu dans des fonctions inférieures à son génie.

Le chancelier Olivier le fit nommer ambassadeur du roi au concile de Trente, ou plutôt de Bologne : car le pape venait de transférer dans cette ville une assemblée qu'il voulait soustraire à l'influence de Charles-Quint. Ce concile avait à juger la plus grande question qui se fût élevée dans l'Europe, depuis la chute de l'empire romain : il allait décider si l'unité chrétiebne attaquée par Luther avec tant d'audace était rompue sans re-

tour, et si les dissidents demeureraient entre la persécution et la guerre civile.

. La mission de l'Hôpital fut inutile : beaucoup d'évêques persistaient à maintenir le concile dans la ville de Trente, et l'Europe chrétienne se trouva menacée d'avoir en même temps deux conciles, comme elle avait eu plusieurs fois deux papes. L'Hôpital demeura quelque temps à Bologne , malade et découragé , s'affligeant de ne pas voir commencer l'ouvrage de la paix religieuse. Dans une épître latine qu'il adressait à Olivier, après quatre mois d'attente, il paraît désirer revenir en France, mais en craignant de reprendre les devoirs pénibles et minutieux de la magistrature. Il voudrait, dit-il, suivre toute autre carrière, plutôt que de se débattre encore contre les procès, en roulant, depuis le lever du jour jusqu'au coucher du soleil, cette pierre qui retombewincessamment. Il souhaiterait non pas l'oisiveté , mais une fonction publique qui pût s'accorder avec le goût et la culture des lettres.

L'assemblée de Bologne demeurant infructueuse par la scission opiniâtre des pères du concile deTrente,Henri II rappela son ambassadeur ; et l'Hôpital revint en France, pour y voir bientôt après le vertueux Olivier tomber de sa haute faveur dans la disgrâce et l'exil. Le vénérable chancelier fut renvoyé par la maîtresse de Henri II.

L'éloignement de ce ministre semblait un fâcheux augure pour lafortunede l'Hôpital; il avait besoin d'un tel médiateur entre la cour et lui; il nous apprend lui-même qu'une sorte de pudeur invincible ne lui permettait, ni de se produire auprès des grands , ni de vanter ses services, ni de montrer le but de son an.«bition. L'Hôpital avait quarante-deux ans, et n'était toujours que conseiller du parlement de Paris, lorsqu'enfin il fut appelé à la cour par l'estime d'une jeune princesse qu'avaient charmée ce mérite si grave, et cette renommée si pure.

La duchesse de Berry , fille de François I", nièce de la célèbre reine de Navarre, élevée comme elle dans l'amour des lettres, choisit l'Hôpital pour son chancelier. Admis au premier rang, dans la cour de cette princesse, l'Hôpital y trouvait réunis, par la même protection, les écrivains les plus doctes deFrance. Des savants qui ne sont plus à nos yeux que des commentateurs étaient alors les hommes les plus éclairés , et les plus utiles aux progrès naissants de la raison : car, il ne faut pas s'y tromper, l'érudition était laphilosophie du temps. C'était un idiome commun à quelques esprits, et qui semblait les soustraire aux préjugés et aux passions dont la foule était enivrée. Des femmes d'une illustre naissance, et parées de toutes les grâces de la jeunesse et de la beauté, par-

Paient cette espèce de-langue sacrée avec de graves ;;àgistrats > des maîtres célèbres et quelques évêIques tolérants que l'on soupçonnait d'hérésie. Ainsi dans un intervalle de trente années, on vit

r

jia reine de Navarre, sœur de François Icr, la duchesse de Berry, la princesse de Ferrare, toutes ^fdeux filles de ce roi, Anne, duchesse de Guise, et Marguerite de Valois, première femme de Henri "-LV, servir de leur crédit, animer de leurs conseils yet de leur amitié Érasme, Budée,Marot persécuté comme un savant, Paul de Foix homme de lettres ^et grand homme d'état, Amyot, le généreux de Thou, père de l'historien, le docte et infortuné Ramus, l'une des victimes de laSaint-Barthélemy, et beaucoup d'autres hommes célèbres alors , oubliés aujourd'hui.

La cour de la duchesse de Berry qui protégeait l'Hôpital était plus sévère que ne l'avait été celle de la reine de Navarre ; on y faisaitmoins de contes badins et de récits amoureux, mais beaucoup de lectures et de doctes entretiens.

L'Hôpital nous a décrit lui-méme les soirées de cette petite cour dans une épître à la princesse.' « Une liberté décente, lui dit-il, vous plaît mieux » que toutesles flatteries; vous êtes toujours affable » pour ceux que vous admettez près de vous, gra» cieuse sans tromperie, noble sans hauteur. Se,p courable aux malheureux, votre maison est le re-

» fuge des hommes de bien ; elle est sainte et respec-

» tée. A votre table vient s'asseoir une réunion

» vantée d'hommes savants qui charment la lon» gueur du repas par la variété de leurs discours ; » vous paraissez au milieu d'eux comme une reine, » arbitre éclairée des paroles et juge du théâtre. n Vous écoutez leurs entretiens; vous écoutez les ? » bons et quelquefois les mauvais vers que vien- ^ » nent lire les poètes ; vous accordez à tous de » justes récompenses; Oll, tandis que votre frère » poursuit des guerres glorieuses , vous appelez

» sa faveur sur les muses adonnées aux loisirs

» plus heureux de la paix. »

L'Hôpital conduisait quelquefois chez la duchesse de Berry sa femme et sa fille ; et la princesse les embrassait, en se plaignant que son chancelier fuyait trop le monde et les honneurs , et ne recherchait pas les grands emplois que méritaient son rare savoir et son intégrité. La duchesse de Berry, non-contente d'avoir attiré près d'elle Michel de l'Hôpital, le recommanda vivement à son frère Henri II, qui lui donna d'abord un office de maître des requêtes , et l'admit à sa cour. Ensuite, il fut nommé surintendant des finances en la chambre des comptes, charge importante et nouvelle dont les fonctions étaient réunies auparavant à celle du garde des sceaux.

Le cardinal de Lorraine dominait dès lors les

conseils de Henri II, et s'appuyait à la fois sur la gloire de son frère, le duc de Guise, et sur la faveur de Diane de Poitiers. Politique peu scrupuleux, il estima pourtant l'Hôpital; et il sentait en lui cette puissance de l'homme de bien, que l'on ne peut intimider ni corrompre. Il aida son élévation , et parut presque son protecteur. L'Hôpital avait besoin de cet appui, pour résister à toutes les haines que suscita dès l'abord son inflexible exactitude. Depuis long-temps , les finances du royaume étaient une proie disputée à l'envi par les traitants et par la cour. Les revenus publics se montaient à trente-huit millions ; mais à peine une moitié de cette somme entrait dans les caisses de l'état; et mille prodigalités l'en faisaient ' sortir. L'Hôpital veilla sévèrement à la perception et à l'emploi des deniers ; souvent il ajourna, il refusa le paiement des ordonnances de faveur.

Cette conduite , qui n'était avantageuse qu'à l'état, souleva contre l'Hôpital beaucoup d'ennemis personnels ; et odieux à la cour , il s'attirait en même temps la haine du parlement par une démarche peut-être imprudente , où l'engagea son ardeur pour réformer les abus de la justice. Il s'agissait de supprimer le droit d'épices, impôt établi sur les procès, au profit des juges, sorte de salaire que les magistrats se disputaient souvent avec une honteuse avidité.

L'Hôpital, pendant qu'il siégeait au parlement, avait gémi sur ce scandale. Il saisit avec empressement l'occasion de le faire disparaître; mais les conseillers de Henri II mêlèrent à cette utile réforme un calcul pour asservir la magistrature. Ils divisèrent le parlement de Paris , en deux sec- tions qui devaient se succéder l'une à l'autre, pendant six mois chacune. Ils se flattaient de trouver toujours dans l'une de ces assemblées , la docilité qui manquerait à l'autre, et d'anéantir ainsi le droit de remontrances , faible débris , ou plutôt imparfait supplément des antiques libertés du royaume. L'Hôpital put juger dès lors, combien il est difficile d'obtenir que le bien soit fait sans un mélange de mal. Cette réforme , qu'il avait tant désirée , cette abolition d'une taxe honteuse pour la justice fut enveloppée dans un édit qui mutilait la puissance même du parlement. En même temps, sous prétexte de cette division; qui diminuait le nombre des juges durant chaque sémestre, on créa, on vendit des charges nouvelles ; et la corruption ne fit que s'accroître. L'ame vertueuse de l'Hôpital souffrit de voir ainsi le bien perverti, et ses intentions calomniées par l'abus qu'on en avait fait. Il confia cette douleur à son ami le chancelier Olivier, qui vivait dans la retraite , conservant les honneurs d'un vain titre t mais oublié par la cour.

Ce vertueux magistrat s'occupait, tranquille dans sa terre, du ménage des champs, comme on disait alors, et lisait à ses heures de loisir Tacite et Philon le juif. Sa réponse à l'Hôpital respire tout le calme de cette vie studieuse et solitaire. Il encourage son ami à se montrer inflexible dans le bien , à défendre toujours les trésors de l'état contre l'intrigue et la cupidité, et à mépriser la calomnie. « En lisant votre lettre, dit-il, je ne » puis dire quelle joie douce j'ai ressentie; vous » me mettiez sous les yeux mon bonheur d'avoir » échappé à cette mer orageuse de la cour, et » d'être abordé dans ce port, dans ce tranquille » séjour. Ce petit champ, je ne le changerais pas » pour tous les trônes d'Orient. Ici, j'apprends » à négliger tous les engagements de la terre pour » le service du ciel. Ici, je vis tout entier pour » le Christ et pour moi. Ici, je méprise de haut » le poison de la calomnie et de l'envie. Je ne » m'étonne pas que vous-même en soyez me» nacé. Ce monstre s'attaque surtout aux hom» mes éminents , et il entretient une guerre perb pétuelle avec ceux qui servent fidèlement l'in» térêt public. Vous vaincrez toutefois, et sans )1 trop de peine , grâce à votre invariable cons» tance et à votre amour de la justice : c'est l'an» tidote tout-puissant qui vous préserve; car il » n'y a pas de meilleure sauve-garde que l'inno-

» cence et la vertu. »

Ces paroles sont belles dans la bouche d'un homme que sa vertu même n'avait pu défendre : : et il n'est pas sans intérêt de voir l'Hôpital cher- • chant à se rassurer contre de puissants ennemis, par le suffrage d'un homme de bien dans l'exil. Austère, économe, gardien minutieux de la règle, il usa plus d'une fois du contrôle qu'exerçait la chambre des comptes, pour diminuer ou refuser les gages modiques des conseillers au parlement qui manquaient d'assiduité; et il porta dès lors dans le gouvernement ce soin et quelquefois cette tyrannie des détails, que l'on retrouve plus tard dans les ordonnances et les édits dont il était l'auteur.

L'Hôpital était désintéressé pour lui-même , comme il était sévère pour les autres. Voulant marier sa fille, il n'eut d'autre dot à lui donner que sa charge de conseiller au parlement qui valait huit mille francs, et qu'il fit passer à son gendre. Les registres du parlement conservent les plaintes qui furent faites à ce sujet par les ennemis de l'Hôpital. On contesta cette transmission , déguisée sous la forme d'une vente, suivant l'usage ; et l'Hôpital fut accusé d'une prétendue fraude , qui n'attestait que son désintéressement et sa noble pauvreté. Le roi Henri II méprisa de telles calomnies; et ses bienfaits donnèrent enfin à l'Hôpital ce qu'il avait long-temps souhaité, une

maison des champs, petite comme celle d'Horace, mais dans un pays moins riant que Tibur :

Hoc erat in votis, modus agri non ita magnus.

C'était dans les plaines fertiles et monotones de la Beauce. Le lieu s'appellait Vignay, près d'É-' tampes. Il n'y avait ni ruisseau, ni fontaine. Mais dans cette retraite, l'Hôpital allait chercher le repos, les doux loisirs de l'étude, et se plaisait à rassembler quelques-uns de ses illustres ou savants amis. Il a fait lui-même une description de ce séjour, dans une épître qu'il adressait à ses hôtes : « Chers amis \*, leur dit-il dans l'idiome , » et quelquefois avec le tour gracieux d'Horace : » quels présents puis-je vous offrir? vous ne cher» chez ni les délices, ni la pompe de la ville, vous » en êtes las et rassasiés; et mon humble do» maine n'est pas assez fertile pour nourrir des » hôtes délicafs. Mais ce petit champ d'un maître » qui n'est pas riche peut offrir des choses sim» pies à des convives sobres, un agneau, un porc

\* Sed vos , 6 dulces socii, quo munere donem ? Nam neque delicias , neque luxum quaeritis urbis ,

Expleti et saturi his mento tenus ; et mea non sunt Tam bona prjediola , ut bene lautos pascere possint.

Angusti et tenues, domini non divitis agri

Sufficere hospitibus poterunt vulgaria parcis, Lactentes vitulos , agnum porcumye bimestrem,

» de deux mois, des fruits, des noix, du vin d'un

» coteau que ma femme a planté, etc. Le riche ,t fermier de la vallée voisine , et le marché célè-

» bre de la montueuse ville de Meysse nous .four-

» niront le reste. La maison est assez grande pour

» contenir le maître et trois amis, ou même qua)t tre à la fois. Les bâtiments conviennent à la ter-

» re, et la terre aux bâtiments. Le service de la

» table ne sera pas trop rustique. Ma femme, en

» venant, a apporté de la ville une salière d'ar-

Poma, nuces, manibusque uxoris consita nostrse Vina, fabas, et pisa, napos ; at caetera nobis Suppeditat nitidus vicinae vallis arator

Saxosaeque forum mercatu nobile Messae.

Est domus ampla satis dominum qupe possit, et illi Tres capere adjunctos comites, vel quattuor una. Nec fundus villam , nec fundum villa requirit. Cultus erit mensae non rusticus; urbe salinum Argento factum veniens huc extulit uxor,

Et secum referet; sunt et mantilia filo

Pertcnui, mundis sunt lintea stragula lectis. Proxima quae mox ordinibus distincta videtis Nunc loca, directisque, et solem arcentibus ulmis, Sub domino vetere, et segetes et culta fuere. Mutavit venicns ea conjux et nemus auxit Conjunctum, multam domino quod porrigit umbram. Huc prima fero luce pedes, hic carmina condo, Aut aliquid Flacci relego, doctive Maronis, Nugarumve aliquid commentor, et ambulo solus, Instructis epulis ccenatum dum vocet UXQr.

m gent qu'elle n'oubliera pas au retour. Il y a des » serviettes d'une toile fine, et les lits sont cou» verts de tissus de lin. Le lieu prochain, où s'é)1 lèvent de longues allées d'ormes qui défendent » du soleil, était, sous l'ancien maître, un champ » de blé. femme changea tout en arrivant; i, et elle augmenta le bois voisin qui me donne » une ombre épaisse. C'est là que je porte mes » pas au point du jour. J'y fais des vers , ou je » relis quelque chose d'Horace ou de Virgile, ou » je m'occupe à quelques rêveries, et me promène » seul jusqu'au moment où ma femme me rappelle M pour le souper. »

Les amis de l'Hôpital sont faciles à nommer , faciles à reconnaître. C'étaient les hommes les plus savants et surtout les plus vertueux d'un siècle, où la licence et la férocité commune des mœurs faisaient briller d'un plus vif éclat quelques ames choisies ; c'étaient quelques magistrats du parlement, fidèles soutiens des libertés du royaume , quelques hommes d'état qui n'avaient pas la corruption de la cour, et la servaient sans l'aimer ; quelques savans d'un esprit libre et gé-

néreux.

Dans ce nombre, il faut placer au premier rang Paul de Foix, sorti de l'illustre maison des comtes de Foix, mais n'aspirant qu'à la gloire des lettres et de la vertu , possédant au même degré

tr l'art des négociations, la science des lois et la philosophie d'Aristote , membre ecclésiastique du parlement, et protecteur des -accusés pour cause d'hérésie. Paul de Foix dans la suite devint archevêque de Toulouse, et ambassadeur de

France à la courdeRome. Ami du je^ne de Thou, j comme il l'avait été de l'Hôpital, il garda toujours les principes de tolérance religieuse dont ces deux grands hommes furent les soutiens et les modèles. |

Près de l'Hôpital seréunissaient encore Arnaud du Ferrier, défenseur constant des libres coutumes de l'église gallicane, contre les prétentions de la cour romaine, homme d'un savoir presque universel et d'une sagacité qui s'appliquait aux affaires, comme à l'érudition; duMesnil, sorti du barreau pour entrer dans la charge encore nouvelle d'avocat du roi, mais y portant la liberté de ses maximes et de son langage ; Jacques du Faur, ami de l'Hôpital dès l'enfance, esprit ferme et doux, qui dans le parlement défendit toujours ] les droits de la justice et de la liberté religieuse ; \ Christophe de Thou , père de l'historien,.homme I intègre, qui fut cependant coupable d'une grande 1 faiblesse, et dont la faute ne fait qu'attester j l'horreur des temps, où même de semblables ca- | ractères ne pouvaient rester purs ; du Fai, Scé- j vole, qui joignaient à la science du droit tous les j

i

trésors de l'érudition et l'élégance du goût, si rare de leur temps ; Claude d'Espence, théologien célèbre., qui, dans sa jeunesse , avait été précepteur de Charles de Lorraine, et qui, plus tard, refusa d'être cardinal, ne voulant partager ni les passions, n~ la haute fortune de son ancien disciple; Joachim du Bellay , homme savant, et poète ingénieux qu'on peut lire encore ; enfin Adrien Turnèbe, qui montra du génie dans l'érudition, et fut vantépar Montaigne, comme l'homme qui savait le plus et qui savait le mieux.

Le sage, qui n'enviait pas d'autre bonheur que la société de quelques amis semblables et le loisir des champs et de l'étude, n'était pas fait pour vivre au milieu des intrigues et des passions de la cour, dans le temps où elles furent lesplus compliquées et les plus violentes; mais l'Hôpital, par sa grande réputation de vertu, et par la prudence de ses avis, présentait un secours que les ambitieux mêmes désiraient se ménager. Henrill avait également partagé sa faveur entre la maison de Montmorency et la maison de Lorraine; et dès lors il les avait maintenues toutes deux dans une égale dépendance : et, sans être un grand, ni sage prince , il avait du moins régné par lui-même. Sa mort fit monter surle trône un jeuneprince de seize ans , soumis tout entier à la domination du cardinal de Lorraine et du duc de Guise , dont il

avait épousé la nièce , l'infortunée Marie Stuart..

L'Hôpital avait célébré les noces. de François II, dans des vers latins, fort goûtés de Marie Stuart, aussi savante que belle. L'avènement de François II au trône, la solennité de son sacre inspirèrent de nouveau la muse du grave magistrat. Il retraça les devoirs du trône dans un poème que l'on fit apprendre par cœur au jeune roi. Cet ouvrage n'est pas remarquable par le talent; la diction en est souvent diffuse et négligée; maison y sent cette chaleur, cet enthousiasme d'un cœur droit qui s'anime par la pensée du devoir et du bien public. « Pourquoi, dit le poète, nous appe-. » Ions-nous disciples du Christ, si rien dans nos » mœurs ne retrace son image? Que le roi soit » pieux envers la patrie, qu'il veille au salut des » citoyens, et leur porte un amour de père, qu'il » soit lent à punir, et cependant ferme ven» geur des crimes manifestes; qu'il n'abolisse pas » les sentences des tribunaux ; qu'il ne brise pas » les liens sacrés de la loi. Soit qu'il ait à choisir » un magistrat ou un pontife ; qu'il cherche long» temps en lui-même quel citoyen est digne d'un » tel honneur; qu'il ne cède pas à la prière, à la a séduction, aux courses empressées, mais que, » suivant l'usage antique, il affiche publiquement » le nom du pontife et du juge, et qu'il écoute » l'opinion et les discours de tout le monde. »

Le sévère moraliste signalait ensuite les divers écueils de la cour, le luxe, les vaines prodigalités , les hyprocrites, les délateurs.

A la vérité ce poème renferme plusieurs vers en l'honneur des Gu.ises ; Médicis y reçoit cet éloge singulier d'être la plus douce des femmes ; .mais son ame n'avait pas encore été dévoilée par l'exercice du pouvoir. Les guerres étrangères étaient terminées. La duchesse de Berry était donnée en mariage au prince Emmanuel, duc de Savoie, et l'un des plus grands généraux de Charles-Quint : Elisabeth, fille de Médicis, épousait Philippe II ; et ce double mariage semblait promettre à la France une longue paix. L'ame d'un citoyen vertueux pouvait se livrer à l'espérance du bonheur public ; et le duc de Guise paraissait assez grand par sa gloire pour ne pas être tenté d'une ambition coupable.

Le cardinal de Lorraine a été l'objet d'invectives si violentes et de louanges si outrées, que l'on a quelque peine à découvrir la vérité sur son compte. Les protestants en ont. fait un monstre : les catholiques zélés lui ont attribué toutes les vertus d'un défenseur de la foi; mais , comme l'a dit un vieux auteur, il y avait déjà long-temps qu'on ne voyait plus de saints de si bonne maiIson. Les deux oncles du roi, comme ils s'appelèrent alors, voulant s'étayer du secours de quel-

ques gens de bien, rappelèrent Olivier de l'exil, lui rendirent les sceaux -, et firent entrer l'Hôpital au conseil privé. L'Hôpital estimait le savoir et l'éloquence du cardinal de Lorraine; et il avait vu, dans le duc de Guise , l'un des plus illustres défenseurs de l'état, dans les guerres de Henri II contre Charles-Quint. Sa vertu ne se défiait pas de leur ambition. Une circonstance particulière l'éloignw'ailleurs dès le commencement du nouveau règne. Chancelier de Marguerite de Valois, il fut obligé de conduire cette princesse en Savoie, dont elle devenait souveraine. Il partit avec elle pour Nice, laissant derrière lui des orages qu'il prévoyait.

C'était la suite inévitable de ce grand procès de la réforme ; soulevé dans le royaume depuis plus de trente ans, et qui menaçait d'aboutir bientôt à une guerre civile. L'Hôpital avait vu le progrès delà secte nouvelle, et l'impuissance des supplices contre la conviction. Les commencements de la réforme en France avaient été faibles et violemment réprimés. Un cardeur de laine et un ouvrier en drap, qui les premiers avaient répété quelques paroles de Luther, étaient morts par le supplice du feu. La même barbarie s'était souvent renouvelée; et François Ier, auxiliaire constant des princes luthériens d'Allemagne, avait impitoyablement poursuivi, dans un grand nombre de

ses sujets, cette même réforme qu'il ménageait au dehors, et qu'il honorait de sa faveur dans quelques savants de sa cour. Voulant se concilier l'appui de Rome contre Charles-Quint, il avait donné le sang de ses sujets dissidents pour expiation de ses alliances hérétiques.

Cependant, comme il arrive toujours, la secte nouvelle fut propagée par les supplices. Un homme fait pour affermir et pour régler les innovations de Luther, parce qu'avec un génie moins impétueux, il avait autant de fermeté, plus d'art et de méthode, Calvin, s'éleva dans une ville de France : forcé de s'expatrier, il n'en fut pas moins puissant sur son pays. Invisible apôtre de la réforme dans laFrance, ses écrits nombreux s'y répandaient chaque jour; et son audace était accrue par l'éloignement. Devenu le dictateur religieux et politique d'une ville libre, mais française par la langue et les mœurs, il dogmatisa du milieu de Genève, pour tous ses partisans disséminés dans le royaume. Il eut, comme le pontife même de Rome , son territoire neutre et son asyle inviolable ; car la France avait intérêt à ne pas laisser envahir Genève par la Savoie ; et François Ier protégea de ses armes le foyer de la réforme, qu'il voulait étouffer dans ses propres états.

Le règne de Henri II ne changea rien à cette politique contradictoire et barbare. Ce prince

rendit de nouveaux édits de mort contre les hérétL ques ; et les exécutions par la potence et parle feu se multiplièrent sur tous les points du royaume!

Aussi la réforme, attisée par le fer des bour-l reaux, gagna-t-elle chaque jour davantage dansi le peuple , la noblesse , et jusque dans la magis-J trature chargée d'appliquer les cruels édits. Parmi les hommes les plus attachés à la foi catholique, on sentit enfin le scrupule de tant de sang inutilement verse. A l'une de ces réunions nommées

Mercuriales, oùles magistrats exerçaient une sorte de contrôle sur eux-mêmes, un ami de l'Hôpital, Arnaud duFerrier, président des enquêtes, avait demandé s'il ne faudrait pas supplier le roi de' suspendre l'exécution des édits, jusqu'à la déci- ' sion du prochain concile, et arrêter en attendait l'effusion du sang.Paul deFoix et quelques autres conseillers, avaient soutenu la même opinion ; mais le premier président, homme servile et violent, élevé par la protection de la duchesse de Valentinois, dénonça promptement à Henri II ce qu'il appelait l'hérésie du parlement. Malgré les généreuses remontrances du président Christophe de Thou, qui, mandé dans le cabinet du roi, avait justifié la liberté de ses collègues, Henri II était venu en grande pompe assister à une nouvelle séance des mercuriales, afin de surprendre ou d'intimider les opinions.

Plusieurs membres du parlement, soutenus par cette austérité de principes, et cette ferme conscience qui faisait la gloire de leur ordre , prirent la parole pour défendre les avis exprimés dans la dernière assemblée. Quelques-uns laissèrent trop paraître cette âpreté de zèle qu'inspire Fesprit de secte. Louis du Faur, par une de ces allusions bibliques, communes aux prédicateurs de la réforme , ne craignit pas de rappeler les mots du prophète Élie, au roi Acliab : « Qui êtes-vous , » vous qui troublez Israël ? »

Anne du Bourg, homme estimé poursàgrande intégrité, ne parla pas avec moins de force, disant que les adultères, les parjures, les passions criminelles étaient impunis , tandis qu'on épuisait la cruauté des supplices contre des hommes qui ne s'étaient rendus coupables d'aucun crime , n'étaient entrés dans aucune sédition , et n'avaient nommé le prince que dans leurs prières. Le président de Harlay et le président Séguier se bornèrent à justifier le parlement, et à déclarer qu'il continuerait de remplir ses devoirs.

Christophe de Thou se plaignit qu'on eût violé le secret des délibérations précédentes , et mis en cause les avis du parlement. Mais le premier président s'éleva violemment contre les sectaires, et cita, comme des exemples à suivre, la punition des Albigeois par Philippe Auguste, et le massacre des Vaudois.

Alors le roi, s'étant fait remettre le registre oui l'on inscrivait les avis de la cour, dit que main') tenant il savait par lui-même qu'il y avait dans le parlement des.hommes rebelles à l'autorité dUI pape et à la sienne; que cette faute était celle dui petit nombre, mais que déshonorante pour l'ordre entier, elle serait punie dans ses auteurs. En même temps il fit saisir par Mongommery, capitaine des gardes, Louis du Faur et Anne du Bourg. Paul de Foix, et deux autres membres du parlement, furent arrêtés dans leur maison; Arnaud du Ferrier fut caché par ses amis.

Cette odieuse violation des privilèges du parlement consterna les plus sages esprits, etfitcraindre à tous les partisans de la réforme un surcroît de violence et de rigueur. Peu de jours après, lorsque le roi, courant une lance dans un tournois, fut par hasard mortellement blessé de la main de Mongommery; beaucoup de sectaires ardents virent dans cette rencontre un coup du ciel. Le supplice de l'infortuné du Bourg, qui, jugé par une commission, périt par la corde et le feu, acheva d'irriter les ames ; etbientôt les ambitions des grands de la cour vinrent se mêler à ces ferments de discorde et de haine que nourrissait la faiblesse d'un nouveau règne et d'une minorité.

Deux princes de la branche desBourbons, toujours suspecte à la cour, depuis la rébellion du

fameux connétable, le roi de Navarre etleprince de Condé, se montrèrent ouvertement favorables aux réformés. Jaloux de la puissance des Guises, qui leur enlevaient le gouvernement de l'état, ils cherchèrent des appuis parmi les mécontents et les persécutés. Ainsi, les fêtes de la cour pour le mariage d'Élisabeth, les funérailles de Henri II, et le sacre de son jeune successeur étaient à peine achevés , qu'une conspiration vint éclater aux portes du palais, et remplir la France de troubles et de supplices.

On sait quelle fut la conspiration d'Amboise. Le motif était surtout la haine du prince de Condé contre les Guises ; le prétexte , l'intérêt public; le moyen, les misères et l'oppression d'une foule de protestants. Un gentilhomme aventurier , la Renaudie, s'offrit pour chef du complot, qui fut préparé presque ouvertement. Quelques docteurs de la réforme donnèrent par écrit leur consultation, sur la légitimité d'une entreprise qui se bornerait à l'enlèvement des princes lorrains. Beaucoup de protestants, exposés chaque jour à des insultes publiques, poursuivis, menacés, s'engagèrent dans la conspiration par vengeance et par désespoir; beaucoup de catholiques s'y jetèrent par ambition , par amour de la nouveauté, et par la turbulence naturelle aux mœurs du temps.

Cependant le cardinal de Lorraine, après avoir sacré dans la cathédrale de Reims le nouveau roi, s'était occupé de le rendre inaccessible à ses sujets. Dans la première joie d'un nouveau règne, au moment où un grand nombre de braves gentilshommes accouraient à Fontainebleau, pour se faire connaître du jeune roi, ou pour solliciter quelques faveurs, ce ministre avait fait dresser une potence auxportes du château, et l'on avait, par son ordre, publié dans la ville un édit qui enjoignait à tous les solliciteurs de se retirer dans la journée, sous peine d'être pendus.

A ces actes injurieux pour toute la France , se mêlaient des rigueurs plus cruelles contre les réformés. On établit dans chaque parlement une chambre chargée particulièrement de les punir , et qui prit le npm de chambre ardente. Personne dans le conseil du roi n'arrêtait ces cruautés, atroces et inutiles en tout temps, mais que le grand nombre des protestants rendait alors insensées. Le chancelier Olivier, affaibli par l'âge, désaccoutumé des affaires et de la cour,ne voyant près de lui personne pour le soutenir et pour l'en-4 tendre, ne pouvait résister à la hauteur du duc de Guise, et à la vivacité plus impétueuse du cardinal de Lorraine. Ce fut alors qu'on apprit les desseins et la marche des conjurés. Le duc de Guise, une fois attaqué, grandit encore à tous les

yeux par sa fermeté, par son audace , par ses artifices pour envelopper le roi dans tous les périls de la maison de Lorraine. Le jeune roi disait auparavant quelquefois aux Guises : « Qu'ai-je donc » fait à mon peuple ? Je veux entendre ses do3) léances, et y faire droit. J'entends dire qiie c'est » à vous qu'ils en veulent. » Mais, lorsque réfugié dans le château d'Amboisc, où l'avait conduit le duc de Guise, il eut appris la tentative des rebelles , alors il se livra sans réserve à son ambitieux défenseur, et crut se sauver, en lui donnant le titre de lieutenant-général du royaume.

Armé d'un si grand pouvoir, le duc de Guise multiplia les supplices avec une impitoyable rigueur. Olivier souscrivit en gémissant, et bientôt ses remords punirent sa faiblesse. La honte d'avoir cédé, la douleur de ne pouvoir résister, le conduisirent promptement au tombeau. On raconte que, dans ses derniers jours , visité sur son litde mortpar le cardinal de Lorraine, il détourna la tête, en se plaignant de voir l'homme qui le damnait peut-être. Cette mort privait la France d'un magistrat long-temps vertueux, et dont la gloire serait irréprochable, s'il n'eût pas repris le pouvoir. La reine Médicis, qui commençait à s'effrayer de la puissance des Guises, voulut donner pour successeur à Olivier quelque homme d'une grande intégrité, qui fût fidèle avant tout

au roi, et qui ne servît pas l'ambition des grands. La duchesse de Montpensier lui conseilla de choisir l'Hôpital.Le cardinalde Lorraine avait d'abord destiné cette place à Morvilliers, évêque d'Orléans, homme de bien, mais faible et docile à la puissance des Guises. Morvilliers s'effraya de la difficulté des temps , et refusa. Le cardinal de Lorraine vit sans inquiétude le choix de l'Hôpital. Il le connaissait depuis long-temps, et croyait pouvoir compter sur sa déférence. Les deux princes consentirent à son élévation, et parurent même l'avoir désirée. Mais la reine eut soin de faire connaître au nouveau chancelier qu'elle seule l'avait choisi. L'Hôpital, en revenant de la cour de Savoie , fut donc revêtu de la dignité de chancelier, d'autant plus imposante alors qu'elle était inamovible, et que le titre de cette charge ne se perdait pas, méme par la disgrâce et par l'exil. Pendant la retraite d'Olivier, un protégé des Guises, le cardinal Bertrandi, l'avait exercée, sous le titre de vice-chancelier qu'il conservait encore. L'Hôpital exigea la suppression de cette seconde dignité.

Ainsi, vers le commencement de l'année 1560, l'Hôpital prit enfin une part décisive dans le gouvernement du royaume; et l'on vit ce que pouvait tenter un grand homme de bien, contre 1ê» fatalité des temps et les passions aveugles des partis. L'Hô-

• ptal avait, sur la liberté de conscience, les opi.1&DS que. ses amis Paul de Foix et Arnaud du perrier avaient fait entendre au parlement. Comme , il s'indignait d'une persécution réprouvée par ',Ê"Vangile, et tout à lafois odieuse etimpuissante. f. Mais un autre sentiment n'était pas moins fortement gravé dans son ame, c'était l'amour des àntiques institutions du royaume, etl'horreur des troubles civils. Ainsi partagé entre le désir d'asstirer la vie et la liberté des protestants, et la volonté de maintenir le trône et les lois, il arrivait à la puissance au milieu de tous les périls, augmentés par les scrupules même de sa vertu. Ceux !<ju'il avait vus avec douleur si long-temps opprimés par des lois barbares, il les trouvait sortant d'une sédition, prêts à reprendre les armes, et plus ulcérés qu'abattus par de récents supplices. Cette cour, à laquelle il aurait voulu inspirer des •maximes de douceur et de paix, il la trouvait irritée par la terreur du péril qu'elle avait couru, et croyant avoir besoin désormais de supplices, pour sa sûreté plus encore que pour sa vengeance. Homme de loi, jeté sans appui parmi des guerriers violents , des prêtres ambitieux, des courtisans avides, des femmes mobiles et passionnées, ifl. ne pouvait avoir ni protection, ni parti ; et cependant, telle était la fermeté de son ame que, [dès le premier jour de son élévation, il médita,

il prépara l'établissement de la liberté religieuse , sans qu'aucun mécompte, aucun péril lui fît j amais abandonner cette espérance.

A son entrée dans le ministère, les dernières poursuites contre les complices de la conspiration d'Amboise duraient encore; et le prince de Condé lui-même, retenu à la cour, tandis que les hommes, engagés sur sa foi, périssaient dans les tourments, était dénoncé chaque jour par leurs révé-¡.i lations et leurs plaintes. Le chancelier persuada à f Médicis, que son intérêt ne lui permettait pas d'abandonner à la vengeance des Guises une si grande victime.

Le cardinal de Lorraine n'osapas , oupeut-étre ne voulut pas insister sur le procès du prince.. D'autres soins l'occupaient; il méditait depuis long-temps d'introduire l'inquisition en France, < pour soumettre la réforme. Il proposa dans le : conseil l'établissement de ce tribunal, comme le seul moyen d'abattre une secte, qui, depuis trente années, n'avait fait que s'accroître à travers les alternatives de rigueur et d'indulgence. L'Hôpital sentit combien cette juridiction sanguinaire serait funeste à la France ; et il combattit le projet du cardinal de Lorraine, en proposant d'attribuer aux évêques eux-mêmes la connaissance des accusations d'hérésie. Il comprit, et l'événement justifia sa prévoyance, que nul évêque ne pourrait en-

sanglanter son diocèse par les supplices de ceux qu'il prétendait convertir; et qu'ainsi la religion catholique serait moins accusée, et la persécution moins rigoureuse.

Tel fut l'objet de l'édit de Romorantin. Toutefois la sagesse de l'Hôpital n'excita d'abord que les murmures du parlement. Le chancelier, en présentant l'édit pour être enregistré, peignit avec force les maux de la France ; etsesparoles annonçaient assez la sage tolérance oùil voulait amener les esprits : «Tous lesordres sont corrompus, dit» il dans un fragment de ce discours; le peuple » est mal instruit, on ne lui parle que de dîmes » et d'offrandes, rien des bonnes mœurs; chacun » veut voir sa religion approuvée, celle des autres » persécutée : voilà la piété. » Ailleurs il rappelait que « les opinions se muent non par violen» ces, mais par prières et par raison. « Dans cet édit qui donnait aux évoques un si grand pouvoir , l'Hôpital avait inséré une disposition qui leur enjoignait de résider dans leur diocèse , sous peine de saisie de leurs biens temporels. Sachant bien que la licence et les désordres du clergé avaient préparé les premiers troubles, il voulait combattre le schisme par la réforme des mœurs.

Le parlement, zélé pour ses privilèges, ne reçut l'édit de Romorantin qu'après des lettres de jussion; mais le chancelier avait formé le projet

de substituer au contrôle impuissant et souvent Í partial que réclamait le parlement, une convoca-j tion des états généraux. Le cardinal de Lorraine) et son frère frémirent à cette idée qui menaçait leur pouvoir. L'Hôpital se réduisit à demanderj une réunion des grands du royaume ; elle fut convoquée à Fontainebleau.

Cette assemblée mettait pour la première fois aux prises, dans une discussion solennelle , des hommes qui devaient bientôt se rencontrer dans la guerre civile. A côté des princes lorrains et du connétable de Montmorency, paraissait l'amiral de Coligny, long-temps ami du duc de Guise, et compagnon de ses exploits, mais devenu l'appui des protestants persécutés. Là se trouvaient Montluc, évêque de Valence, si favorable aux réformés dont son frère fut le plus cruel ennemi ; et l'archevêque de Vienne, que sa religieuse tolérance

: fit accuser d'apostasie.

Le jeune roi, près duquel la belle Marie Stuart était assise, prit la parole pour indiquer les motifs de cette réunion, et pour demander les avis libres et sincères; puis il annonça que son chancelier et ses oncles, le cardinal de Lorraine et le duc de Guise, allaient rendre compte de l'état du royaume. L'Hôpital ne dissimula point la grandeur du mal, l'inquiétude et le mécontentement des esprits. Le duc de Guise parla sur l'armée, le cardinal de Lorraine sur les finances.

Alors Coligny , s'avançant vers le roi, met un genou en terre, et présente deux requêtes au nom des protestants de Normandie. L'évêque de Valence et l'archevêque de Vienne, parlèrent ensuite avec beaucoup de force contre la persécution ; ils rappelèrent l'indulgence de la primitive église pour les chrétiens qui s'égaraient. Ils se plaignirent des lenteurs de la cour de Rome à convoquer un concile général qui pût donner la paix à la chrétienté; et, après avoir déploré les malheurs du schisme et les scandales trop fréquents de l'ordre ecclésiastique, ils s'accordèrent à demander, comme unique remède, la réunion des états généraux et celle d'un synode national. Coligny, prenant de nouveau la parole, plaida la cause de ses frères, d'un ton véhément et persuasif; il blâma les précautions que l'on prenait pour entourer le roi d'une garde étrangère et nombreuse ; il pressa le jeune monarque de se confier à l'amour de ses peuples, et de réunir les états généraux. Cette demande semblait attaquer le pouvoir même des Guises. Ils se hâtèrent de lier leur défense aux intérêts de la religion. Le duc de Guise repoussa le projet de réunir un synode re1 ligieux, en déclarant que nul pouvoir au monde ne changerait sa loi. Le cardinal accusa les Hu-

guenots de méditer la revoUg^ous le nom de li-

~ berté de conscience ; et ij^^eij^^ontre toute

réunion d'un synode national, qui ne lui paraissait, dans la situation de l'église et de l'état, qu'une menace pour la cour de Rome et un danger pour la foi. Du reste les deux princes parurent également consentir à la convocation des états, si lej roi la jugeait utile. I Telle fut l'assemblée de Fontainebleau, premier essai de ces réunions si fréquentes où le] chancelier cherchait un appui contre la tyrannie des partis, et la capricieuse instabilité de la reine.^

L'Hôpital se hâta de publier un édit qui fixait au" 10 décembre l'assemblée des états généraux, et: il fit en même temps ordonner la suspension de^ toute poursuite pour crime d'hérésie. C'était le but auquel il voulait arriver, par ses projets de synode et de concile national. Il le fit connaître) au parlement de Paris, et il vint lui-même pres-j crire à ce corps de recevoir un magistrat qui en avait été exclus pour cause d'hérésie. Ainsi les' rigoureux édits, et les persécutions qui avaient! pesé sur la réforme depuis tant d'années, cessèrent tout à coup, et le chancelier entrevit un moment cette paix religieuse qu'il voulait affermir par des lois durables. 4;j Mais lefi passions des partis détruisirent bientôt ce noble ouvrage. Tandis que le parlement de Paris protestait avec amertume contre une tolérance inusitée, les réformés se soulevèrent dans

Jk

quelques provinces de France, et se saisirent de plusieurs villes du Midi. Ainsi, cette assemblée des états, où le chancelier avait placé son espérance, fut réunie sous les auspices de guerre et de vengeance qui faisaient dominer les Guises. Le roi de Navarre, et le prince de Condé , sont soupçonnés d'avoir excité cette nouvelle conspiration ; et le roi leur ordonne de se rendre près de lui dans Orléans, où s'assemblaient les états généraux. Innocents ou téméraires, les deux princes arrivent dans cette cour, qui n'était pas encore souillée de perfidies sanglantes. Dès l'abord , le prince de Condé est arrêté, et le président Christophe de Thou est appelé, avec quelques autres commissaires, pour instruire son procès. Vainement le prince réclama le privilége de sa naissance et le droit de n'être jugé que par les pairs , assemblés en parlement. La crainte avait de nouveau rendu les Guises maîtres de la faible volonté de François II, et leurs mains dirigeaient cette inique procédure.

Toutefois, pour frapper plus sûrement un prince du sang royal, ils voulurent rendre la cour entière complice, en lui faisant signer la sentence. L'Hôpital refusa de souscrire, et son exemple , imité par deux hommes de bien , troubla les Guises , et les fit un moment hésiter. Tout semblaitprêt pour une crise fatale.La ville d'Orléans

était pleine de gens de guerre qu'avait assemblés Û1 le duc de Guise, et qui juraient sur son nom d'exterminer les hérétiques. Les députés des états arrivaient de toutes parts , animés d'un zèle ar- dent pour la foi catholique, et s'indignant de 91 l'audace de ces prétendus réformateurs si long- -j temps opprimés. Le palais n'était pas moins agité. 4 Le jeune roi, dévoré de langueur, ne retrouvait il de force que pour s'irriter à la voix des Guises If contre le prince de Condé, et le roi de Navarre || accusé de vouloir lui ravir un sceptre qui tombait de sa main mourante. On dit que cette faible é main fut presque dirigée par le cardinal de Lor- 4 raine, sur la poitrine du roi de Navarre , appelé i dans le cabinet de Francois II, sans autres témoins i que les meurtriers qui devaient aider les coups f mal affermis du jeune roi. On dit que le jeune <j prince recula devant cette affreuse leçon, et que J le roi de Navarre fut sauvé par ce remords. 1 Cependant le jeune monarque , instrument 1 infortuné de l'ambition des Guises, s'affaiblissait au milieu de ces crises trop fortes pour sa frêle I existence. Il va mourir ; et le'duc de Guise ose J encore proposer Médicis d'achever son ouvrage, 1 et de frapper les deux princes qu'il avait inutile- | ment livrés à la sentence des juges et au poignard du roi. La reine hésitait devant les craintes diverses qui troublaient son ame, redoutant les

I

princes qu'elle a persécutés , les Guises dont elle a connu déjà l'impérieux appui, les catholiques qui la soupçonnent, les protestants qui la méprisent.

Dans le tourment de cette incertitude, où le remords n'entrait pas, elle fondait en larmes au milieu de ses filles d'honneur. Enfin elle se résolut à faire appeler le chancelier de l'Hôpital, et lui montra toutes ses pensées. L'Hôpital, effrayé des doutes de la reine, s'efforce de relever au moins par l'ambition cette ame faible et cruelle; il fait briller à ses yeux la régence qui lui est réservée ; il intéresse son orgueil, sa sûreté, son pouvoir , à ne point sacrifier des princes qui la protégeront elle-même contre les Guises; il lui montre comment elle doit régner pour son second fils encore enfant, sans faire dépendre sa couronne de l'ambition des grands; en même temps il l'engage à se rapprocher du roi de Navarre , moins zélé pour les protestants que le prince de Condé, plus faible, plus facile, et qui n'envahira pas, comme les Guises, le pouvoir du roi qu'elle doit conserver inviolable , à l'abri des factions et des ambitieux.

Médicis , dans son effroi, se livra toute entière à de si sages conseils ; et cette même nuit, tandis que François II expirait, elle reçut en secret, dans son appartement, le roi de Navarre, qui

venait lui promettre de seconder ses desseins et de servir fidèlement le nouveau règne.

A ce prix le salut du prince de Condé fut asI suré, et le crédit de la maison de Lorraine semblafrappédu même coup qui enlevait François II. Mais la r ine, satisfaite de s'être ménagé dans [ le roi de Navarre un allié docile, n'osa pas re- pousser tout-à-fait le dangereux appui des Guises. L'Hôpital voulut la faire régner pour elle-même et pour la France, avec le secours des états gé- néraux. Son impartialité était celle de la justice, qui ne veut dépendre d'aucun parti, d'aucune ambition ; l'impartialité de Médicis était celle de la ruse, qui veut à la fois caresser et tromper tout le monde. Elle ne pouvait comprendre , et surtout elle ne pouvait suivre long-temps la politique généreuse du chancelier, et à peine avaitelle reçu les serments du roi de Navarre, qu'elle concertait de nouveaux plans avec le cardinal de

Lorraine.

Déjà même, par ses avis, elle projetait d'éloigner la réunion des états. On avait répandu parmi les députés eux-mêmes l'opinion que la mort du roi annulait leur élection. L'Hôpital, rappelant le principe que le roi ne meurt pas, que son autorité ne change ni ne s'arrête, fit décider que les états, une fois nommés, appartenaient à la France, et il se hâta d'ouvrir cette assemblée

par un discours plein de force et de simplicité, où se montraient toutes les espérances qu'il avait conçus par la réunion du roi de Navarre aux intérêts de la couronne ; en même temps il parla de l'assemblée des états comme d'une institution essentielle à la monarchie.

Après avoir rappelé l'antiquité de cet usage, interrompu depuis quatre-vingts ans, il combat en peu de mots l'opinion de ceux qui ne croyaient pas utile et profitable aux rois de consulter ainsi leurs sujets : « Il n'est, dit-il, acte tant digne n d'un roi, et tant propre à lui, que de tenir les » états, que de donner audience générale à ses J) sujets et faire justice à chacun. » Ensuite le chancelier exposa les maux du royaume , les dangers de l'esprit de secte, la nécessité de le combattre par la sagesse et la réforme des mœurs plutôt que par les supplices : « Nous avons fait , » dit-il , comme les mauvais capitaines qui vont

M assaillir le fort de leurs ennemis avec toutes

» leur forces, laissant dépourvus et dénués leurs » logis ; il nous faut maintenant, garnis de ver)1 tus et de bonnes moeurs > les assaillir avec les » armes de charité , avec prières , persuasion , » paroles de Dieu, qui sont propres à tels com» bats. » Puis il ajoutait: « Otons ces mots dia» boliques , noms de partis et de séditions , Lu» thériens , Huguenots, Papistes; ne changeons

» le nom de chrétiens. »

Mais en même temps qu'il recommandait cette indulgence pour les erreurs, il annonçait l'inten- tion de réprimer par les lois et la force tout dé- sordre , toute sédition, toute violence ; il terminait en exposant la pénurie des finances du roi : et Jamais père , de quelque état ou condition i » qu'il fût, disait-il, ne laissa orphelins plus en- ■ » gagés, plus endettés, plus empêchés, que notre ; x jeune prince est demeuré , par la mort des rois j

» ses père et frère. JI

L'Hôpital, dans son discours, n'avait pas nommé les princes de la maison de Lorraine : le cardinal prétendit avoir le droit de répondre seul au nom des états ; mais chacun des trois ordres voulut avoir son orateur, et l'on vit bientôt dans, leurs discours la diversité de leurs intérêts. L'orateur du tiers-état, sans être favorable au protestantisme, censura vivement les scandales et la négligence du clergé catholique. L'orateur de la noblesse, en blâmant les richesses et le luxe de l'église, demanda pour les protestants la liberté d'avoir des temples. L'orateur du clergé soutint que l'hérétique était digne de la peine capitale et sujet au glaive du magistrat. En même temps il plaida le principe de l'exemption de toute charge publique sur les biens temporels de l'église.

Sans doute l'Hôpital comprit dès lors qu'il ne pouvait faire sortir de cette assemblée une loi de-

paix et de tolérance; mais il fit reconnaître par elle le pouvoir de la reine, malgré quelques efforts du roi de Navarre , pour obtenir lui-même le titre de régent. Enfin il s'occupa d'améliorer au moins l'administration du royaume , s'il ne pouvait apaiser les haines des partis; et il fit de bonnes lois au milieu même des approches de la guerre civile. Le plus célèbre de ses travaux fut l'ordonnance d'Orléans, qui réglait la puissance des nobles, abolissait les taxes arbitraires, établissait de nouveaux officiers , pour veiller à l'observation des lois , et faisait disparaître les nombreux abus de l'ordre judiciaire. Tel fut le résultat de cette assemblée des états, stérile sans doute , si on compare ses actes aux dangers qui menaçaient la France.

Le plus grand de tous était dans l'existence de deux partis nombreux , animés, ayant à leur tête des chefs illustres, et sur leurs étendards ces mots de religion, de liberté, si puissants pour agiter les aines. Le prince de Condé avait dévoré l'affront d'une rigoureuse captivité, d'une procédure inique dans ses formes, et d'une menace de mort prolongée pendant plusieurs mois. Il était sorti de cette épreuve plus fier et plus irrité ; et toute sa vengeance était de s'enfoncer davantage dans le parti des protestants. L'Hôpital, attentif aux mouvements de ce prince, voulut le

satisfaire et l'apaiser par une réparation éclatante. Elle fut ainsi réglée : admis au conseil, le prince, après avoir nié la rébellion qu'on lui avait imputée, demanda au chancelier s'il avait quelques preuves à produire; le chancelier répondit qu'il n'en avait aucune. Le fier duc de Guise plia lui- même jusqu'au point de dire : et Qu'il ne connais» sait rien contre l'honneur du prince ; qu'il » n'avait été l'auteur ni l'instigateur de sa prison , » et ne s'estimerait homme de bien, s'il en avait » été cause ; » et le prince de Condé s'assit au conseil en face de ses ennemis humiliés.

En réunissant ainsi la famille royale , le chancelier semblait avoir assuré le succès de ses vues de tolérance ; mais le duc de Guise se vengea bientôt, en oubliant sa vieille inimitié contre le connétable de Montmorency , qu'il avait autrefois dépouillé de sa charge et de ses honneurs. Attaché à la foi catholique , le connétable haïssait les nouveaux sectaires ; et son humeur rude ne s'accommodait pas des ménagements d'une sage tolérance. Le duc de Guise échauffa son zèle pour les intérêts de la religion; un ancien favori de Henri II, le maréchal de Saint-André, seigneur considérable par ses richesses et son courage, entra dans ce parti. Les parlements r défenseurs des vieilles lois du royaume, et qui tant de fois avaient décerné des supplices contre

les hérétiques, s'effrayèrent de l'établissement d'jine tolérance qui leur semblait séditieuse. Le chancelier fit publier, au nom du roi, un édit qui ordonnait de mettre en liberté tous les hommes détenus pour soupçon d'hérésie. Le parlement n'en souffrit l'enregistrement qu'après de longs refus; et la loi, décréditée d'avance, fut mal obéie. Partout, le royaume était agité de troubles et de violences ; souvent des catholiques poursuivaient les protestants jusque dans leurs demeures , sous prétexte de dissiper des assemblées illicites. L'Hôpital fit approuver par la reine un nouvel édit qui défendait ces violences sous peine de mort, et permettait aux exilés pour cause de religion, de rentrer dans le royaume , sous la condition d'y vivre en catholiques. L'agitation était si grande, et le mal si pressant, que le chancelier, sans s'arrêter à l'antique forme de l'enregistrement, adressa sur-le-champ cette déclaration royale aux gouverneurs et aux tribunaux des provinces. Ainsi, défenseur des libertés publiques , gardien fidèle des lois, il se trouvait, par le malheur des temps, conduit à les enfreindre. A la vérité, le chancelier de l'Hôpital, d'après les maximes qu'il a souvent professées avec plusieurs grands magistrats, ne croyait pas que le pouvoir de s'opposer aux ordonnances du prince résidât dans le parlement ; mais enfin il avait

reconnu souvent à ce corps un droit de remontrance , tradition antique de la monarchie , qu'il semblait en ce moment éluder ou détruire.

Le parlement, blessé de cette infraction à ses priviléges, défendit par un arrêt de publier la déclaration royale ; et il présenta de vives remontrances, où il censurait amèrement les dispositions de cet acte. On peut juger par un seul mot quel esprit de violence et d'anarchie dominait alors les corps les plus respectables : le parlement s'indignait qu'on eût défendu à tout catholique de pénétrer dans les maisons particulières, sous prétexte de voir s'il ne s'y tenait pas des assemblées illicites; et il trouvait dans cette défense de droit naturel et de droit civil une protection pour l'hérésie.

Le chancelier brava d'abord ces plaintes, et poursuivit paisiblement l'exécution de la nouvelle ordonnance; mais la reine, inquiète des murmures du parlement de Paris, voulut tenir une assemblée de cette compagnie, où se trouveraient le roi, les grands de l'état et les conseillers de la couronne. L'Hôpital, à qui sa charge donnait le droit d'ouvrir cette assemblée, y soutint avec for-. ce, que les anciens édits contre les protestants devaient être suspendus jusqu'à la prochaine décision du concile. Plusieurs membres du parlement, plusieurs courtisans attachés à la fortune

des Guises prétendirent au contraire qu'il fallait punir les hérétiques de mort. Enfin, un dernier avis renvoyait la connaissance du crime d'hérésie aux tribunaux ecclésiastiques. Ces opinions diverses furent débattues, pendant plusieurs jours, en présence du roi de Navarre, des cardinaux de Lorraine, de Châtillon , de Guise, de Bourbon, du connétable de Montmorency, de son fils le maréchal.

Le jeune roi et sa mère n'étaient pas présents; et le chancelier annonça qu'ils ne sortaient pas de peur de la peste ; car, dans ce temps de désordre, le fléau des maladies contagieuses se joignait à tous les autres maux. Ces conférences se terminèrent enfin par l'ordre d'entériner la dernière ordonnance du roi ; et le chancelier demeura le maître, malgré l'incertitude de la reine, lavolonté des Guises, et les opiniâtres préjugés du parlement.

Au mois de juillet 1561, parut un édit nouveau qui donnait aux protestants toutes les sûretés, hormis le droit de tenir des assemblées publiques. Le chancelier conservait encore l'espérance de Ï rapprocher les deux cultes. Le cardinal de Lor1 raine croyait pouvoir terrasser les plus célèbres : docteurs du calvinisme par son érudition et son È; éloquence; ainsi l'un et l'autre se réunirent pour

1. conseiller à la reine une nouvelle assemblée, où

les docteurs des deux communions discuteraient librement.

Dans l'attente de ce débat solennel, la convocation même des états généraux réunis à Saint- Germain parut d'une médiocre importance. L'Hôpital, parlant à cette assemblée, ne dissimulapas que la nouvelle religion se fortifiait chaque jour; mais, fidèle à son principe de justice impartiale, il blâma ceux qui conseilleraient au roi de se) mettre tout d'un côté , expression qui doit être i entendue dans le sens de l'ordre civil, et de la 1 justice envers tous; car, du reste, l'Hôpital sei montrait sincèrement attaché à l'ancienne religion de l'état; mais ce grand homme prévoyait que, si une fois le glaive était tiré, l'autorité: royale protégée par les uns, et armée contre les autres, périrait dans cette lutte, pour faire place à l'élévation du chef de parti le plus habile ou le plus heureux. Cette assemblée des états retentit d'ailleurs des mêmes plaintes que l'on avait entendues à Orléans, sur les scandales du clergé et la nécessité d'une réforme dans les mœurs. L'ordre ecclésiastique consentit à supporter une partie des charges de l'état ; et les évêques se retirèrent pour se rendre à la conférence religieuse, dont nous avons parlé, et qui prit le nom de colloque de Poissy.

Le roi, alors âgé de douze ans, présida cette

assemblée. L'Hôpital y développa d'abord, avec plus de hardiesse, les principes de liberté religieuse et de tolérance qu'il annonçait depuis tant d'années. Il exhorta les membres des deux églises à se rappeler ce titre de chrétiens qui leur était commun ; il rappela l'exemple de cet homme simple, qui, sans autre science que Dieu et JésusChrist , confondit l'erreur de plusieurs philosophes et dialecticiens du concile de Nicée,leur montrant que Jésus-Christ et ses apôtresn'avaient usé de tels moyens pour réduire le monde. Quand l'Hôpital eut fini de parler , le cardinal de Tournon s'étant levé, lui donna de grands éloges, et demanda que le discours qu'il avait prononcé fût remis à tous les membres de l'assemblée. L'Hô-

pital, devinant que cette curiosité avait pour objet de trouver dans ses paroles quelque prétexte au soupçon d'hérésie, refusa cette demande deux

fois renouvelée.

Alors un des ministres protestants , Théodore de Bèze, , homme éloquent et passionné, tombe à genoux, et commence une prière à Dieu, qu'il prend à témoin de la pureté de sa foi et de l'innocence de ses frères persécutés. Ce spectacle émeut l'assemblée; bientôt les expressions du f docteur calviniste offensent les dogmes de la reI ligion catholique dans son plus auguste mystère. Le cardinal de Tournon, la voix tremblante de

colère, interpelle le roi, et déclare : « que les évéques se sont fait violence à eux-mêmes, en consentant à descendre dans cette arène, et à écouter les nouveaux évangélistes': les ordres du roi l'ont voulu; il supplie du moins sa majesté de ne pas ajouter foi aux paroles qui viennent d'être prononcées, et d'attendre qu'elles soient réfutées par les évêques ; alors le roi et toute l'assemblée comprendront quelle différence sépare le mensonge et la vérité. Il demande un jour pour répondre; cependant il supplie le roi de suivre dans la religion les traces de ses aïeux. Il termine en disant que , sans le respect pour le monarque, les évêques se seraient levés, au bruit des paroles abominables et sacriléges qu'ils viennent d'entendre, et n'auraient pas souffert un plus long discours. »

Frappée de cette protestation énergique , la reine elle-même pritla parole pour déclarer, que la réunion présente avait été demandée par les princes et le parlement de Paris, qu'il ne s'agissait pas de rien changer à la religion, mais d'apaiser les troubles et de l'appeler doucement dans la bonne voie ceux qui s'étaient écartés de l'antique piété. Bèze reprit ensuite la parole sur le mystère de l'eucharistie ; et, tout en confessant que les fidèles participaient dans la communion au corps et au sang de Jésus-Christ, il déclara,

que le corps même de Jésus-Christ était aussi éloigné du pain et du vin que les plus hauts cieux le sont de la terre. Toute l'assemblée frémit à ces paroles , et se sépara.

Le ministre protestant écrivit à la reine, pour sie plaindre de n'avoir pas été compris. On reprit les conférences , contre l'avis des plus sages prélats. Le cardinal de Lorraine avait préparé un discours qu'il était jaloux de prononcer, et qui roulait particulièrement sur l'autorité de l'église. Lainé l'un des fondateurs de l'ordre des jésuites , parla violemment contre les docteurs calvinistes, qu'il nomma des singes, des renards et des monstres. Ainsi les esprits s'enflammaient dans ce débat, où la foi était méconnue comme la charité.

| L'Hôpital pressa la reine de rompre cette assemblée trop nombreuse et trop animée; et l'on y substitua de chaque côté cinq députés, dont les discussions plus paisibles furent également infructueuses. Cependant le colloque de Poissy était la première assemblée , où les protestants avaient eu le droit de paraître , et de s'expliquer impunément. Le chancelier de l'Hôpital, à défaut fd'un retour à l'unité religieuse, voulut du moins tirer de ce fait reconnu par tout le monde, un [principe de tolérance civile etpolitique ; il espéra j<jue, s'il parvenait enfin à communiquer cet es-

prit aux parlements du royaume, la liberté de conscience pourrait se concilier avec la paix publique et l'autorité du souverain. Dans cette intention , il obtint de la reine qu'elle réunirait, dans une assemblée solennelle, des membres choisis de tous les parlements du royaume : c'était le triomphe de sa longue persévérance. Les Guises semblaient avoir cédé ; ils ne parurent pas à cette réunion. Le connétable de Montmorency, le cardinal de Tournon, et les plus grands seigneurs du royaume s'y trouvaient.

Le chancelier, plein de cette joie d'une ame vertueuse qui touche au moment d'accomplir le bien qu'elle a souhaité toujours , exposa dans un langage éloquent et familier son projet de tolérance; il tendait à punir les actes matériels, les désordres, les violences , jamais la conviction religieuse. Le chancelier appuya ces principes nouveaux sur les vœux qu'avaient exprimés déjà les états généraux d'Orléans et de Saint-Germain. Après avoir combattu les préjugés, les alarmes, les calomnies qu'on pouvait lui opposer : « Je » sais bien, dit-il en finissant, que j'aurai beau » dire , je ne désarmerai pas la haine de ceux que » ma vieillesse ennuie. Je leur pardonnerais d'ê» tre si impatients, s'ils devaient gagner au chan» ge, mais quand je regarde tout autour de moi, » je serais bien tenté de leur répondre, comme

» un bon vieil homme d'évêque, qui portait comme » moi une longue barbe blanche, et qui la Illon» trant, disait : Quand cette neige sera fondue, il » n'y aura plus que de la boue. »

L'Hôpital fit adopter sans peine dans cette assemblée, un nouvel édit dont l'exécution fidèle aurait prévenu la guerre civile; mais dont les dispositions mêmes montraient toute la grandeur du mal, et toute la difficulté de le guérir. Par cet acte, la liberté de conscience était enfin établie; les protestants étaient autorisés à tenir leurs assemblées partout, excepté dans les villes; il leur était enjoint de rendre au clergé catholique les églises, les maisons, les biens dont ils s'étaient emparés par violence ; il leur était défendu de se créer des magistrats, de lever des troupes, d'établir des contributions ; de faire des traités et des alliances ; enfin les ministres du culte nouveau devaient s'engager à ne rien enseigner de contraire au concile de Nicée, au symbole, et aux livres de l'ancien etdu nouveau Testament. L'HÔpital, en préparant cet acte solennel avec les députés des divers parlements du royaume, avait sans doute cru s'assurer de la part de ces corps une acceptation plus facile : son espérance fut trompée.

Quoique les intérêts de la religion catholique fussent soigneusement ménagés dans cet édit, quoiqu'il eût été souscrit par les princes, et même

par de zélés défenseurs de la cour de Rome , par f le cardinal de Bourbon et par le connétable de Montmorency, le génie seul des Guises balança l'autorité royale , et souleva le zèle du parlement c de Paris. Le refus d'enregistrement fut suivi d'une Il remontrance présentée par le président deThou, le père de l'illustre historien. Le chancelier répondit au nom du roi que, dans la situation de la : France, il fallait massacrer les protestants, ou les bannir à perpétuité du royaume, ou leur accor- der la liberté de leur culte , seul parti conforme J à la religion, et à l'humanité. Toutefois, l'ordre ; d'enregistrer ne fut renouvelé qu'avec une clause : qui rendait l'édit provisoire , jusqu'à décision du i concile général. Le parlement refusa de publier l'édit même sous cette forme; et il fallut un troi- sième ordre du roi, et l'influence du cardinal de Bourbon qui vint lui-même au parlement.

Des lois promulguées avec tant d'efforts devaient rencontrer encore bien des obstacles dans le zèle indocile, ou dans l'opiniâtre négligence des magistrats. Les soupçons, les mumures se répandaient parmi les catholiques ; la cour de Rome éclatait en plaintes et en menaces. Toutefois la sagesse et la vigueur de l'Hôpital tenaient encore les passions en suspens , lorsqu'un incident fatal vint donner à tous le dernier prétexte delaguerre civile.

Le duc de Guise et le cardinal de Lorraine s'étaient éloignés de la cour , pendant que le chancelier préparait l'édit de tolérance. Leur retour fut marqué par une sanglante catastrophe. Le duc passait, avec une escorte nombreuse, près du bourg de Vassy, presque entièrement peuplé de protestants, et voisin des domaines de sa mère la duchesse de Guise. Cette dame s'était plainte à son fils de l'audace des hérétiques qui tenaient librement leurs assemblées, depuis lapublication (tu nouvel édit. Le duc, en approchant de Vassy, entend le son d'une cloche ; il demande quel est ce bruit. On lui répond : (t c'est la cloche qui » sonne le prêche des hérétiques.» Ce nom excite les clameurs des gens-d'armes et des valets qui formaient le cortége. Le duc traverse le bourg de Vassy, et marche vers le lieu où se tenait l'assemblée. C'était une vaste grange dans un hameau prochain. Une partie de l'escorte du duc l'a devancé, trouble la cérémonie par des outrages, frappe et disperse cette troupe sans défense, mêlée de femmes , de vieillards et d'enfants.

La duchesse de Guise, qui suivait en litière à quelque distance , est avertie de ce désordre, et par un sentiment naturel de pitié, elle envoie message sur message à son mari pour le supplier de sauver ces malheureux habitants. Le Duc ac-

courut de toute la vitesse de son cheval ; mais

dans la foule il est blessé lui-même d'un coup léger au visage, et son sang redouble la fureur des meurtriers. De Thou, qui cherche la vérité dans l'histoire avec la conscience d'un juge , a déclaré que le duc de Guise mêla les menaces et la prière pour arrêter l'acharnement des siens ; et l'on a. peine à croire , en effet, qu'un grand capitaine , qui montra plus d'une fois une ame généreuse, ait pu méditer de sang-froid une si lâche barbarie ; mais telle était la violence des partis qu'il en fut loué, qu'il en fut accusé de toutes parts. Quoi qu'il en soit « ce fut là, suivant la forte expres» sion du président De Thou, le premier son de » la trompette guerrière qui, dans toute la » France, appelait les séditieux à prendre les

» armes. »

Vainement l'Hôpital veut encore croire à la justice, invoquer les lois, et poursuivre le massacre de Vassy devant les parlements du royaume. Le duc de Guise a continué sa route jusqu'à Reims, où il reçoit une foule d'amis qui viennent lui offrir leurs épées, et se réunissent à son cortége. Entouré de ces gentilshommes, il marche vers Paris. Malgré les défenses de la reine , il y fait son entrée avec la même pompe que les rois au milieu des acclamations d'une foule enivrée.

La reine s'était retirée à Fontainebleau, avec le jeune roi et le chancelier de l'Hôpital. Elle

douta quelques moments, si elle n'appellerait pas à son secours le prince de Condé qui, depuis la violation impunie des édits, armait de toutes parts les protestants. Mais le duc de Guise se bute pendant qu'elle hésite, arrive aFontainebleau,et, de gré, de force, par persuasion, par menace, ramène la cour à Yincennes , et met ainsi du côté de ses armes l'autorité du trône et des lois.

D ès lors le dernier édit est foulé aux pieds. Le connétable de Montmorency va lui-même, aux portes de .Paris, disperser les prêches des protestants; on met le feu à la chaire et aux bancs qui servaient à leurs assemblées. Toutefois le sangno coula point dans ces premiers désordres ; mais la guerre civile est mise en délibération, (t On ne » parle plus que de guerre, écrivait un témoin de » ces événements; chacun fourbit son harnois; » M. le chancelier s'en centriste ; tous les autres » y prennent plaisir. » L'Hôpital, en effet, resistait seul avec une inflexible fermeté. Le vieux connétable de Montmorency lui dit alors , qu'un homme de robe ne devrait pas entrer dans un conseil où l'on discute sur la guerre. « Sans dou» te, je ne sais pas la faire, dit l'Hôpital; mais je » sais très-bien s'il est utile de la faire. » Cependant il fut forcé de se retirer du conseil pendant le reste de la délibération ; et l'on résolut de marcher contre le prince de Condé, qui, à la tête de

quelques troupes, publiait des manifestes où. il reprochait aux Guises le massacre de Vassy, la captivité du roi, la violation des édits de tolérance, offrant de déposer les armes, si le roi était rendu à la liberté. En même temps, il écrit aux princes protestants d'Allemagne pour leur demander des secours.

L'Hôpital, vaincu dans ses nobles efforts pour empêcher la guerre, n'avait pas quitté cependant les sceaux de l'état; un nouvel édit parut encore pour confirmer aux protestants la liberté de leur culte et le droitde s'assembler, excepté dansParis et ses faubourgs; maislàguerre civilegagnaitplus vite que ne l'avait prévu l'ambition des chefs. Sur plusieurs points du royaume, les protestants avaient commis des meurtres, des profanations , des pillages ; et il s'établissait une horrible compensation de crimes et de haines entre les deux partis.La guerre, qui devait venger ces cruautés, en multiplia les horreurs. Montluc et des Adrets se souillèrent de barbaries également atroces ; et la France , ensanglantée par les champs de bataille et les échafauds, demeura sans lois, sans gouvernement, sans pitié.

Dans ce chaos, la valeur et la fortune de Guise éclataien r seules; il avait pris les villes des rebelles; il avait gagné la bataille de Dreux. Dans son propre parti , il avait vu tomber à ses côtés son

timide allié, le roi de Navarre, et il avait fait prisonnier le vaillant chef de ses ennemis, le prince de Condé. Enfin il assiégeait Coligni, vaincu et réfugié dans Orléans avec les débris de son armée. Dans ce haut point de sa grandeur, le duc de Guise, au milieu de son camp, est assassiné par Poltrot. Sa mort a tout changé : les deux partis, également fatigués par la guerre, semblent s'arrêter de concert; et Médicis se trouve , en un moment, délivrée des protecteurs et des ennemis qu'elle avait craints.

L'Hôpital n'eut point de peine alors à lui persuader la paix; la mort de Guise, l'absence du cardinal de Lorraine, la captivité du prince de Condé, rendaient ce traité facile à conclure ; l'Hôpital voulait qu'il fût durable. Sans examiner ià qui restait l'honneur de la victoire dans une ! guerre funeste, il s'efforça de régler la liberté dont jouiraient les protestants. L'édit de pacification, [dont il fut l'auteur , accordait aux seigneurs, hautsjusticiers, l'exercice du culte réformé dans les terres de leurs domaines ; il le permettait aux autres nobles dans l'intérieur de leurs maisons, ( enfin, il assurait aux protestants le droit de tenir [ des assemblées , dans les villes dont ils étaient > les maîtres avant le 7 mars 1563.

f Cet édit n'assurait donc aux protestants que les

| avantages qui leur avaient été promis avant la

guerre : mais cela même blessait vivement beau-j coup de catholiques.Dans la chaleur des querelles: religieuses, les esprits ne pouvaient se faire à Fi-i dée d'úne tolérance civile également partagée; les cruautés récentes de la guerre avaient encorei envenimé cette haine mutuelle. Les parlements, qui venaient de rendre de nombreux arrêts de, mort contre les hérétiques tombés dans leurs mains pendant les hostilités, avaient-peine à leur reconnaître le droit d'être protégés, s'ils devenaient paisibles. Toutefois la fermeté del'Hôpital vainquit ces préjugés opiniâtres ; l'édit fut enregistré dans toutes les cours , et commença d'être exécuté. Les hommes qui s'étaient combattus avec tant de fureur, se rapprochèrent. Le zèle farouche de quelques ministres protestants parut s'adoucir; les prêches ne furent plus dispersés par des soldats; les églises catholiques ne furent plus profanées par des sectaires furieux. a

On vit même bientôt les chefs et les soldats des deux partis, réunis sous un même étendard, expier la guerre civile, en marchant contre les ennemis de la France. La reine Élisabeth avait profité de nos troubles, pour se faire livrer le Havre de Grâce par les protestants qu'elle avait assurés de ses secours. Cette ville aux mains des Anglais était un monument honteux des discordes de la France. L'Hôpital, dont la voix avait repris toute autorité dans

le conseil, pressa la reine de réunir les protestants à ses troupes et d'assiéger cette ville. L'argent manquait pour cette entreprise ; il ne craignit pas de recourir à une aliénation des biens du clergé, que la cour de Rome avait autorisée dans l'origine , pour faire la guerre aux hérétiques. De nouveaux murmures s'élevèrent; mais le clergé 'de France, dont la richesse était très-grande au r milieu de la pauvreté publique, racheta les biens 'aliénés; et le Havre fut reconquis en quelques jours par les efforts unanimes du connétable de ï Montmorency et du prince de Condé, des catholiques et des huguenots oubliant leurs animosités dans la joie d'une commune victoire.

- Quelle que fut l'importance d'un tel succès, on t a reproché souvent au chancelier de l'Hôpital le £ moyen dont il se servit. On a regardé l'usage qu'il [fit alors des biens ecclésiastiques comme une l dangereuse épreuve, dans un temps où partout lIes nouvelles sectes avaient présenté aux princes t et aux peuples l'appât de ces confiscations ; mais j l'Hôpital fit adopter cette mesure à la fin de la ! guerre, au moment de la victoire des catholiques. 1 Toutefois le pape parut vivement blessé , et se plaignit avec amertume du chancelier de France. L'Hôpital écrivit au souverain pontife une lettre pleine de candeur et de fermeté , où, répondant au reproche de ses ennemis , il déclarait que ,

fidèle à l'église, à la foi catholique, il aurait voulu seulement réformer les scandales et le luxe qui nuisaient à la religion. « Sans doute, disait-il en » finissant, j'ai eu tort de lutter contre ce tor» rent, j'eusse peut-être mieux fait de m'accom» modor aux temps présents; mais, très-saint père, » telle est ma façon d'être, que l'âge m'a rend'1 » encore plus difficile et plus fâcheux. »

Le jeune roi, qui avait assisté à la prise du Havre, venait d'entrer dans sa quatorzième année:les catholiques n'avaient plus de chef depuis la mort du duc de Guise ; c'était le moment d'élever la puissance royale et de la faire, reconnaître dans la personne d'un jeune prince -, dont les premières inclinations paraissaient alors vives et généreuses. L'Hôpital pressa la reine de déclarer la majorité du roi, ainsi que l'autorisait une ancienne ordonnance de Charles V. Le chancelier pensait que pour contenir des partis > naguère si acharnés l'un contre l'autre , la présence et l'action d'un souverain seraient plus efficaces que la politique mobile et les ruses de Médicis. Sans doute aussi, dans un temps où le vieux respect de la royauté s'était affaibli par la guerre civile, il croyait utile de frapper les esprits par la pompe de cette cérémonie. Elle se fit au parlement de Rouen , et fut consacrée par un édit, où respirait toute la politique généreuse de l'Hôpital et son esprit de tolérance.

On ne peut douter qu'en choisissant ce lieu pour une telle solennité, l'Hôpital n'eût voulu censurer la rigueur excessive du parlement de Paris. Toutefois, il n'épargna pas les reproches au parlement de Rouen : l'âpreté du zèle de parti était alors si générale et si vive, que la justice ne s 'enpréservaitpas. C'est à ce sujet, qu'en présence du jeune roi et de toute la cour, le vieux chancelier, avec sa figure austère , disait aux magistrats : « Vous êtes juges du pré ou du champ, )1 non de la vie, non des moeurs , non de la reli» gion. Vous pensez bien faire , d'adjuger la » cause à celui que vous estimez plus homme de » bien, ou meilleur chrétien, comme s'il était » question entre les parties lequel est meilleur » poète , orateur, peintre, artisan, et non de » la chose qui est amenée en jugement. Si >ous » ne vous sentez pas assez forts et justes pour » commander vos passions et aimer vos ennemis, » selon que Dieu commande, abstenez-vous de I, » l'office de juges. » Ce ne fut là qu'une partie des sévères conseils que donna le chancelier. Avec ce mélange d'érudition et de familiarité un peu gauloise qui le caractérisait, il parla long-temps de l'état du royaume , de la prise glorieuse du Havre, de cette loi fondamentale qui ne laissait aucun intervalle entre deux règnes, de la majorité précoce établie pour les rois, de l'édit de

pacification , enfin , de cette paix que Charles venait de donner et qu'il voulait faire observer. Après ce discours, la reine se levant, s'inclina devant son fils, qui l'embrassa et lui dit : « Je JI veux que vous gouverniez et commandiez autant » et plus que jamais. » Les princes et les grands de l'état baisèrent la main du roi: puis on entendit plaider un procès particulier qui pendait devant la cour. Les juges opinèrent; et le chancelier prononça l'arrêt; car tel était alors le respect pour les formes de la justice, que le débat et le jugement d'une cause semblaient le spectacle le plus digne d'une telle solennité.

La cour revint ensuite à Paris : la reine tâcha de faire oublier dans les fêtes les maux de la guerre civile, et s'occupa d'enchaîner par les intrigues et les plaisirs le courage et l'humeur altière des chefs de parti qu'elle redoutait. On sait que cette cour fut un théâtre de corruption et de vices empruntés à l'Italie du XVe siècle. La guerre civile avait relâché tous les liens du devoir ; et la paix qui suivit invitait à la mollesse et à la licence. Entourée de filles d'honneur choisies pour leur noblesse ou pour leur beauté, la reine encourageait une séduction favorable à sa politique ; elle se servait du vice pour préparer le crime. On a peine à concevoir, au milieu de ce palais corrompu, dans ces cabinets de la reine où

le méditaient d'impurs amours, le chancelier de l'Hôpital, paraissant par intervalle pour parler à Médicis et au jeune roi le langage de la vertu , de la justice r de la clémence. Le plus grave historien de l'antiquité a d'avance indiqué ce tableau, en montrant Burrhus à la cour de Néron ; et les épîtres de l'Hôpital, libres confidences de tous les mouvements de son âme , sont le témoignage de l'indignation qu'il éprouvait. C'est là qu'il se plaint de l'athéisme si commun dans son siècle, au milieu des guerres dontla religion était le prétexte. C'est là qu'il dénonce souvent le luxe comme une cause d'avilissement et d'esclavage.

L'édit de pacification obtenu par l'Hôpital, était en butte aux attaques detouslespartis , dont il comprimait la fureur; et malheureusement l'état de l'Europe, et cet enchaînement de circonstances qui devient la fatalité de l'histoire, ne permettaient pas qu'il fût durable. L'Hôpital avait long-temps espéré que les tardives délibérations du concile de Trente amèneraient un résultat favorable à la paix de la chrétienté ; dans cette pensée , il avait fait nommer ambassadeur de la France, auprès de cette assemblée, Arnaud du Ferrier, son ami, ferme et savant apôtre de la tolérance, qu'il avait soutenue dans leparlement de Paris.

Cet habile négociateur s'était cru quelque

temps secondé par le cardinal de Lorraine lui- même. Prince de l'église , mais ministre de France, le cardinal répugnait d'abord aux prétentions ultramontaines qui contrarient l'indépendance de la couronne; et dans son aversion pour les sectes nouvelles, il voulait cependant maintenir les anciennes maximes de l'église gallicane. Mais après le meurtre du duc de Guise, son indignation l'emporta plus loin : il ne crut pas pouvoir trop accorder; tout ménagement lui parut une faiblesse; il abandonna les doctrines qu'il devait défendre, et ne se souvint plus de ces libertés gallicanes fondées par saint Louis.

D'ailleurs, il était impossible qu'un concile, formé en présence de la réforme, qui sapait tout principe d'autorité religieuse, ne poussât pas au plus haut degré les doctrines de la suprématie romaine. Plusieurs dispositions du concile étaient tellement marquées de ce caractère, qu'elles n'ont jamais été reconnues en France, et que ce refus, perpétué pendant plus de deux siècles, est un principe de notre droit public.

Cependant les états catholiques d'Europe s'empressaient d'accueillir les décisions de cette assemblée. Le cardinal :de Lorraine revenait en France , pour en presser l'acceptation ; et le roi d'Espagne\*et le duc de Savoie engageaient, pat leurs ambassadeurs, le jeune roi de France à se

rendre dans la ville de Nancy, pour y jurer les décrets du concile. Ces ambassades avaient aussi pour objet de demander au roi l'abolition du dernier Xidit de tolérance, et la poursuite de l'assassinat du duc de Guise. Charles IX, par les avis du chancelier, refusa de se rendre à Nancy, et répondit seulement, « Qu'il voulait vivre et faire » vivre ses peuples, selon la bonne et ancienne » religion de l'église romaine. » Ces paroles étaient sincères ; le chancelier détestait la violence des novateurs, et voulait le maintien du culte antique et des franchises nationales. Mais en même temps qu'il repoussait les dispositions du concile de Trente , qui élevait les papes au-dessus des rois, il craignait que l'excommunication absolue portée contre les hérétiques dans les décrets de ce concile, n'enflammât plus vivement les passions de la guerre civile à peine suspendues. Dans cette pensée, il fit écrire , par le célèbre jurisconsulte Dumoulin, un mémoire contre l'admission des décrets du concile.

Dumoulin , comme beaucoup d'hommes savants de cette époque, avait été séduit par l'attrait d'une réforme religieuse. Son esprit, à la fois ardent et méthodique, s'était élevé contre les llSurpations de la chancellerie romaine, la sacrilège vénalité des indulgences, et beaucoup d'autres abus nés dans les temps barbares, et qu'avait

ignorés l'église primitive. En les combattant d'abord en jurisconsulte, il finit par se passionner en théologien , et il adopta sur la prédestination et sur la grâce les dures opinions de Calvin. Puis il réprouva quelques préjugés de l'église de Genéve, et chercha plus de modération et d'indépendance dans le luthéranisme. Enfin, trouvant partout violence et guerre civile , il se refroidit pour les dogmes de Luther, etparut s'arrêter aux maximes de l'église gallicane, dont il se montra le défenseur le plus savant et le plus hardi.

Cette mobilité d'opinions n'était pas alors fort rare, les limites des diverses communions chrétiennes étant plus indécises et toutes les sectes se tbuchant et se repoussant à la fois. Dumoulin n'en eut pas moins de crédit et de renommée ; mais il souleva contre lui de violents adversaires parmi les calvinistes et les catholiques. Son mémoire sur le concile de Trente, écrit avec beaucoup de logique et de véhémence, irrita les deux partis. Le parlement de Paris , qui respectait le profond savoir de Dumoulin , se crut cependant obligé de le poursuivre ; et là commencèrent les longues persécutions de cet homme célèbre. L'Hôpital le protégea, et parvint à le 1ioustraire aux premières vengeances de ses ennemis.

Pendant ces discussions, le Cardinal de Lorraine pressait la reine d'accepter sans réserve le

concile et d'en promulguer les décrets dans le royaume. L'Hôpital repoussa cette demande , comme une annonce de guerre civile. Les esprits s'échauffèrent par de mutuels reproches ; le cardinal de Lorraine accusait l'édit de tolérance; le chancelier imputait tous les maux de l'état à la violation de cet édit ; et la reine mit fin à ce débat trop animé, où, suivant un contemporain , le cardinal et le chancelier s étaient dit de grosses paroles.

Cependant la paix publique fut encore maintenue ; quelques violences furent réprimées ; et l'édit de tolérance ne souffrit que des restrictions légères.

Mais l'Hôpital, prévoyant avec douleur que son ouvrage serait détruit, et que son zèle ne pourrait prévaloir sur les passions des chefs, les emportements et les fautes des partis , s'occupait de jeter au moins dans l'état le germe de quelques bonnes lois. C'est une chose remarquable et qui surprend d'abord , que plusieurs des sages ordonnances de l'ancienne monarchie, se trouvent datées d'un règne funeste dans notre histoire ; l'Hôpital en fut l'auteur. Il s'occupa presqu'en même temps de la réforme de la justice, de la sûreté du commerce , du luxe et des lois somptuaires.

C'est là qu'on reconnaît le génie particulier de

ce grand magistrat, plus fait peut-être pour la i sévérité d'une république ancienne que pour la 1 corruption de nos grands états. Dans ces règle- : ments promulgués par Charles IX, la dépense de )! la table ou de la parure , le nombre des convives, < le choix des étoffes sont fixés avec une minutieuse j rigueur. Les philosophes qui ont tant loué l'Hôpi- f tal dans le siècle dernier, ont eu bien de la peine | à lui pardonner ses vieux préjugés grecs ou ro- j mains, qui choquaient toutes leurs idées sur l'im- I portance du commerce , et les bienfaits du luxe. g Il faut avouer que ces lois somptuaires étaient au J moins inutiles , comme de telles lois le sont tou- I jours. Mais le chancelier, tout rempli des grandes 1 vertus de l'antiquité, voyait que de son temps l'ardeur des richesses, la soif des confiscations, j les folles dépenses, se joignaient à toutes les fu- ! reurs de l'esprit de faction ; et parmi des hommes | encore rudes et farouches, les premiers besoins j d'un luxe grossier lui semblaient un aliment de s plus pour la guerre civile. Cette simplicité à la-.a quelle il eût voulu ramener les autres, il la portait 1 en lui. Un des courtisans corrompus de cette épo- 1 que, un panégyriste zélé de Médicis, Brantôme g raconte quelque part le dîner qu'il fit chez le chan- ï celier, « dans sa chambre, avec du bouilliseule- m » ment, mais où il entendit force beaux discours ® M et belles sentences, qui sortaient de la bouche Ê

» d'un si grand personnage, et quelquefois aussi » de gentils mots pour rire. »

. Pour mieux assurer l'exécution des édits, l'Hôpital engagea Charles IX, à faire un voyage dans les diverses provinces de la France que laguerre avait ravagées. Il parcourut ainsi la Champagne, la Bourgogne, le Dauphiné, la Provence et la Guyenne. Il montrait au jeune roi les traces récentes de la guerre civile , les villages à demi-brûlés , les pauvres habitants errants et dépouillés. Il excitait la pitié dans son âme , et en même temps , il s'appliquait à régler tous les tribunaux de justice. Le parlement de Bordeaux attira surtout son attention , par l'importance qu'il avait dans les provinces du midi. Cette ville avait pris beaucoup de part à la guerre civile; plusieurs magistrats de son parlement avaient servi dans les armées, avaient été commissaires des vivres ou chefs débandés. Les passions et la licence de la guerre civile les animaient encore : le chancelier , qui voulait porter partout la modération et la justice par la présence du souverain, le pressa de tenir à Bordeaux un lit de justice. Il y prit la parole , suivant le privilége de sa charge, etblâma fort les désordres du parlement.

Son discours, original par la vigueur du sens, la vivacité familière des expressions, peut faire juger de tous les maux de la France. L'impunité

du meurtre, le mépris des lois, les sentences arbitraires , la concussion, la vénalité, sont les abus dont se plaint le chancelier; et, dans sa rude franchise, il ne craint pas de pousser le reproche aussi loin qu'il peut aller, et n'épargne pas plus les courtisans que les magistrats. n Messieurs \ » dit-il, je crains qu'il n'y ait céans de l'avarice; » car on m'a dit qu'il y en avait qui prenaient pour » faire bailler des audiences ; et, quand on le leur » reprochait, ils répondaient : C'est bien pis à la » cour, et c'est là que sont les gros larrons ; mais » il n'est pas bien, ni là ni ici. » ^ Ces dures réprimandes d'un homme irréprochable, étaient une digue au milieu du débordement de tous les vices. Un homme peu fait pour éprouver le respect qu'inspire la vertu, Brantôme, appelle l'Hôpital un rude magistrat, et un Caton le Censeur. S'il faut l'en croire, dans ce même voyage, oll le chancelier fit une mercuriale si sévère au parlement de la Guyenne, il ne ménagea pas non plus un gentilhomme de cette province, le marquis de Trans, fort protégé à la cour, et fort redouté dans le pays par sa hauteur et ses violences. Mandé au conseil privé, le jeune seigneur avait cru pouv.oir plaisanter lui-même sur les méfaits qui lui étaient reprochés. « Comment, iD vous riez, lui dit le chancelier, au lieu de vous » attrister, et de montrer un visage repentant d&

'3

D vos folies ! Vous pourriez bien vous donner da D garde, qu'avec vos risées et vos bouffonneries e je vous ferais trancher la tête, aussitôt que j'en

# aurais donné ordre. )1

i\*

Cependant la reine se proposait un but secret dans ce voyage ; c'était de se rapprocher de la cour d'Espagne, et de conférer avec le duc d'Albe sur la politique que les deux monarchies devaient adopter à l'égard des protestants. Charles IX et sa mère s'avançaient à ce funeste rendez-vous, en prodiguant sur la route les promesses de paix et de clémence; et le temps qu'ils passèrent dans Bayonnc, avec la reine d'Espagne, fut en apparence tout occupé par les fêtes, les carrousels, let tous les jeux d'une cour galante. Jamais la noblesse française n'avait montré plus de luxe et d'éclat; les festins, les spectacles, les fêtes nocturnes se succédaient sans fin ; et l'on avait appelé de Paris le poète Ronsard, pour animer par ses [Vers toute cette magnificence.

Catherine de Médicis était logée dans le palais épiscopal, à côté duquel on avait élevé, pour la reine d'Espagne, une espèce de tente élégamment ornée, qui communiquait avec les appartements de la reine, et permettait aux deux princesses de se voir à toute heure et sans témoins. Le duc d'Albe était l'ame de ces entretiens ; il y représentait Philippe II. Il devait bientôt passer dans

•H les Pays-Bas pour y dompter le protestantisme ; et la férocité qu'il porta dans cette expédition, les échafauds innombrables dont il ensanglanta la Hollande, cette fureur de tuer par la main du bourreau plus d'hommes que sur le champ de bataille, attestent assez les conseils qu'il pouvait donner à Médicis. Aussi les écrivains du temps qui ont cru pénétrer le secret de ces conférences de Bayonne, rapportent que le duc d'Albe y dé-" clara qu'il fallait prendre pour modèle les vêpres siciliennes , et massacrer tous les protestants à la fois. Un autre mot qu'on lui impute, annonçait de sa part une politique différente, quoique toujours ! atroce : « Il fallait, disait-il, ne pas s'amuser inu» tilement à prendre les grenouilles, et pécher » les gros poissons. »

Quoi qu'il en soit du détail de ces entretiens, on ne peut douter que , dès lors , l'esprit de Me-' dicis n'ait été précipité vers tous les projets de violence et de sang. Ce fut aussi de ce moment que l'autorité du chancelier de l'Hôpital commença de faiblir. Il n'était pas resté parmi les fêtes de Bayonne ; il avait devancé le retour du roi. \* Pendant l'absence du chancelier, le parlement de Paris avait jugé le célèbre procès des jésuites contre l'Université, qui refusait de les admettre dans son sein, et leur contestait le privilége de

1

1

l'enseignement public \*. Quelques écrivains ont affirmé que ces religieux gagnèrent alors leur cause par la protection de l'Hôpital. C'est mal connaître le caractère du chancelier, sa politique, et les particularités de ce débat mémorable. Les jésuites étaient les adversaires les plus incommodes et les plus violents des édits de pacification, des trêves de tout genre que l'Hôpital travaillait à maintenir. Ils étaient les protégés des Guises, et les auxiliaires de la politique espagnole qui triomphait aux conférences de Bayonne. L'avocat qui plaida pour eux contre Étienne Pasquier était attaché, comme jurisconsulte, à la maison de Lorraine, dont il présidait le conseil particulier. On ne peut révoquer en doute l'influence qui les protégea dans cette occasion : ce n'était pas celle du chancelier. Il est à remarquer même que l'avocat du roi Dumesnil, admirateur et partisan de l'Hôpital\*\*, leur fut ouvertement contraire, et qu'après avoir attaqué l'introduction de ces ordres nouveaux, comme dangereuse à la religion et au gouvernement civil, il termina par un avis favorable sur tous les points à l'Université. La cause fut vivement débattue. Les plus intègres défenseurs des principes du parlement, les amis du

\* Mélanges tirés d'une grande bibliothèque. Essai sur la vie de l'Hôpital, par Bernardi.

\*\* Thuani Historiarum, lib. XL. Opuscules de Loisel.

chancelier, étaient pour l'Université. Ils rappelaient que, dix ans auparavant, laSorbonne avait elle-même réprouvé les jésuites ; par une déclaration solennelle; que l'évêque de Paris, Du Bellay, avait déclaré cette société dangereuse, et née pour la ruine plutôt que pour l'édification.

Cependant l'opinion du plus grand nombre fut pour un ajournement qui, sans décider la question, accordait à la société la liberté provisoire d'ouvrir une école et d'instruire la jeunesse. Ainsi, les jésuites gagnèrent leur premier procès en France sous une de ces formes obliques et détournées , qui sont à leur usage. |

Mais, loin qu'un tel succès fut l'ouvrage du chancelier, on peut y voir un des premiers signes de l'affaiblissement de sa puissance. |

Médicis et sa cour était revenue de Bayonne, avec des dispositions nouvelles, et des leçons de politique espagnole, qui n'échappaient point aux yeux du chancelier et à la sagacité de ses ennemis. Il semblait temps de secouer le joug de cet homme de bien , qui pesait depuis tant d'années sur les conseils de la reine. Le bruit de sa disgrâce se répandit partout. On désigna son suc- ^ cesseur. Mais dans la situation du royaume, cette disgrâce eût paru l'annonce de persécutions nou-1 velles contre les protestants; et elle fut différée.

Pendant ce répit que l'intrigue et le fanatisme

laissaient à la vertu , le chancelier s'occupait à préparer quelques-uns des plus sages édits qu'ait eus la France, avant les belles ordonnances de Louis XIV; et, voulant donner à ces lois plus de force et de solennité, il saisit l'occasion d'une assemblée des grands du royaume. Là, furent appelés le premier président du parlement de Paris, Christophe De Thou, le président Séguier, et les autres chefs des compagnies souveraines de Toulouse, de Bordeaux, de la province du Languedoc et de Dijon; ils se réunirent dans la chambre même du roi, oit se trouvaient la famille royale, les premiers seigneurs de l'état, les Guises, les Montmorency et les Coligny. Le jeune roi leur dit qu'ilavaitparcourupendant deux ans tout son royaume, pour entendre les plaintes, et aviser aux remèdes; que maintenant il les priait, et au besoin leur ordonnait de le seconder dans ses efforts.

C'était, sous une forme nouvelle, la résolution tant de fois annoncée, la réforme projetée tant de fois, depuis la mort de Henri II ; c'était la vaine tentative toujours recommencée pour éteindre la guerre civile , sans établir la tolérance religieuse. Mais dans cette réunion de cour qui ne semblait qu'un pompeux cérémonial, et qui surtout ne pouvait conduire vers un but que personne n'y cherchait de bonne foi, l'Hôpital sut faire un bien

durable; car il ne désespérait pas de la justice,. même aux approches de la guerre civile.

Après avoir exposé les désordres du royaume la corruption des tribunaux, les maux de la licence et de l'impunité, il écarta le prétexte d'inaction que l'on tire souvent des malheurs publics, par cette belle maxime : qu'il n'existe dans aucun temps de motifs qui empêchent le juge d'appliquer la justice, le prêtre d'interpréter de bonne foi la parole de Dieu, et le général de faire loyalement la guerre , et de défendre son roi et sa patrie. Alors il proposa ses vues pour diminuer le nombre des tribunaux inférieurs, bannir les concussions de la justice, limiter la juridiction arbitraire des parlements, et les réduire à n'être que les organes d'une loi positive. Enfin, il proposa plusieurs dispositions d'ordre civil sur les droits des créanciers, les mineurs, les substitutions qu'il ne permit pas d'étendre au delà du quatrième degré, les donations qu'il soumettait à l'enregistrement et à la publicité.

Ce grand magistrat semblait, au milieu des révolutions du royaume, uniquement occupé de la perfection du droit civil. Ce n'était pas illusion ou méprise de sa part; de bonnes lois, en améliorant l'état de la société, étaient encore le plus salutaire contre-poids que l'on pût opposer dans l'avenir aux malheurs de la patrie; et le siècle de Louis XIV,

héritant avec respect des travaux de législation achevés par l'Hôpital, honore assez la prévoyance et le génie de ce grand homme.

Le chancelier fit aisément admettre par les seigneurs et les chefs de parti les sages réformes qu'il proposait. On discuta pendant plusieurs séances; mais, comme il ne s'agissait que d'un bien éloigné, général, où les passions du fanatisme et de la guerre civile n'étaient pas engagées, il fut fait presque sans obstacle; et, de là, sortit cette ordonnance de Moulins si justement célèbre.

Une seule disposition de ce grand travail touchait aux intérêts présents : elle avait pour objet d'interdire dans le peuple ces confréries de dévotion, qui déjà servaient à nourrir la guerre civile, et qui furent quelques années plus tard les plus « puissants instruments de la ligue. Après ce beau succès qu'obtient la droiture et la raison supérieure du chancelier, l'assemblée de Moulins ne fut occupée que par le spectacle plus fastueux que sincère d'une réconciliation entre l'amiral Coligny et les princes de la maison de Guise. L'amiral jura solennellement qu'il n'avait ni conseillé , ni consenti la mort du duc de Guise. Anne, duchesse de Guise, et le cardinal de Lorraine, l'embrassèrent devant le roi , qui leur ordonna d'être amis; et ils se promirent avec une

foi mutuelle de ne garder l'un contre l'autre aucun ressentiment du passé. Le jeune Henri de Guise, depuis peu revenu de Hongrie, était présent à cette réconciliation, et ne s'y mêlait pas, immobile, sans approbation, sans colère appa-, rente, et d'autant plus redoutable dans sa haine, que, si jeune, il savait déjà la maîtriser.

Ainsi la cour abandonna Moulins, sans avoir rien fait de décisif et de sincère pour la paix du royaume; et les chefs départi, qui s'étaient réunis un moment , retournèrent bientôt dans leurs camps opposés. Le cardinal de Lorraine avait repri:..Atout son ascendant sur Médicis ; il lui montrait les protestants toujours unis pour se défendre, paisibles, il est vrai, quand on ne les persécutait pas, mais prêts de s'armer à la moindre violence. Le chancelier de l'Hôpital recommandait par ses lettres à tous les gouverneurs des provinces l'observation des derniers édits de tolérance; mais chaque jour, ils étaient violés. Les cruautés, les passions de la guerre civile ne pouvaient s'oublier si vite qu'on laissât vivre en paix dans leur culte nouveau ceux qu'on avait combattus comme hérétiques. Les parlements, défenseurs de l'ancienne foi du royaume, ne se pliaient qu'avec peine à la tolérance consacrée par les nouveaux édits; ils prononçaient encore de rigoureuses sentences contre les protestants ;

ils condamnaient aux galères les religieux qui, sous prétexte d'adopter la réforme , s'étaient mariés publiquement; ils interdisaient les synodes.

L'aspect de la cour d'ailleurs était changé : après avoir long-temps favorisé les nouvelles opinions par un esprit d'intrigue et de légèreté, elle semblait les menacer par une dévotion affectée, qui se bornait aux pratiques extérieures, et ne retranchait rien sur les passions et les crimes.

D'autres considérations excitaient encore l'inquiétude des chefs protestants ; ils voyaient les Pays-Bas envahis par le duc d'Albe ; et son armée, si près de la France, leur paraissait menaçante pour eux-mêmes. Enfin , l'intérêt de secte, l'ambition, le goût de la vie aventureuse, disposaient le prince de Condé à reprendre les armes. Le jeune duc de Guise manquait encore d'autorité ; et le héros du parti catholique, le vieux connétable de Montmorency, appesanti par l'âge, perdait chaclue jour quelque chose de sa vigueur et de sa haine.

Cependant tout demeurait encore paisible : un écrit publié dans Orléans, au nom du prince de Condé, annonçait seulement avec force les griefs et les plaintes du parti protestant. La cour n'en fut ni inquiète, ni touchée. Un corps de six mille Suisses, récemment appelé , semblait la mettre à l'abri de toute entreprise ; et la reine se confiait

au voisinage et aux promesses du duc d'Albe. Cependant, les gentilshommes huguenots venaient de,toute parts conférer avec l'amiral de Coligny , !| retiré dans sa terre de Châtillon. Le prince de Condé recevait lui-même les avis de ce chef expérimenté; on agitait, dans ces conseils, le projet d'enlever le cardinal de Lorraine, ou même de surprendre le roi et toute la cour, comme le duc de Guise avait fait à Vincennes, au commencement de la première guerre civile.

Ces projets, que la vie turbulente de ce temps rendait moins coupables et plus faciles aux yeux des complices, demeuraient inconnus ou méprisés de la cour. Le plus habile négociateur employé par Médicis , Castelnau, fut le premier qui, i-evenant d'une courte ambassade auprès du duc d'Albe, recueillit sur son passage, et vint apporter à la cour quelques notions précises de ce complot. Ces avis furent d'abord repoussés : le vieux Montmorency ne pouvant croire saprévoyance en dé- faut, lui dit qu\ine armée de huguenots n'était pas chose qui se portât dans la manche, et que cent hommes d'armes ne pourraient remuer sans que lui, connétable, en fut averti. |

Le chancelier de l'Hôpital qui, dans cette première annonce, voyait le renouvellement de la guerre civile , fut plus sévère encore, disant que c'était un crime capital de donner un faux aver-

tissement au roi, surtout pour le mettre en défiance de ses sujets. L'Hôpital se trompait cependant sur la vérité du fait. On apprit bientôt que les routes étaient couvertes d'hommes armés qui se rendaient à Châtillon; que des postes étaient pris, des vivres préparés , et que tous les gentilshommes huguenots de Picardie et de Champagne étaient montés à cheval. La cour, alors àMeaux, pouvait être enlevée; les seigneurs étaient sans armes; et ils 11' avaient, pour coursiers de guerre, que les haquenées des dames de la reine.

Toutefois on eut le temps de mander les six mille Suisses, dont la présence écartait tout péril. Dans cette pensée, le chancelier de l'Hôpital insistait pour retenir le roi dans Meaux, et pour éviter toute rencontre avec les rebelles. L'avis contraire prévalut; et le roi, entouré de sa garde, prit la route de Paris, avec les seigneurs et les femmes de la cour. Quelques partisans huguenots se montrèrent sur son passage ; et l'on vit même le prince de Condé et l'amiral de Coligny approcher à la portée du pistolet, mais sans provocation ni menace. Suivant ainsi les traces de l'armée royale , les protestants, encore peu nombreux, se logent à Saint-Denis , courent la plaine, et commencent la guerre en saisissant les voitures

Ide vivres, et le pain de Gonesse que l'on apportait à Paris.

Cependant la reine, inquiète du parti où elle se précipitait, consentit à négocier avec les rebelles, ou du moins à connaître leurs plaintes. Le chancelier sortit de Paris pour remplir cette mission, avec Morvilliers, évêque d'Orléans. Inflexible dans sa loyauté, il reprocha vivement au prince de Condé et à Coligny la violation de leurs serments, et le crime de lèse-majesté qu'ils commettaient en prenant les armes contre leur roi. Les chefs protestants répondirent par leurs griefs contre la maison de Lorraine, alléguant l'oppression qui pesait sur eux, les desseins formés pour détruire leur religion, les conférences de Bayonne,l'alliance etles funestes conseils du duc d'Albe. En même temps, Condé remit un mémoire où tous les griefs des siens étaient exposés. Le chancelier, de retour à Paris , détermina la reine à faire un dernier effort pour assurer la paix; et il revint le jour suivant au camp du prince de Condé, apportant un projet de pacification et d'amnistie.

Mais quelle que fût la vertu du chancelier et l'autorité de ses paroles, tant de promesses oubl iées, tant de solennels édits foulés aux pieds, excitaient la défiance des chefs protestants : la modération loyale du chancelier fut loin de les satisfaire. Il revint de cette conférence désespérant de la paix, mais la voulant toujours. Il quittait le camp du prince de Condé où l'ancienn©j

indépendance féodale s'appuyait sur le zèle de l'esprit de secte , et il rentrait dans cette cour cruelle et corrompue qui attendait impatiemment la guerre civile. L'opiniâtreté des protestants donnait des armes contre lui; on l'accusait d'avoir 'souhaité, d'avoir promis la paix. Une âme moins sûre d'elle-même eut cède : sa conscience fut inflexible ; il ne craignit pas de publier l'opinion qu'il n'avait pu faire prévaloir.

Jamais l'impartialité, la raison, la justice, ne se montrèrent plus hautement que dans ces pages écrites dans le palais de Charles IX, au bruit des deux camps français qui allaient s'attaquer avec fureur. L'Hôpital n'y ménage rien. Passionné par l'amour du pays, il montre avec une inexorable franchise les injustices des deux partis , et les dangers du combat pour tous deux. Victoire ou défaite, tout lui paraît également affreux ; il craint la première goutte de sang, comme une tache contagieuse qui souillera tout le royaume. En terminant ces vives protestations contre la guerre imminente , l'Hôpital disait : « Je sais que ceci sera » trouvé âpre, et que je pourrais parler plus dou» cement; mais la nécessité arrache malgré moi » ces paroles de mon cœur , et me fait préférer la

» rude vérité à la douce flatterie. »

On respecta la franchise de l'Hôpital sans suivre ses conseils. Il eût fallu, pour en profiter, des

i vertus plus difficiles que le courage de livrer une bataille. «r

Le vieux connétable de Montmorency, et les autres chefs catholiques frémissaient de colère et de honte en voyant les rebelles en armes aux portes de Paris. Ils pressaient la reine de ne pas écouter les conseils de cette grande barbe du palais qui ne savait rien des choses de guerre, et voulait toujours faire des traités avec les hérétiques. On disait hautement que lui-même n'était pas tant irréprochable sur le fait d'hére"sie ; et l'on répétait, comme un proverbe, qu'il fallait se garder de la messe du chancelier. f Tout semblait justifier d'ailleurs des résolutions violentés. Les troupes du roi étaient plus nombreuses que celles du prince de Condé. Les habitants de Paris étaient fort animés : et le pouvoir et la justice semblaient du côté de la cour, si elle repoussait par la force les gentilshommes huguenots qui venaient assiéger le roi dans sa capitale. La bataille fut donnée dans la plaine Saint-Denis.' Malgré la valeur opiniâtre et disciplinée des troupes protestantes , l'armée royale , forte de douze mille hommes, emporta le champ de bataille, et força le prince de Condé de se replier, avec l'élite de sa cavalerie, pour aller attendre en Lorraine le secours des protestants d'Allemagne. Le connétable de Montmorency, atteint d'un coup

I

mortel à la fin du combat, laissa son parti vainqueur, mais sans chef. Comme l'avait prévu l'Hôpital, rien ne fut décidé par l'effusion du sang ; et il fallut revenir aux tentatives de paix que l'on avait faites auparavant. La paix fut conclue de nouveau, paix infidèle comme les précédentes : les partis étaient toujours armés, la question toujours indécise; le cardinal de Lorraine n'avait rien perdu de son crédit. Il était secondé par le duc d'Anjou, prince faible et cruel, et l'Italien Birague, protégé de Médicis, homme important alors, parce que déjà on voyait en lui l'instrument utile de toutes les mauvaises actions qu'on voudrait faire.

Cependant il restait encore dans le conseil du roi trois hommes de bien : Morvilliers , évoque d'Orléans, d'un esprit juste et modéré, joignant à la douceur de ses mœurs l'érudition et l'habileté que l'on puisait alors dans l'église; Henri de Mesme, magistrat vertueux, nourri dans cette profonde connaissance des lettres grecques et romaines qui donnait à quelques hommes du seizième siècle une gravité et une liberté antique ; enfin l'Hôpital, incorruptiblc soutien de la justice au milieu des factions et de la cour. Ces trois hommes étaient unis dans la pensée d'observer la paix, de garder fidèlement les édits, et de résister au protestantisme par la pureté de mœurs, le savoir et la doctrine du clergé catholique.

Le cardinal de Lorraine, au contraire, altier, violent, préoccupé de mille projets pour la gran-' deur de sa maison, ne concevait de gloire et de sûreté que dans la ruine entière du parti protes- tant. y

Rome et l'Espagne étaient sa règle et son modèle. Ce n'est pas que, dans l'origine, il eût montré cette même ardeur de zèle. Aux premières sessions du concile de Trente, on l'avait vu dé": fendre quelques maximes de l'église gallicane, et redouter la domination exclusive de la cour de

Rome ; mais la mort de son frère, les engagements qu'il prit pour le venger, les sanglantes représailles, les violences qui suivirent, le précipitèrent chaque jour plus avant dans cette politique haineuse et féroce qui devait aboutir à la Saint-Barthélemy. Il souffrait impatiemment les entraves d'une paix qui laissait subsister l'hérésie, et dont l'Hôpital profitait pour adoucir les esprits effarouchés, et ramener quelque ordre et quelque' justice dans le royaume. J Le cardinal de Lorraine était un seigneurpuis- f sant; il était renommé pour son éloquence, il] avait des richesses, des alliances avec les plus j hautes familles, une foule de gentilshommes at-1 tachés à sa suite, et tout le clergé de France pour ; clients. Sans paraître au conseil, il dominait Mé- j dicis, autant qu'il était possible de fixer l'esprit j

1

mobile et corrompu d'une femme trop perfide pour ne pas trahir le parti même qu'elle préférait.

^ Ainsi, maître de la régente et de la cour, il tenait encore à ses ordres les passions de la multitude qui vénérait en lui le défenseur de la foi catholique et le frère du duc de Guise.

Pour résister à tant de pouvoir, le chancelier n'avait que sa vertu, sa persévérance , et les vœux timides de quelques hommes de bien. Il réussit encore quelque temps à maintenir la barrière que tant de passions furieuses avaient hâte de briser. Le coup décisif pour le perdre vint de Rome. Au mois d'août 1568, on lut au conseil du roi une bulle envoyée par le souverain pontife, et qui permettait au roi de dislraire cent mille écus par an des biens du clergé, sous condition expresse de faire la guerre aux hérétiques, et de les détruire entièrement, ou de les ramener à l'obéissance de l'église romaine. C'était abolir les traités de tolérance, et donner à tous les sectaires l'avis de prendre les armes. Le chancelier combattit avec force cette bulle funeste , injurieuse aux droits de la couronne, et meurtrière pour une partie de la nation; et, s'adressant à la reine , il la supplia de ne pas ensanglanter de nouveau le royaume. Son autorité prévalut. On convint de ne pas recevoir la bulle, d'en demander une autre à Rome, et cependant d'user de la permission qu'elle don-

nait, mais pour les besoins du royaume , et non pour la guerre civile. S Ce dénoûment imprévu redoubla l'animosité des ennemis de l'Hôpital, et les avertit de faire un nouvel effort contre lui. La reine elle-même crai-\* gnait qu'il ne prit trop de pouvoir sur Charles IX. Le jeune roi respectait la vertu du chancelier,' écoutait ses paroles ; et cette ame , qui devait être souillée par un si grand crime, parut un moment se remettre tout entière aux mains du plus vertueux des hommes.

Cependant la cour entretenait toujours une armée nombreuse; les chefs protestants s'étaient dispersés dans leurs provinces. On crut pouvoir les empêcher de se réunir en coupant les ponts et les passages; et l'on résolut de saisir d'abord le prince de Condé et l'amiral de Coligny , retirés alors à la terre de Noyers. L'ordre fut donné dans le conseil du roi. Mais le prince et l'amiral échappèrent ; ce qui ne peut étonner, si l'on songe combien, dans ces temps de trahison et de surprise, des hommes de guerre et de parti toujours menacés devaient être alertes et soupçonneux.

Quoi qu'il en soit, cette occasion manquée acheva la disgrâce duchancelier ; on l'accusa d'avoir fait avertir le prince et l'amiral, et de n'être dans le conseil du roi que le fauteur des rebelles et des hérétiques. Charles IX, prévenu de ces

défiances que lui inspiraient sa mère et le cardinal .de Lorraine, ne reçut plus-le chancelier qu'avec !un visage froid et sévère. Celui-ci, qui sans doute désespérait de pouvoir être désormais utile à la paix, ne daigna pas même se justifier contre des calomnies de courtisans; et, quittant le palais, il jse retira dans sa campagne de Vignay.

La reine, quelques jours après, lui fit redemander les sceaux du royaume, qui furent donnés à iMorvilliers, son ami, et trop homme de bien pour lavoir souhaité d'être son successeur.

Ainsi, après avoir été retenu pendant huit ans Idans la première dignité du royaume, au milieu de ces temps de corruption et d'injustice, le chancelier retrouvait cette vie paisible, et ces champs qu'il aimait. Il avait près de lui sa fille entourée de jeunes enfants; il conservait quelques vertueux amis que lui avait donnés le goût des lettres et non le pouvoir, et qui, comme lui, nourrissaient leur ame des grands sentiments de l'antiquité.

Dans cet exil, l'Hôpital se livrait avec plus d'ardeur à l'amour des lettres. Aux yeux de notre siècle, il y a quelque chose d'étrange dans ces loisirs d'un ministre occupé à composer des vers latins : c'est un passe-temps du seizième siècle, que notre raison dédaigneuse ou frivole estimera bien peu. Cependant ces vers expriment des pensées si nobles, qu'on ne peut les lire sans atten-

drissement; c'est un caractère, c'est une ame, antique qui s'exprime dans l'ancienne langue des:

Romains.

Après avoir rappelé ses combats, sa disgrâce,! le bonheur de sa vertueuse solitude, l'Hôpital,i comme s'il eût craint que son exemple ne décou-j rageât du service public, s'écrie \* éloquemment : « Avez-vous un génie vaste et propre aux grandes » choses, la vie privée ne suffit-elle pas à votre » ame, jeune ou dans l'âge viril, prenez part aux » affaires publiques; c'est la vocation de la nature. » Ap rès Dieu, c'est à la patrie que nous devons » le premier hommage de notre pieux dévoue» ment. Quand vous vous serez offert à elle, per» sévérez, souffrez à son service jusqu'au dernier » terme de la vie, jusqu'aux portes du tombeau, » tant qu'elle le voudra. Si, ennuyée de vous, elle » appelle d'autres favoris, allez en paix, retournez » à vos enfants et à votre femme, avec une répu» tation inviolable, un nom sans tache, comblé » d'honneur, et, ce qui vaut mieux, soutenu par

» la conscience d'une honorable vie. Il est beau

» de vivre en repos dans sa maison, après avoir » bien servi les intérêts publics ; il est beau de voir » un vieillard, autrefois chargé de grands em» plois, conduisant désormais des travaux chamî

\* Mich. Hospitalii epist. lib. VII.

» pitres, tantôt disposant avec art les arbres de » son verger, tantôt lisant, ou écrivant des choses » que lira la postérité. Mais le bien le plus dé» sirable à nos derniers moments, c'est, après » avoir parcouru la carrière de la vie, de quitter » son corps, d'exhaler son ame au milieu des em» brassements de son épouse et de ses enfants, » et d'être enseveli dans la tombe de ses pères. » Mais pouvait-il être heureux , tandis que la pensée du danger public le tourmentait dans sa retraite? La perte du pouvoir laisse quelquefois autant de regrets à l'homme de bien qu'à l'ambitieux; et peut-être même la douleur de se sentir inutile dans un grand danger de la patrie est-elle plus poignante que l'humiliation de se sentir déchu.

On parla plusieurs fois à la cour et dans le public de rappeler le chancelier; mais, dans un siècle corrompu, rien n'est irrévocable comme la disgrâce d'un homme de bien. Toutes les mauvaises passions, toutes les bassesses jettent un cri d'alarme contre son retour : elles sont à l'aise par sa chute.

L'Hôpital avait compris, dès le premier jour, qu'il ne sortirait plus de sa retraite. La prière , l'étude, l'éducation de ses petits enfants, devenaient le seul soin de sa vie : un juste et noble orjgueil le soutenait, sans le consoler. Tels sont les

sentiments qu'il exprimait dans une épître au président Christophe De Thou : c'est toujours la lan-l gue et la vertu d'un ancien Romain, avec ce caractère de fidélité pour le prince , et de zèle pour; la liberté publique particulier à quelques grands, hommes de nos temps modernes. l-j

« Non , je ne demeure pas vaincu , quoique la: « violence des hommes pervers ait arraché l'état

» de mes mains. Je n'ai pas reculé comme les la--q, » ches avant le premier péril, ni pris la fuite 1 )1 quand le combat était douteux encore. J'ai » souffert tous les travaux que j'avais la force de': » porter. Je n'ai ménagé ni mon ardeur, ni ma » vie , tant qu'il me restait l'espérance de servir » la patrie, de servir le roi. Enfin , abandonné » de- tous mes appuis, le roi et la reine n'osant » plus me défendre, je me suis éloigné, en plai-" » gnant le sort cruel de mon pays. Maintenant » j'ai d'autres soins : mes études, long-temps » interrompues et soutien de ma vieillesse, mes » petits-enfants, gage précieux pour moi. Je soi» gne aussi les richesses de mon champ, que la » vie laborieuse de la cour me faisait jadis négli» ger, et qui me semble maintenant un royaume, ,\* » si toutefois il y a maintenant pour les citoyens M quelque possession durable et sûre. J'espère » aussi, puisque la sagesse ne peutplus rien , qu'il )t descendra quelqu'un du ciel pour comprimer i

tant de maux d'une main forte, pour sauver nos débris par les armes , et rétablir le roi sur son trône. Oh! combien la mort serait adoucie pour moi dans ma vieillesse, si je voyais mes anciens rois rétablis dans leur pouvoir et mes concitoyens affermis dans la liberté \* ! » Après avoir énergiquement désigné l'homme tui seul, dit-il, opprime de son pouvoir le royaulIe, les lois et les droits de chacun, et seul s'est ssujetti le roi,. il revient à des pensées plus calaes , animées d'une résignation religieuse.

« Cependant je me console par la douceur de ma -vie présente. Tel que le voyageur qui, venant de franchir une vaste mer, approche des bords de sa patrie, et tourne la proue vers le rivage, ainsi, moi, qui ai passé mon douzième lustre , je songe maintenant à d'autres demeures, à une autre vie : j'aspire au séjour du ciel, en quittant la terre. »

Ce repos de l'ame, mérité par tant de vertus , levait être cruellement troublé par les maux de a France. Les années qui suivirent la retraite du hancelier avaient vu se renouveler toutes les terreurs de la guerre civile. Le mémorable édit

\* « 0 mihi tunc veniat non injucunda seni mors,

Regibus antiquis sua reddita regna tuenti,

Atque meos cives in libertate manentes. II

de tolérance, monument de l'Hôpital, fut abrogé, les temples de la réforme fermés de nouveau, les ministres condamnés à mort ; et toute cette foule de religionnaires, qu'animaient quelques chefs ambitieux, se trouva de nouveau précipitée dans la guerre civile par une intolérable oppression.

Après deux ans de massacres, de pillage, après que les persécuteurs et les opprimés se furent presque également rendus coupables de mille barbaries, le prince de Condé étant mort à la bataille de Jarnac, on en revint à la paix. On avait épuisé cette fureur de guerre civile ; on était rassasié de sang. La paix était proclamée, les ser-' ments renouvelés, les chefs du protestantisme accueillis dans le palais de Charles IX. Un air de féte et de gaieté succédait aux fureurs acharnées de la guerre civile; et la cour, remplie de jeunes femmes et de guerriers des deux partis, couvrait de toutes les frivolités l'horreur des plus noirs complots, et rassurait par ses folies et ses vices.

Tandis que la cour dissipait, dans les fêtes perfides de la paix, quelques subsides péniblement arrachés aux provinces appauvries par deux années de guerre civile, les dépenses les plus justes étaient mises en oubli, les meilleurs services laissés sans récompense. C'est ainsi que l'on peutexpliquer seulement quelques lettres , où l'homme, qui avait pendant vingt ans occupé de si grands

'emplois, expose naïvement sa pauvreté. « J'ai, » écrivait-il à Médicis , soixante-cinq ans passés, » une femme, une fille , un gendre, et déjà neuf p petits-enfants; j'ai un train de vieux serviteurs 1) que je ne puis sans déloyauté laisser mourir de 1) faim. Une tour de mon bâtiment tombe en ruine ; a avec cela, si votre majesté, empêchée par le o besoin de l'état, ne croit pouvoir m'aider, j'en|i» durerai avec patience, cela n'est ni long, ni e difficile à mon âge. »

Cette lettre, si simple et si noble, respire un sentiment de douleur qui tenait à d'autres motifs que ceux qu'elle exprime : c'est l'incurable tristesse de l'homme vertueux qui voit le mécompte le ses vœux les plus purs, qui souffre du présent >t qui n'attend rien de l'avenir. La vieillesse est dors sans consolation; et la vie ne se marque alus que par les pertes et les malheurs dont elle rous rend témoin. On sent cette impression dans quelques vers où l'Hôpital célèbre la mémoire de ton plus fidèle ami, le présidentDufaur, quimou-ut vers ce temps, et qui avait été, comme l'Hôpital , l'apôtre zélé de la tolérance et de laliberté religieuse.

(e La paix, dit-il, est enfin rendue à la terre > par la faveur des deux ; mais les hommes n'ont • pas dépouillé leurs haines féroces. Ils s'occupent à ranimer par des crimes nouveaux les guerres

» éteintes. » Puis s'adressant à l'ombre de son ami, « C'est maintenant, dit-il, que tu me parais » heureux d'avoir touché le port avant que tes » yeux ne voient les grandes maux qui nous atten» dent, et qui, je le crains, seront plus cruels que » ceux que nous avons déjà soufferts. Ame sainte, » devance-moi, je te suivrai bientôt. Puisse un » même lieu nous réunir ! et que la même tendresse » qui nous avait liés pendant la vie nous reste » dans la mort, si les affections de la terre se con» servent parmi les ombres. »

On retrouve dans ces vers les sentiments religieux qui avaient animé toute la vie de l'Hôpital, et qui s'étaient fortifiés encore par l'âge et la retraite. De son temps, ce grand homme fut accusé, tantôt, d'être un hérétique caché, tantôt même, d'être un athée. Le dix-huitième siècle lui a donné le nom de philosophe, dans un sens qu'il n'aurait pas compris, ou dont il n'aurait pas voulu. L'Hôpital était chrétien ; et sa religion défia même la surveillance et les soupçons de la cour de Rome irrité contre lui. « Il n'y a pas moyen d'accuser » le chancelier d'hérésie \*, écrivait le cardinal » d'Esté, légat dù souverain pontife, puisqu'on le » voit aller â la messe, se confesser et commu» nier. » D'une autre part, on ne peut supposer

Négociations du cardinal d'Esté.

dans un tel homme des apparences de piété , prises seulement pour tromper les espions du pape : Ict c'est de lui certainement qu'il faut dire, que sa pratique attestait sa croyance.

Théodore de Bèze a cru cependant le louer , en lui supposant une préférence secrète pour la i,éforme. Dans ce siècle de violence et de fanatisme, une tolérance désintéressée semblait impossible. Ceux qui en profitaient ne la croyaient pas sincère ; car les partis, dans leur âpre jalousie ¡d'envahissemcnt, ne peuvent concevoir l'amour de la vérité pour elle-même, et prennent souvent la justice qu'on leur rend pour une apostasie faite sn leur faveur. Ainsi que plusieurs hommes supérieurs de cette époque , l'Hôpital se séparait jdes abus de la cour de Rome, sans adopter le protestantisme. Il était, par conscience et par supériorité, ce qu'Érasme avait été par circonspecLion et par finesse d'esprit. Il puisait dans sa

Religion même cette tolérance , qu'Érasme avait prouvée dans sa moqueuse indifférence pour toutes les sectes.

La triste prévoyance de l'Hôpital sur les noueaux malheurs de son pays ne fut que trop justifiée. On avait vu jusque-là dans le royaume de cruels supplices, des persécutions odieuses, des :'évoltes opiniâtres, des guerres civiles acharnées, nais rien qui ne pût de loin égaler l'épouvantable

trahison de la Saint-Barthélemy. On peut lire partout les trimes de cette journée. A peine ajouterons-nous à l'horreur qu'elle inspire, en disant que la vie de l'Hôpital y fut menacée, et ne fut sauvée que par les remords bizarres de ceux mémes qui avaient préparé le meurtre de tant de victimes innocentes. L'Hôpital était dans sa retraite de Vignay, lorsque mille bruits sinistres , et le passage des gens armés qui couraient les campagnes, lui annoncent que l'on massacre les protestants dans tout le royaume \*. Bientôt une population enivrée de fureur entoure sa maison. Ses fermiers sont pris et garottés. Il croit sa dernière heure venue, et s'y résigne sans effort. Ses domestiques veulent s'armer, et repousser les meurtriers. « Non, dit-il, si la petite porte n'est » bastante \*\* pour les faire entrer, qu'on leur » ouvre la grande. » 1 Cependant on apercevait, du château de Vignay, une petite troupe de cavaliers qui accouraient , à bride abattue, dans la plaine. Étaientce des défenseurs ou des assassins ? On pouvait en douter dans ces horribles jours. La troupe arrive , fait retirèr les premiers agresseurs, et s'établit dans le château, comme une sauve-garde

•1

\* Michaelis Hospitalii Epist. lib. 7.

\*\* Suffisante.

renvoyée par la reine. Ces hommes disent au chancelier que sa famille n'a rien à craindre, et qu'on lui pardonne à lui-même son ancien zèle pour les hérétiques.

« J'ignorais, répondit l'Hôpital, que j'eusse ja» mais mérité ni la mort, ni le pardon. » Son cœur était alors déchiré par une autre inquiétude. Safille était à Paris , depuis quelques jours; et son sexe n'aurait pu la sauver, si la veuve du duc de Guise ne lui eût offert un asile dans son hôtel respecté des assassins. Cette dame, alors malade, voulut veiller elle-même sur la fille d'un homme vertueux qu'elte estimait. Elle la cacha plusieurs jours, et la fit ensuite sortir de Paris dans une voiture couverte , et comme une femme de son service. Telles étaient dans ces jours affreux les précautions dont la veuve du duc de Guise avait besoin pour sauver la fille de l'Hôpital.

Rendue à sa famille éplorée, cette jeune femme retrouva son père presque prisonnier dans son château. Malgré sa religion, elle fut ainsi que sa mère, forcée d'assister à la messe, sans autre conversion que la terreur inspirée par cette espèce de garnison envoyée contre les assassins, et qui leur ressemblait presque. Une dame protestante qui s'était enfuie du massacre de Paris, la veuve du marquis de Feuquières, fit demander en ce moment asile au chancelier ; mais elle crai-

gnit d'en profiter, en apprenant l'oppression militaire qui pesait sur la famille du premier magistrat du royaume. Enfin , après plusieurs jours, cette garde menaçante fut levée; et l'Hôpital se trouva seul avec sa famille en proie à toutes les pensées déchirantes que lui inspirait un tel spectacle.

Chaque jour lui annonçait de nouveaux malheurs et de nouvelles hontes pour le royaume. Quelques-uns de ses amis étaient morts, d'autres avilis. Combien, lorsqu'il apprit dans sa retraite que le premier président de Thou lui-même avait fait l'apologie des meurtriers, et commencé des procédures contre les victimes, ne dut-il pas regretter au milieu de tant de maux, cette dégradation des plus nobles caractères , et ce dernier triomphe du crime qui consiste à souiller jusqu'à la vertu ?

Cethomme qui n'avait jamais éprouvé d'inquiétude sur ses propres périls, cette ame si ferme et si résignée pour elle-même ne put soulever le poids de l'opprobre et du malheur publics. Il ne fit plus que languir pendant quelques mois. S'il reprenait un moment ses études chéries , s'il parlait encore cette langue poétique dont il avait amusé ses loisirs, elle n'était que l'interprète de ses tristes pensées. Tout l'y reportait sans cesse. Il apprit que la conservation de sa propre vie

avait été négociée par les prières de la duchesse de Savoie, son ancienne et noble bienfaitrice. Il fit un effort pour l'en remercier, et pour se montrer à elle moins malheureux qu'il n'était. « Quels » rois, dit-il, et quels confidens des rois n'avez» vous pas suppliés en ma faveur ? malgré la » distance des lieux, votre bienveillance ne m'a » pas manqué. Sans vous je languirais dans » l'oppression, ou je serais enseveli dans la » tombe. Maintenant, ajoute-t-il, les laboureurs » et les habitants des villes ontretrouvé le repos. 1 J) Nous sommes tranquilles sur la vie de nos » femmes et de nos enfants. Nous jouissons de » nos biens, comme dans la paix, s'il y a quel» que chose d'assuré sur la terre, et si l'on peut

,10 se fier aux hommes. »

Il adresse des i,emercîiiicns plus affectueux encore à cette duchesse de Guise qui avait sauvé sa fille. « Cette unique enfant, lui dit-il, qui me i» restait de trois enfants que j'ai eus , vit encore; •» elle vit, sauvée par votre bienfait, tandis que » le meurtre désolait Paris, et qu'il ne s'offrait » aucun autre salut pour elle. Cette fille atta» chée sans cesse près de moi, et qui veille avec » sa mère sur mon infirme vieillesse , je ne la re» garde jamais sans un mouvement de recon» naissance pour vous et pour les vôtres. Vous » avez sauvé plusieurs vies en-une seule, etc.

« Elle m'a raconté le soin que vous avez pris, » malade et languissante, pour que nul meui,- a trier ne pénétrât dans votre maison, et ne: H l'enlevât de cet asile ; car dans ce jour, la rage » du sang n'a pas même épargné les mères; et H des enfants à la mamelle ont été jetés dans la

» Seine \*. »

Ailleurs, en s'adressant à des amis, toujours dans cette langue poétique dont il avait l'habitude, et qui se prêtait à tous les mouvements de son ame, l'Hôpital s'écriait: « J'ai vécu \*\*, et je » regrette une vie si longue , puisque j'ai vu un » généreux caractère tout-à-coup dénaturé, un » roi devenu un tyran. Personne ne me l'aurait » fait croire à moi témoin de ses premières an» nées. Telles n'étaient pas les habitudes de nos

» anciens rois de France. Leurs aines n'étaient

» pas faites à la trahison et à la ruse. Ils ne dé» robaient pas d'odieuses victoires dans l'ombre » de la nuit. Dans mon enfance, personne n'au\* rait percé le cœur de son ennemi, avant de lui

\* Illa mihi curam studiumque jacentis et aegi ae

Narravit, ne quis percussor forte subiret

Interiora domus, ne quis se forte latentem

Extraheret ( nec enim rabies tum saeva pepercit

Matribus : infantes etiam dicuntur in amnem Prsecipites mersi ).

\*\* Michaelis Hospitalii carmina miscellanea.

» annoncer à haute voix l'approche du péril. On » combattait à armes égales, en champ clos, » sous les murs de la ville, devant le peuple tout » entier. » Telle était donc l'horreur de ce temps que l'Hôpital regrettait la guerre civile.

On s'étonnera peut-être de trouver parmi les derniers vœux, les derniers écrits du chancelier de l'Hôpital, une lettre qu'il adressait à Charles IX\*. Quel commerce de langage et d'idées pouvait-il exister entre le vertueux chancelier et le prince qui s'était couvert du sang de ses sujets? que pouvait demander l'Hôpital près de mourir à cette cour dont il avait depuis si lorfg-temps abandonné les dangereux honneurs? Il faut se souvenir des remords qu'éprouva, dit-on , le jeune roi, et qui hâtèrent sa fin cruelle. Il semble que cette aine troublée ne dut pas recevoir, sans une agitation salutaire , la lettre du vertueux vieillard, dont elle avait autrefois entendu les conseils. Désormais de semblables avis n'étaient plus de saison. Le crime était trop grand pour être blâmé. L'Hôpital se bornait à dire en finissant sa lettre : « Sire, je supplie Dieu de vous donner sa grâce, » et vous conduire de sa main au gouvernement » de ce beau et grand royaume , avec toute dou» ceur et clémence envers vos sujets, à l'imita-

\* Œuvres complètes de l'Hôpital, tom. II.

» tiOl1 de lui qui est bon et patient à porter nos M offenses, et prompt à nous remettre et par-

» donner nos fautes. »

L'Hôpital survécut six mois à la Saint-Barthélemy, obsédé par le fantôme de cette horrible journée. Quand il sentit ses forces défaillir, il écrivit en latin son testament, où il rendait un compte sommaire de sa vie, disposait de ses biens et faisait ses dernières recommandations à sa femme , à sa fille et à ses petits-enfants. Il expira, le cœur plein de la douleur de sa famille , et des maux de son pays, à l'âge de soixante-huit ans, le 15mars 1573. Il fut enterré de nuit, sans aucune pompe funéraire.

Sa mémoire fut honorée, même dans un temps de fureur et de faction. Les esprits les plus graves et les plus frivoles lui rendirent également hommage. Nous avons vu l'éloge qu'en faisait Brantôme ; et l'historien de Thou le compare aux plus grands législateurs et aux plus sublimes philosophes de l'antiquité.

Les siècles suivants ajoutèrent à la gloire de cet illustre magistrat ; et sa renommée , comme il arrive à ceux qui furent supérieurs aux pas-x sions de leur temps, a grandi chaque jour avec la raison publique. Quoiqu'il n'ait point réussi à faire le bien qu'il voulait, et quoiqu'il ait fait sentir au monde sa vertu plutôt que son

pouvoir, telle est la justice des peuples, que son nom est vénéré , comme celui des plus grands hommes qui, secondés par la fortune, ont sauvé leur patrie.

DISCOURS

D'OUVERTURE \*.

MESSIEURS ,

Au moment de reprendre avec vous ces libres entretiens sur la littérature et l'éloquence, où votre goût éclairé corrige et supplée mes paroles,, j'ai besoin de vous offrir, dans un ordre plus régulier, avec des expressions moins incorrectes et plus précises, les premières vues et les divisions générales du sujet qui doit nous occuper. Ce sujet , Messieurs , est grand, quoique vulgaire et traité tant de fois. C'est l'histoire morale d'une époque fameuse, dont le génie domina long-temps l'Europe, et qui nous a laissé des monuments

\* Ce discours a été prononcé à l'ouverture du cours d'éloquence française, en novembre 1824.

•ajiussi durables que le monde civilisé. C'est le tableau de la France embellie de toute la splendeur ~les arts, élevée au plus haut point de gloire dans !es lettres et dans les armes , fière sans étre libre,

; ;tiaisant servir à l'illustration d'un grand roi cette urabondance de rares talents, dont elle fut enrichie sous son empire. Louis XIV a donné son nom au dix-septième siècle; et la postérité, flatteuse ou reconnaissante, comme les contemporains, a maintenu cette suzeraineté de la puissance sur le génie. Tel est, Messieurs, le premier caractère de l'époque célèbre que nous avons réservée, comme le digne objet d'une étude à part 3t sans mélange. Mais d'abord, afin de mieux entendre les grands génies de cet âge mémorable, essayons de rendre à Louis XIV la place qu'il j.occupa dans l'imagination de ses peuples, et des ^peuples rivaux. L'histoire des mœurs explique ocelle des lettres. Les évènements, la gloire, les lillusions, les croyances d'un siècle sont le seul commentaire vivant et perpétuel des chefs-d'œu<vre qu'il a vus naître.

Nous avons pu le remarquer de nos jours ; les élèves des arts , les disciples de la statuaire et de lia peinture, ne croyaient faire qu'une étude insuffisante des monuments du ciseau antique ou de la palette de Raphaël, lorsqu'ils les voyaient réunis dans nos murs, où cependant la victoire les

avait amenés : il manquait à ces trésors la lumière de l'horizon romain. Il leur manquait les lieux, les souvenirs, le contraste des ruines. En possédant les ouvrages, il fallait encore chercher l'inspiration sous le ciel d'où jadis elle était descendue. Ainsi, Messieurs, pour connaître la grande école littéraire du dix-septième siècle , pour la sentir, et non la copier, il ne faut pas en regarder les formes et les couleurs, séparées de la vie contemporaine qu'elles imitaient; il faut voyager par nos souvenirs dans cette France d'autrefois; il faut reconstruire en idée l'imposant édifice social où se plaçaient tant de chefs-d'œuvre, revoir les pompes, les prospérités, les ruines de cette immortelle époque , et respirer l'atmosphère de gloire et d'enthousiasme qui se répandait autour d'un roi conquérant, éclairé, magnanime, dont les courtisans même étaient souvent de grands hommes.

Veuillez donc, Messieurs, embrasser par la pensée cette période historique, qui s'étend depuis la mort de Mazarin jusqu'à celle de Louis XIV. Réunissez dans cet espace tant d'actions glorieuses , tant de succès mémorables, des états envahis, des provinces conquises et gardées , des flottes victorieuses, de grands monuments fondés, et, malgré de funestes revers , un descendant de Louis XIV placé sur un trône étranger. Voyez j

cette foule de généraux habiles, d'hommes d'état, d'hommes de génie, qui se succèdent sans interruption, pendant un demi-siècle, pour ne manquer jamais au choix du souverain. Condé avait défendu l'enfance de Louis XIV ; Villars et Vendôine soutiennent sa vieillesse. Bossuetet Fénélon élèvent ses fils et les enfants de ses fils. Pendant une longue prospérité, il est grand de la gloire de ses sujets; et, quand la fortune l'abandonne, quand ses appuis se brisent, quand sa race est près de s'éteindre, il montre une ame héroïque, porte avec fermeté le poids de l'empire et des revers, et meurt le dernier des hommes illustres de son règne, comme pour annoncer que le grand siècle était achevé.

Certes, Messieurs, ce tableau n'est pas sans ombres; cette gloire ne fut pas sans mélange et sans erreurs. Louis XIV a recueilli plus qu'il n'a fait peut-être. Le génie de notre nation fermentait depuis plusieurs siècles , au milieu des restes de la barbarie , et du chaos de la guerre civile. Il était mûr pour enfanter de grandes choses; et toutes les forces du courage, de l'intelligence et du talent, semblaient, par un mystérieux accord, éclater à la fois. Mais cette active fécondité de la nature fut réglée, pour ainsi dire, par la fortune et les regards d'un homme. L'ordre et la majesté se montrèrent en même temps que la vigueur et

la richesse ; et le souverain parut avoir créé toutes les grandeurs qu'il mettait à leur place. L'enthousiasme s'accrut par cette illusion ; et l'idolâtrie des cours devint, pour la première fois, l'ins-^ piration du génie.

Qu'elles sont brillantes, en effet, ces vingt premières années du gouvernement de Louis XIV! Un roi plein d'ardeur et d'espérance saisit luimême ce sceptre qui, depuis Henri le Grand, n'avait été soutenu que par des favoris et des ministres. Son ame, que l'on croyait subjuguée par la mollesse et les plaisirs, se déploie, s'affermit et s'éclaire, à mesure qu'il a besoin de régner. Il se montre vaillant, laborieux, ami de la justice et de la gloire : quelque chose de généreux se mêle aux premiers calculs de sa politique. Il envoie des Français défendre la chrétienté contre les Turcs, en Allemagne, et dans l'île de Crète; il est protecteur, avant d'être conquérant; et, lorsque l'ambition l'entraîne à la guerre , ses armes heureuses et rapides paraissent justes à la France éblouie. La pompe des fêtes se mêle aux travaux de la guerre, les jeux du Carrousel aux assauts de Valenciennes et de Lille. Cette altière noblesse, qui fournissait des chefs aux factions , et que Richelieu ne savait dompter que par les échafauds, est séduite par les paroles de Louis, et récompensée par les périls qu'il lui accorde à ses

côtés. La Flandre est conquise; l'Océan et la Méditerranée sont réunis; de vastes ports sont creusés ; une enceinte de forteresses environne la France; les colonnades du Louvre s'élèvent; les jardins de Versailles se dessinent; l'industrie des Pays-Bas et de,la Hollande se voit surpassée par les ateliers nouveaux de la France; une émulation de travail, d'éclat, de grandeur, est partout répandue ; un langage sublime et nouveau célèbre toutes ces merveilles, et les agrandit pour l'avenir. Les épîtres de Boileau sont datées des conquêtes de Louis XIV ; Racine porte sur la scène les faiblesses et l'élégance de la cour; Molière doit à la puissance du trône la liberté de son génie; La Fontaine lui-même s'aperçoit des grandes actions du jeune roi, et devient flatteur pour le louer.

Mais un ordre social, où tout semblait animé par un homme, et fait pour sa gloire, pouvait-il assez inspirer l'éloquence, cette altière élève des révolutions et de la liberté? C'est là, Messieurs, que nous apparaît le trait distinctif du siècle de Louis XIV , l'esprit religieux , non ce faux zèle, cette pieuse imposture, dont Molière, protégé par Louis XIV, vengeait la société , mais un esprit grave et sincère, nourri par la méditation et l'étude, illustré souvent par de touchants sacrifices, puissant, même au milieu des faiblesses et des vi-

1

ces, et porté dans quelques ames jusqu'à la vertu la plus sublime. Là, comme on l'a dit souvent, s'était réfugiée la liberté, soit que par la véhémence d'Arnauld et l'immortel génie de Pascal elle combattît d'astucieux ennemis, soit que, revêtue d'un sacré caractère, elle humiliât et instruisît l'orgueil du pouvoir absolu. Tous les esprits étaient occupés de ces débats, attentifs à ces leçons. La magistrature avait perdu la grande autorité qu'elle eut dans le seizième siècle : réduite au soin de la justice, elle n'opposait plus de résistance, ni même de plainte ; elle était encore un exemple de probité antique ; elle n'était plus la sauve-garde des libertés que ses pères avaient défendues; et Lainoignon avait le profond savoir, et la vertu, mais non le patriotisme d'un l'Hôpital et d'un Molé. C'était donc à la religion qu'il appartenait de faire entendre son langage; et elle devenait le plus magnifique ornement de ce règne, ,dont elle était la seule barrière. Toutes les grandeurs du siècle se pressaient humblement autour d'elle. Respectée dans les cœurs, avant même d'être victorieuse par la parole, elle avait ses racines dans les mœurs publiques. Louis XIV, la première fois qu'il entendit Bossuet, jeune encore, fit écrire au père de l'éloquent apôtre, pour le féliciter d'avoir un tel fils; il avait compris que l'orateur de son siècle

était né. Cette voix devint la consécration la plus imposante de toutes les grandes solennités de la mort; elle s'anima dans ses superbes mépris pour le monde, par le spectacle même d'une cour éclatante et voluptueuse. Dans les palais de Versailles, au milieu des fêtes triomphales de Louis XIV, ces accents de la muse hébraïque, ces graves enseignements de la religion retentissaient avec plus de terreur; et, lorsqu'une reine malheureuse, une princesse parée de jeunesse etde beauté , un héros long-temps vainqueur, un ministre vieilli dans l'égoïsme du pouvoir, avaient cessé de vivre, ce mélange de splendeur et de néant, cette magnificence si triste, cette pompe si vainc, consternaient les ames , avant même que l'orateur eût parlé.

Mais, si le règne de Louis XIV favorisait particulièrement ce genre d'éloquence; son goût juste et noble, son amour naturel du grand et du beau, ne devaient pas exercer moins d'influenco sur toutes les formes que prit alors le génie littéraire. Ce génie devint grave, , élégant et poli. Tout, dans les inventions de l'art, fut modelé sur les exemples de point d'honneur chevaleresque, de dignité sévère, de bienséance pompeuse, , quibrillaient autour du souverain; et, dans les sujets | empruntés à l'histoire, la vérité des peintures 1 souffrit souvent de cette préoccupation involon-

taire de l'écrivain et du poète. Racine, élève des Grecs, réfléchit dans l'éclat de ses vers l'élégance de son siècle, encore plus que la simplicité du théâtre d'Athènes. Fénélon se souvint des triomphes du jeune roi, en retraçant la gloire et les fautes de Sésostris. Aussi rien ne fut plus original , plus sincère , plus marqué d'un cachet nouveau que cette littérature imitée, et quelquefois transcrite de l'antiquité. La liberté du pinceau se retrouve jusque dans les copies qui semblaient le plus fidèles, et La Fontaine fut le plus original des poètes, en croyant imiter Phèdre.

C'est le second caractère qui nous frappe dans le dix-septième siècle ; l'imitation y fut indépendante et créatrice. On a dit souvent de nos jours, que le siècle de Louis XIV manqua d'une littérature indigène et nationale ; qu'il oublia les traditions des vieux âges modernes, pour copier des modèles antiques; qu'il ne fut pas la production naïve et spontanée de notre sol et de notre climat; qu'il nous laisse beaucoup à faire, et presque tout à recommencer.

Ces théories ingénieuses et encourageantes sont, je le crains, démenties par l'histoire de l'esprit humain dans tous les âges , et par l'étude du siècle qui nous occupe. Toutes les nations, dans les premiers essais d'une enfance rude et sauvage, ont marqué leurs mœurs, leurs passions, leurs

habitudes, par quelques chants grossiers , que la curiosité d'un siècle savant peut, long-temps après, recueillir avec enthousiasme, et commenter par des paradoxes. Mais la perfection dans les ouvrages de l'esprit, une imagination sage et forte, une éloquence majestueuse et naturelle, l'alliance du goût et du génie, ne se trouvent qu'après de longs efforts et des essais divers. L'imitation n'est souvent qu'une voie plus rapide pour parcourir ces degrés, auxquels l'esprit humain est assujetti. Ainsi les Romains , recueillant le génie des Grecs , atteignirent tout à coup dans les arts une grandeur égale à celle de leur empire ; ainsi la nouvelle Italie ralluma, dès le quatorzième siècle, cette flamme éteinte ; ainsi la France passa, dans quelques années, de la rudesse et de la barbarie à cette magnificence gracieuse et naturelle qui distingue les heureux génies du dixseptième siècle.

Nous sommes venus tard dans l'univers. Nous ne pouvons secouer le souvenir des âges qui nous ont précédés ; mais, parmi ces âges, les uns furent brillants d'imagination et d'enthousiasme ; les autres, incultes et grossiers. Croyez-vous qu'aujourd'hui cette littérature, qui cherche des inspirations dans les ruines et les hasards de la barbarie , soit plus naïve et plus vraie que celle qui s'animait à la lumière des chefs-d'œuvre antiques?

on n'échappe pas à la loi de l'imitation, en chan- geant l'objet imité. La barbarie elle-même est un c modèle. Que l'artiste contemple l'Apollon du Bel- védère , ou les dieux informes de l'Inde, il reçoit 1 une impression qui lui est étrangère ; il modifie sa ( pensée par ses regards; il devient imitateur. Mais l'imitation des chefs-d'œuvre a cet avantage d'é- lever notre esprit vers ce type idéal de grâce et de beauté, qui est la vérité dans les arts. L'imita- tion, ou plutôt l'émulation des chefs-d'œuvre est un libre travail de la pensée ; elle se confond avec l'image éternelle du grand et du beau ; elle n'est vraie qu'en devenant une création nouvelle ; et l'on peut dire en ce sens qu'elle disparaît, et s'efface dans sa perfection même. Mais imiter la barbarie n'est qu'une œuvre matérielle qui manque de vérité sitôt qu'elle commence , et où la réflexion est un mensonge.

Les grands écrivains du siècle de Louis XIV avaient reçu du siècle précédent l'exemple d'étudier l'antiquité ; mais l'enthousiasme du goût remplaça pour eux l'idolâtrie de l'érudition. Élevés au milieu d'une civilisation qui s'épurait et s'ennoblissait chaque jour, ils ne se réfugiaient plus 'tout entiers dans les souvenirs et dans l'idiome des Romains , comme avaient fait autrefois quelques hommes supérieurs lassés de labarbarie de leurs contemporains : ils étaient , au contraire, tout

modernes par la pensée, tout animés des opinions , des idées de leur temps : seulement leur pagination s'était enrichie des couleurs d'une ptre époque, d'une civilisation, d'un culte, d'une ie différente des temps modernes. Ils rapportaient le ce commerce avec les Hébreux, les Grecs, les lomains, quelque chose d'étranger, une grâce ibre et fière qui se mêlait à l'originalité native le l'esprit français. Les diverses couleurs des dif~rents âges de l'antiquité dominaient en eux, uivant l'inclination particulière du génie de cha:UD. Racine et Fénélon ne respiraient que l'élégante pureté, la douce mélodie des plus beaux emps d'Athènes; ils choisissaient même parmi es Grecs ; ils avaient le goût et l'ame de Virgile. îossuet, d'un génie plus vaste et plus hardi, sonfondait la mâle simplicité d'Homère, la su>lime ardeur des prophètes hébreux, et l'imagination véhémente de ces orateurs chrétiens du quatrième siècle, dont la voix avait retenti au nilieude la chute des empires et dans le tumulte les sociétés mourantes. Massillon étaitinspiré par [éléganceet la majesté dela diction romainedans b siècle d'Auguste. Fléchier imitait l'art savant pes rhéteurs antiques. La Bruyère empruntait Quelque chose à l'esprit de Sénèque. Madame de lévigné étudiait Tacite; et, cette main délicate et pgère, qui savait décrire avec des expressions si îj

vives et si durables les scandales passagers de la cour, saisissait les crayons de l'éloquence et de l'histoire pour honorer la vertu de Turenne. Quelquefois une idée perdue dans l'antiquité devenait le fondement d'un monument immortel.

Bossuetavait entrevu, dans saint Augustin, et dans Paul Orose, le plan, la suite, la vaste ordonnance de son Histoire universelle ; et maître d'une grande idée indiquée par un siècle barbare , il la déployait à tous les yeux, avec la majesté d'une éloquence pure et sublime. Mêlant ainsi les lueurs hardies d'une civilisation irrégulière et la pompe d'une société polie, il était à la fois Démosthènes , Chrysostome , Tertullien, ou plutôt il était luimême; et des sources fécondes où puisait son génie, rassemblant les eaux du ciel et les torrents de la montagne, il faisait jaillir un fleuve qui nej portait que son nom.

Vive expression des mœurs modernes, et reproduction originale de l'antiquité dans ses âges, divers, voilà donc, Messieurs, les deux caractères distinctifs et dominants que nous présente le génie du dix-septième siècle, et que nous ferons surtout ressortir. L'empreinte éclatante que Louis XIV a laissée sur cette époque fera pour nous partie de la vérité nationale, telle que la France la sentit alors. Cette bonne foi d'un peuple avec luimême, cette conscience naïve de ses travaux, de à

sa gloire, qui formait alors le patriotisme de la France, nous expliquera l'influence que sa littérature , ses arts, sa civilisation obtint sur les autres [ peuples, et l'admiration qu'elle inspira même à ses (ennemis. C'est dans les écrits presque contemporains que nous devons en chercher la trace et l'aI veu, pour compléter la rapide image de cettegrande "époque : un poète anglais, un zélateur ardent des institutions et de la gloire de son pays, le célèbre I Thompson , au milieu d'un poème à la liberté, n'a rpuse défendre de consacrer un magnifique homimage à Louis XIV, dont il maudissait d'ailleurs des conquêtes au nom de l'humanité, et surtout rau nom de l'Angleterre. Permettez-moi de citer I:ce témoignage poétique , et pourtant sérieux et i sincère. Si la voix du poète n'est pas trop affaiblie Idans une prose timide , vous aimerez ce langage Id'un étranger , d'un ennemi, qui dans sa jalouse j admiration parlait comme l'Europe.

« Voyez-vous, dit-il, ce monarque qui, séduit » par l'enivrement du pouvoir et par son orgueil,

» rêva sans succès une domination illimitée? Pen-

» dant que ses armées appelaient toute l'Europe » sur le champ de bataille, pendant qu'il prodi» guait tant de trésors et de sang, alors même, » comme dans les loisirs fortunés de la paix, que » de monuments publics, que de créations nou» velles ont embelli son royaume! quelle science

» a brillé de toute part! quel foyer de génie s'est » allumé! Ce n'est pas à moi (1) de peindre ces » magnifiques avenues ouvertes dans son empire, » ces écluses quirepoussent les flots, cet immense » canal qui traverse les montagnes et réunit les » mers; ce dôme qui retentit de la douce voix de » l'enfance sauvée du besoin, et des mains liomi» cides de la honte; et cet autre palais où la va» leur tranquille raconte ses nobles exploits; cette » terre, enfin, où l'élégance sociale aime à s'ar» réter, libre des mœurs farouches du moyen » âge, et de la fureur gothique et sanguinaire du » duel; cette ville embellie, qui voit par degrés » l'ordre le plus parfait régner dans ses murs » avec la magnificence, la grâce et la joie décente.

» Que les bardes français racontent comment » les arts honorés, et la science bénie par une » despotique faveur fleurirent avec tant d'éclat, » loin de la liberté, leur mère ; comment Boileau » rétablit le goût antique; comment la grande » ame des Romains , par les accents de Corneille, » fit trembler le théâtre; comment, dans la bou» che de Racine, la voix plus puissante, quoique » plus douce, de la Grèce fidèle à la nature ex» prima tous les secrets du coeur ; comment le » théâtre de Molière, chaste et régulier, embelli » d'un spirituel bon sens et d'une gaieté native,

» fut la vie elle-même; comment, élevé à d,

1) publics honneurs, le savoir se répandit dans de a brillants lycées ; l'émulation s'anima pour la a gloire plus que pour de faibles récompenses ; et » comment la langue des Français obtint ce que » leurs armes n'avaient pu conquérir.

| » Qu ils montrent la peinture venant de Rome

» avec Le Poussin ; qu'ils disent que le plus majesi) tueux des arts, la sculpture, fille de la Grèce, » jeta sur les climats du Nord un regard favora» ble, et fit naître Girardon ; qu'ils célèbrent » cette prodigue magnificence qui fécondait les c déserts, ces palais soudainement élevés, ces » fontaines jaillissant parmi d'arides ombrages, e ces forêts transformées en jardins majestueux; o cet art délicat, qui, tressant avec une laine 0 soyeuse des fleurs, des feuillages, serpente sur » les murs embellis du palais, et, par l'éclat des o tissus, égale les merveilles du pinceau.

1 » 0 Louis ! ces lauriers qu'a fait croître la ro-

» sée de tes bienfaits ceindront ta tête dans l'ave-

» nir d'une verte couronne, tandis que les vains o honneurs d'une injuste guerre seront détestés, » et perdus dans l'oubli. »

1 Ce règne, si bien loué par l'admiration, et même par les reproches du poète anglais, devint le modèle et l'envie de l'Europe. Notre sujet nous entraînera donc naturellement à suivre, chez les nations les plus célèbres du dix-septième siècle ,

l'influence du génie de la France dans les productions de leurs arts. L'Angleterre, si jalouse de son originalité , qui lui semble une partie de son pa\*triotisme, éprouva deux fois cet ascendant du sièclede Louis XIV. Laflittérature du règne de Charles II fut souvent la copie servile et incorrecte tout en- semble de nos grands écrivains; de même que la cour licencieuse et imprudente du monarque r anglais imitait, par une frivole corruption, les plaisirs etla noble urbanité de la cour de France. Le règne de la reine Anne, au contraire, le siècle des Pope, des Addisson, des Congrève, des Tillotson, des Swift, fera briller à nos yeux un beau reflet de cette lumière qui avait éclairé nos grands' écrivains. Nous retrouverons en eux cette école classique de l'antiquité et de la France, marquée d'un caractère d'originalité nationale, mais fidèle aux grandes lois du naturel et de la raison.

La Belgique et la Hollande, à cette même époque, avaient reçu , non-seulement les arts de la France, mais des milliers de Français frappés par d'injustes lois, et qui se vengeaient en s'exilant; ils répandirent au loin notre idiome; et quelquesuns , par leurs écrits, n'étaient pas indignes de la gloire de ce beau règne, que trop souvent ils outragèrent. L'Allemagne, si savante dans son originalité , si respectable et si sincère dans ses efforts, l'Allemagne qui, de nos jours , fait encore

x dans les arts de si profondes études pour devenir fcna'ïve, imitait exclusivement la littérature française, mais sans être inspirée par cet exemple : ifelle avait besoin, pour soif réveil, d'être touchée B par la puissante Imagination de Shakspeare. Toutefois , l'homme de génie qu'elle avait alors produit, Leibnitz, était en communication de hautes $ pensées avec Bossuet; et sa métaphysique se rapiprochait des grandes vues de Descartes et de fallebranche.

L'Italie, toujours ingénieuse, mais n'ayant ni iliphilosophie, ni liberté, ni gloire, et n'éprouvant ijiplus cette hardiesse d'enthousiasme que la renaissance des arts avait excitée dans le seizième sièJcle , avait les yeux fixés sur la France. Ses académies (2) avaient retenti des panégyriques de .jXouis XIV; et, plus tard, son harmonieux Métasfrtase efféminait l'élégance de Racine. L'Espagne , 41clue l'avènement d'un fils de Louis XIV avait un 3ipeu soulagée des fers de l'inquisition, languissait ,sans émulation et sans génie, se défiant des arts Ilet des conseils de la France. Toutefois , son plus .^célèbre écrivain, Feyjoo, était formé par la rai|son éloquente du dix-septième siècle.

I Que si maintenant, Messieurs, nous recheri:chons les effets de cette influence dans notre proi pre pays, nous la retrouvons partout visible et ^salutaire. Les plus grands esprits du dix-huitième

siècle, au milieu du changement des mœurs et du progrès de la société, se sont rapprochés de ces types éclatants et vrais que leur avait transmis le siècle précédent. Cette empreinte est marquée dans Voltaire , Montesquieu , Rousseau , Bufïbn ; elle se mêle à leur originalité, et carac, térise une branche nouvelle de cette famille de grands génies; ils ont leurs traits distincts et leur libre physionomie; ils ont leurs erreurs, leurs fautes; un d'eux surtout a trop souvent reproduit et augmenté la corruption de son siècle ; un autre l'a trop souvent égaré par des chimères; mais ils tiennentpar plus d'une ressemblance, à ces grande hommes dont ils sont la postérité. Buffon et Montesquieu conservent une gloire, non pas plus grande , mais plus irréprochable. \* Ainsi, Messieurs , l'éloquence s'élevait à des beautés originales, toutes les fois qu'un homme supérieur lui trouvait un nouveau domaine. En effet, le seul obstacle à cette décadence qui me-t nace une littérature enrichie par des chefs-d'oeuvre , c'est de maintenir la pureté des formes primitives , et d'inventer une nouvelle occasion de les placer heureusement ; c'est de garder la tradition du goût dans le style, et de porter toute l'innovation sur le choix du sujet et des pensées principales ; c'est de mépriser cette imagination étroite qui ne travaille que sur des mots, falsifie

es pensées, pour en varier l'expression , et sinularise les choses communes, afin de les rajeunir; c'est, enfin, d'encourager cette imagination nventive que la science éclaire, que le sentiment f nspire, et qui, parcourant d'un vaste regard le \_nonde politique et moral, aperçoit toujours quellue place à remplir, quelque monument à élever. L'écrivain qui répète ce qu'on a dit, est condamné iu mauvais goût : par quel autre artifice déguiserait-il son impuissance? Il n'y a que les vues neuves qui rajeunissent le style, sans blesser le goût. Un sujet neuf n'est pas un sujet bizarre. Une vérite simple et féconde, négligée par les premiers génies d'une littérature, un point de vue que 1(' progrès de la civilisation a changé , une réunion d'idées dont l'enchaînement ne se fait sentir que idepuis qu'elles ont été successivement exprimées , .quelquefois un détail des mœurs oublié par sa ^naïveté même, quelquefois aussi les grandes découvertes que l'esprit humain a faites dans les sciclIces les plus étrangères à l'éloquence : voilà les trésors qui suffisent au talent, et qu i! sait découvrir , par l'instinct même qui lui apprend à tes ^approprier à son usage. Alors la nouveauté des choses qu'il aperçoit, ou des rapports qu'il établit, lui permet je ne sais quelle nouveauté d'éloquence qui sort du sujet même, et qui, n'étant pas un effort du style, mais un besoin de la peu-

sée, enrichit la langue, sans la corrompre, et] multiplie, non pas les principes, mais les applica-1 tions du goût.

Jamais le monde moral n'offrit un plus grand spectacle que de nos jours. On ne vit en aucun temps de plus grands appareils de puissance et de force matérielle ; et jamais les opinions , les idées ne commandèrent avec tant d'empire. D'un bout de l'Europe à l'autre, les hommes sont travaillés du besoin de se refaire des principes , pour retrouver des appuis; et les erreurs du paradoxe, épuisées comme celles du préjugé, poussent les esprits vers des vérités insurmontables , puisqu'elles ont survécu à tous les excès et à toutes les tyrannies. En même temps sont tombées les barrières qui séparaient les nations ; et les idées de chaque peuples agissent sur tous les autres. Dans cette communauté, et il faut le dire , dans cette instabilité d'opinions, quel vaste champ serait ouvert à la raison éloquente qui ferait le discernement de toutes les idées que deux siècles ont jetées dans le monde, qui n'éviterait aucune lumière, ne craindrait aucune vérité ; mais qui, sachant que jamais vérité ne s'est introduite sans un cortége d'erreurs, mettrait son étude à faire un choix, et à pçser des bornes au milieu de' cet immense et incertain héritage de l'intelligence européenne, pendant qu'elle est encore la domi-i natrice du monde !

Dans cette Europe moderne, où tant de nations éclairées à la fois se sont renvoyé la lumière , rage de civilisation de chaque peuple a, pour ainsi dire , duré plusieurs siècles , et passé par l'épreuve de plusieurs décadences.

Beaucoup de vérités morales, ayant été combattues, ont besoin d'être raffermies : beaucoup le vérités sociales , ayant été poussées à l'excès , ont besoin d'être éclaircies, et défendues contre 'abus qui les a profanées, et qu'on leur impute à îlles-mêmes.

1 Voilà la tâche d'un moraliste éloquent ; ce n'est

'pas de recréer l'entendement humain , suivant l'expression fastueuse d'un philosophe : c'est de île suivre, et de dominer les lumières générales fpar la justesse des vues , véritable et dernière supériorité , lorsque tout le monde est éclairé.

Elles sont loin sans doute, les mœurs profondément religieuses qui, dans Jfi dix-septième siècle, avaient porté si haut la prédication évangélique, qui donnaient tant d'autorité à l'enthousiasme, et favorisaient une éloquence particulière au géniemoderne, et surtout à celui de la France. Mais ne voit-on pas combien cette tiédeur de scepticisme , qui fatigue aujourd'hui les ames , pourrait exciter de pathétique et d'éloquence , et quelles sources vives et fécondes jailliraient du rocher frappé par une main puissante ?

Ce ne serait plus ce raisonnement impérieux , cette confiante et sublime ardeur de Bossuet. Rcnouveléepar le changementuniversel, l'éloquence apostolique aurait un nouveau langage, de nouvelles preuves, une autre victoire. Et combien l'entière abolition de l'intolérance, combien cette fraternité chrétienne, qui domine par-dessus les rivalités des sectes, et n'oublie que la Grèce, n'offriraient-elles pas de vues grandes et nouvelles ? Sans rien perdre de sa sainte rigueur, la chaire chrétienne étendrait à la fois le cercle de ses idées et celui de son empire; toujours conciliatrice et bienfaisante, elle serait plus évangélique et plus persuasive que jamais.

Ce ne sont pas ici des conjectures étrangères à l'histoire de l'éloquence. Il importe de montrer que la carrière est encore ouverte; que l'éloquence , si long-temps cultivée par l'heureux génie de la France, n'est pas menacée de cette stérilité malheureuse, et de ce faux goût impuissant que suit bientôt la barbarie.

La littérature des sophistes et des rhéteurs a toujours appartenu à des époques d'esclavage et d'abaissement moral. Il est dans la nature de l'éloquence d'exister par la grandeur des sujets dont elle s'occupe. Que de nouvelles moeurs politiques ouvrent un horizon d'idées nouvelles ; l'éloquence n'a plus besoin de dénaturer les cho-

ses pour les rajeunir. La nouveauté du sujet lui rend la simplicité, et la simplicité lui rend la grandeur. Qu'un esprit de justice et de loyauté se répande; que des intérêts sacrés soient défendus; jla force, la vérité du langage viendra d'elle-même pour exprimer une noble conviction, pour soutenir une noble cause.

Ainsi, Messieurs, tout ce qu'il y a de grand et de noble, la philosophie, les lettres, les arts, se lient naturellement aux libres institutions que possède la France; elles sont, pour notre patrie , ce grand et paisible renouvellement dont un peuple a besoin, après de longs orages. Dans un discours tout rempli du pompeux souvenir de Louis XIV, nous n'hésitons pas à proclamer cette idée, et la reconnaissance qu'elle inspire pour les sages et bienfaisants héritiers du grand Roi. Il n'est aucune renommée qui fasse pâlir la gloire de ces princes équitables et protecteurs des libertés de leurs sujets. Quand la postérité lira les prodigieuses révolutions de notre âge, quand elle verra le génie de l'usurpation et de la guerre ébranlant tous les trônes de l'Europe, changeant et donnant les États, et brisé lui-même par la force , unique loi qu'il ait voulu reconnaître ; quand elle verra le triomphe du droit légitimo consacré par l'établissement inviolable d'une Charte de liberté, elle admirera, non pas les con-

quêtes infructueuses du glaive, mais les bienfaits durables de la justice et de la paix. 1 Rendons hommage, Messieurs, au souverain qui a marqué son heureux avènement par le retour de la plus vitale des libertés publiques, et réconcilié toutes les opinions par l'enthousiasme commun qu'il leur inspire. En affermissantle pacte social, il partage la gloire inappréciable de son auguste fondateur; il ouvre, avec lui, cette ère nouvelle de la France. Moparque aimable et vénéré, sa religion est le sceau de sa parole ; il tient de Henri IV ces grâces du cœur auxquelles on n'échappe pas; il a reçu de Louis XIV l'amour éclairé des arts, la noblesse du langage, et cette dignité qui frappe de respect, et qui pourtant séduit. Sa haute faveur accueille et ranime nos savants ; sa justice, et nous'iui en rendons grâce, les suit et les protége (3) sur la terre étrangère; son humanité vigilante et populaire visite les retraites de la souffrance , comme Louis XIV dotait les hospices de la gloire; ses paroles semblent un bienfait public, parce qu'elles sont toujours l'expression de cette âme française et royale, qui veut régner par les lois, qui met sa grandeur à les respecter, et mesure son pouvoir sur l'amour, les espérances et les institutions de son peuple.

NOTES.

(1) Ori trouve dans plusieurs écrivains de la même nation, à la même époque, grand nombre de témoignages semblables, et non moins expressifs. Ils prouvent combien ces critiques anglais de nos jours, qui parlent quelquefois de nos chefs-d'œuvre avec une si risible injustice , s'éloignent des traditions de la bonne littérature dans leur pays comme dans le nôtre. Pope, que Lord Byron trouve si supérieur à tous les poètes de l'Angleterre actuelle, pensait, à cet égard, comme Thompson. Voici, du reste, quelques-uns des beaux vers que nous avons essayé de traduire, et qui méritent bien d'être lus dans l'original. Suivant la fiction du poète , c'est la Liberté elle-même qui parle et retrace les merveilles du règne de Louis.

'Tis not for me to paint diffusive shot

O'er fair extents of land, the shining road, The flood compelling arch, the long canal, Thro' mountains piercing, and uniting seas, The dome resounding sweet with infant joy, From famine saved, or cruel-handed schame, And that where valour counts his noble scars;

The land, where social pleasure loves to dwell,

Of the fierce demon gothic duel freed;

The turbid city clear'd ; and by degrees

Into sure peace the best police refin'd

Magnificence and grace, and decent joy.

Let gallic bards record how honour'd arts

And science, by despotic bounty bless'd,

At distance flourish'd from my parent eye; Restoring ancien taste how Boileau rose;

How the big roman soul shook, in Corneille, The trembling stage; in elegant Racine How the more powerful, tho' more humble voice Of nature-painting Greece resistless breathed,

The whole awaken'd hearth : how Moliere's scene

Chastis'd and regular, with well judg'd wit

Not scartter'd wild, and native humour graced

Was life itself; to public honours rais'd,

How learning warm seminaries spread,

And more for glory than the small reward,

How emulation strove ; how their pure tongue Almost obtain'd what was deni'd their arms.

(2) Le Marquis de Zampiéri remit a Louis XIV un volume qui renfermait les panégyriques du roi de France, prononcés dans douze villes d'Italie. Les hommages de ce genre furent innombrables ; et ils attestaient un sentiment général d'admiration qu'avaient excité les grands actions de çe prince, et la splendeur littéraire de son règne.

(3) Ces paroles ont été entendues dans un sens bien naturel, et que certes nous ne voulons pas affaiblir. Et pour qui donc y aurait-il de l'intérêt dans nos écoles, si

i: ce n'était pour le jeune savant qui les a charmées tant de jfois ? Ceux qu'une circonstance particulière a fait assister taux premiers essais, comme aux derniers triomphes de s son rare talent, ceux qui l'ont connu avant qu'il fût célIèbre, ont sans doute le droit de rappeler en ce moment j quelques faits oubliés, ou défigurés par des calomnies 1 qui coûtent aujourd'hui la liberté à M. Cousin, et pro-

I longent les inquiétudes de ses amis.

Des feuilles étrangères le représentent comme un apôtre d'athéisme et de sédition. Nous l'avons vu pour la première fois dans un de ces cours de l'école Normale où le maître, les élèves , tout le monde était fort jeune et fort sincère : ce qui caractérisait dès lors M. Cousin, ce qui distinguait son esprit, c'était un sentiment religieux plein d'élévation et de pureté, c'était le goût des études austères , et l'amour des vérités morales. « Il y a du Platon dans ce jeune homme, n disait alors un illustre appréciateur du talent, qui venait de lire une des premières pages qu'ait écrites M. Cousin.

Préoccupé de ces nobles contemplations, le jeune philosophe ne resta point cependant étranger à tout intérêt politique. Au 20 mars, à l'approche du despotisme reparaissant sous les traits de Bonaparte, M. Cousin s'engagea comme volontaire royal, et partit avec des amis excités par son exemple. Sans doute on ne verra pas dans ce courage le germe d'une énergie séditieuse. Quoi qu'il en soit, après une courte disgrâce, M. Cousin, en 1815, fut choisi pour suppléer, dans la chaire de l'histoire de la philosophie, un homme qu'il paraissait presque impossible de remplacer. Ce fut alors qu'il déploya ce rare talent, cette puissance de parole que sa jeunesse et le sujet sévère de ses leçons rendaient plus étonnante. On a loué souvent, et trop peu loué son éloquence, le mélange

de candeur et d'imagination, le feu de conviction inté- J rieure qui animait ses paroles. Mais ce qu'il faut remar- , quer , c'est que la philosophie énoncée dans ses leçons J était avant tout spiritualiste et morale ; c'est qu'il était j le plus fervent disciple de deux philosophes religieux, de Leibnitz et de Descartes ; c'est qu'il concourait avec | autant de zèle que de succès au mouvement salutaire 'j contre cette philosophie de la sensation, à laquelle le J dix-huitième siècle avait beaucoup trop accordé. M. Cou-1 sin, par son langage comme par ses doctrines, était l'o- 1 rateur du spiritualisme ; et lui-même , en quelque sorte, | il en offrait l'image par cette chaleur d'ame, cette vie de li la pensée qui brillait en lui, au milieu des langueurs d'une ^ existence frêle et douloureuse. j A cet éclat de talent, M. Cousin joignait les études phi- ] lologiques ; ce fut même pour lui le motif d'un voyage à| Venise et en Allemagne. On dut alors à ses travaux, fa- vorisés par le gouvernement, les premiers volumes d'une savante édition de Proclus. |

En recueillant les bruits singuliers rapportés par quelques feuilles étrangères, on ne sait s'il ne faut pas faire J remonter à cette époque les premières défiances excitées 1 contre M. Cousin. Mais quand on l'a vu revenir d'Allema- j gne avec des collations de manuscrits, et des scolies soi. jj gneusement rassemblées, quand on l'a vu publier en deux j années le travail épineux d'une édition grecque hérissée I de métaphysique, on a peine à retrouver en lui les allu-1 res d'un conspirateur. J L'intérêt s'accroît encore, si l'on songe que M. Cousin, J enlevé subitement sur un territoire étranger, par une fj autre puissance étrangère, pendant qu'il voyageait sous i la protection de la France, est exposé au retour d'un mal, qui souvent a fait craindre pour sa vie. Il laisse en

France des amis honorables et nombreux , une mère âgée, qui n'a d'autre fortune qu'un tel fils. Il laisse des travaux interrompus, qu'il devait bientôt reprendre : cette belle traduction de Platon , monument de ses nobles études et de ses préférences philosophiques. Que si , comme on le suppose, sa détention se prolonge par un refus de répondre , en sa qualité de sujet français , cette conduite ne peut lui faire tort auprès des cœurs généreux. On voit que, loin de la France, sous la garde d'un gendarme étranger, il aie sentiment de cette dignité que le nom seul de nos rois, et la pensée de leur protection , doit inspirer à tout Français. Tous les hommes éclairés, tous les amis du trône et des lois espèrent qu'une intervention provoquée par une auguste influence, et noblement exercée, ne peut rester inutile pour la liberté de notre célèbre compatriote. Le prince qui vainquit l'Espagne par la modération comme par les armes, le plus fidèle sujet et le plus noble confident du roi de France, est une puissante protection pour le malheur et pour le talent. L'intérêt public, exprimé de toutes parts, est une éloquente plaidoirie pour l'innocence. Ce n'est pas une opinion qui réclame M. Cousin , c'est l'honneur du trône, c'est la conscience publique.

Le roi de Prusse entendra ce langage ; il ne s'étonnera pas de le retrouver dans la bouche des hommes les plus amis de l'ordre. Sa Majesté se souviendra peut-être d'un jeune homme qu'en 1814, dans une solennité littéraire, elle accueillit avec la plus bienveillante faveur, et qu'elle daigna présenter elle-même aux princes ses fils. Elle se souviendra peut-être d'une voix qui, faisant allusion aux récentes adversités qu'avait éprouvées la maison de Brandebourg , fit entendre ces paroles, ratifiées par d'unanimes suffrages : « Le vaillant héritier de Frédéric

» a montré que les chances de la guerre ne font pas » tomber du trône un véritable roi ; qu'il se relève tou» jours noblement soutenu sur les bras de son peuple, et » demeure invincible parce qu'il est aimé. » C'est la même voix qui s'élève aujourd'hui pour M. Cousin.

ESSAI LITTÉRAIRE

SUR SHAKSPEARE.

LA gloire de Shakspeare parut d'abord en France un sujet de paradoxe et de scandale : elle menace aujourd'hui la vieille renommée de notre théâtre. Cette révolution déjà remarquée fait supposer sans doute de grands changements dans les opinions et les mœurs ; elle ne fait pas naître seulement une question de littérature et de goût; elle en réveille beaucoup d'autres qui tiennent à l'histoire de la société. Nous n'essaierons pas ici de les approfondir ; l'étude des ouvrages d'un homme de génie est assez féconde par elle-même.

Voltaire a tour-à-tour appelé Shakspeare un grand poète et un misérable farceur , un Homère et un Gilles. Dans sa jeunesse, revenant d'Angle-

terre, il rapporta son enthousiasme pour quelquesj scènes de Shakspeare, comme une desnouveautés| hardies qu'il introduisait en France: quarante ans plus tard, il prodigua mille traits de sarcasme à j la barbarie de Shakspeare ; et il choisit particu-1 lièrement l'Académie, comme une sorte de sanctuaire , pour y fulminer ses anathèmes. Je ne sais si l'Académie serait aujourd'hui propre au méme j usage; car les révolutions du goût pénètrent dans les corps littéraires comme dans le public. |

Voltaire se trompait en voulant ravaler le gé-1 nie prodigieux de Shakspeare ; et toutes les cita- tions moqueuses qu'il entasse ne prouvent rienj contre l'enthousiasme que lui-même avaitpartagé. ), Je ne parle pas de La Harpe, qui s'est emporté ! avec une colère longue et sérieuse contre les dé-' fauts et la réputation de Shakspeare, comme si j son propre théâtre eût été menacé le moins du ' monde par cette renommée gigantesque. C'est dans la vie, le siècle et le génie de Shakspeare' qu'il faut chercher , sans système et sans humeur, | la source de ses fautes bizarres et de sa puissante originalité. !

Shakspeare (William) naquit le 23 avril 1564 , à Stratford sur Avon, dans le comté de War-vick.J On sait fort peu de chose sur les premières an-| nées et sur la vie de cet homme si célèbre ; et | malgré les recherches minutieuses de l'érudition ]

biographique, excitée par l'intérêt d'un si grand nom , et par l'amour-propre national, les Anglais ne connaissent guère de lui que ses ouvrages. On n'a pu, même chez eux, déterminer bien nettement s'il était catholique ou protestant ; et l'on y discute encore sur la question de savoir s'il n'était pas boîteux, comme le plus fameux poète anglais de notre siècle.

Il paraît que Shakspeare se trouva le fils aîné d'une famille de dix enfans. Son père, occupé d'un commerce de laines, avait successivement rempli dans Stratford la fonction de grand-bailli et celle d'alderman, jusqu'au moment oùdespertes de fortune, et peut-être le reproche de catholicité , l'éloignèrentde tout emploi public. D'après quelques autres traditions, il joignait à son commerce de laines l'état de boucher; et le jeune Shakspeare, brusquement rappelé des écoles publiques, où ses parents ne pouvaient plus le soutenir, fut employé de bonne heure aux travaux les plus durs de cette profession. S'il faut en croire un auteur presque contemporain, lorsque Shakspeare était chargé de tuer un veau, il faisait cette exécution avec une sorte de pompe, et ne manquait pas de prononcer un discours devant les voisins assemblés. La curiosité littéraire pourra, si elle veut, chercher quelque rapport entre ces harangues du jeune apprenti et la vocation tragi-

que du poète; mais on doit avouer que de semblables prémices nous jettent bien loin des brillantes inspirations et de la poétique origine du théâtre grec. C'était aux champs de Marathon, et dans les fêtes d'Athènes victorieuse, qu'Eschyle avait entendu la voix des Muses.

Quoi qu'il en soit de ces premières et obscures occupations de Shakspeare, il fut marié dès sa dix-huitième année avec une femme plus âgée que lui, qui le rendit en peu de temps père de trois enfants, mais dont le souvenir n'occupe d'ailleurs presqu'aucune place dans son histoire. Cette union lui avait probablement laissé toutes les allures d'une vie assez aventureuse. C'est deux ans après son mariage, que , chassant la nuit, avec quelques braconniers, les daims d'un gentilhomme du canton $ sir Thomas Lucy, il fut arrétépar les gardes, et que s'étant vengé de cette première disgrâce par une ballade satirique, il s'enfuit à Londres pour éviter les poursuites du seigneur doublement offensé. Cette anecdote est le fait le mieux assuré de la vie de Shakspeare ; car il l'a mise lui-même sur la scène; et le personnage ridicule du juge Shallow voulant instrumenter, pour un délit de chasse, contre Falstaff, est un souvenir et une vengeance de cette petite persécution.

Arrivé à Londres , Shakspeare fut-il réduit à garder, à la porte d'un théâtre, les chevaux des

jrcurieux qui le fréquentaient? ou remplit-il d'ajibord quelque office subalterne dans ce même théâtre ? Voilà ce qu'il faut nous résoudre à ignofrer, malgré les efforts des commentateurs. Ce qui jiparaît moins douteux, c'est qu'en 1592, six ou sept jians après son arrivée à Londres, il était déjà inconnu et même envié, comme acteur et comme auteur dramatique. Un libelle du temps renferme contre lui des allusions assez évidentes, et dont l'amertuine annonce bien une jalousie méritée. Cependant il paraît que Shakspeare ne se livra pas d'abord, ou du moins ne se livra pas uniquement, à des compositions dramatiques. En publiant, sous la date de 1593, un poème de Vénus et Adonis dédié à lord Southampton, Shakspeare appelle cet ouvrage le premier né de son imagination. Ce petit poème semble tout-à-fait dans le goût italien , par la recherche du style, l'affectation de l'esprit et la profusion des images. Le même caractère se fait sentir dans un Recueil de sonnets qu'il fit paraître, en 1596 , sous le titre : The passionate Pilgrim. On le retrouve aussi dans le poème de Lucrèce, autre production de Shakspeare qui date de la même époque.

Ces divers essais peuvent être regardés comme les premières études de ce grand poète, que l'on ne pourrait, sans une étrange méprise, supposer dépourvu de toute culture, et écrivant au hasard.

Sans doute Shakspeare, quoique dans un siècle fort érudit, ignorait tout-à-fait les langues anciennes : mais peut-être savait-il l'italien ; d'ailleurs, de son temps , les traductions avaient déjà fait passer dans la langue anglaise presque tous les ouvrages anciens, et grand nombre d'ouvrages modernes. La poésie anglaise n'était pas non plus, à cette époque, dans un état d'indigence et de grossièreté ; elle commençait de toutes parts à se polir. Spencer, qui mourut à l'époque des premiers débuts de Shakspeare, avait écrit un long poème, d'un style savant, ingénieux, et dans un goût d'élégance quelquefois affecté, mais prodigieusement supérieur à la diction grotesque de notre Ronsard. Il n'était pas jusqu'au vieux Chaucer, imitateur de Boccace et de Pétrarque, qui , dans son anglais du quatorzième siècle, n'offrit déjà des modèles de naïveté, et grande abondance de fictions heureuses.

Mais c'était surtout , depuis le règne de Henri VIII, et la révolution religieuse, qu'un grand mouvement avait été donné aux esprits ; que l'imagination s'était échauffée , et que la controverse avait répandu dans la nation le besoin des idées nouvelles. La Bible seule, rendue populaire par les versions des puritains encore inactifs , mais déjà passionnés, la Bible seule était une école de poésie pleine d'émotions et d'images ;

I

Hie remplaça presque dans la mémoire du peuple les légendes et les ballades du moyen âge. Les Psaumes de David, traduits en vers rudes, mais pleins de feu, étaient le chant de guerre de la Déformation, et donnaient à la poésie, qui jusijue-là n'avait été qu'un passe-temps subalterne dans l'oisiveté des châteaux et de la cour, quelfue chose d'enthousiaste et de sérieux.

En même temps l'étude des langues anciennes rouvrait une source abondante de souvenirs et d'iimages qui prenaient une sorte d'originalité, en tétant à demi défigurées par les notions un peu iconfuses qu'en recevait la foule. Sous Élisabeth, l'érudition grecque et romaine était le bon ton de la cour. Tous les auteurs classiques étaient traduits. La reine elle-même avait mis en vers l'Hericule furieux de Sénèque; et cette version peu remarquable suffit pour expliquer le zèle littéraire des seigneurs de sa cour. On se faisait éruditpour plaire à la reine , comme, dans un autre temps, iOn s'est fait philosophe ou dévot.

Cette érudition des beaux-esprits de la cour n'était pas sans doute partagée par le peuple; mais il s'en répandait quelque chose dans les fêtes et dans les jeux publics. C'était une mythologie perpétuelle. Quand lareine visitait quelque grand de sa cour, elle était reçue et saluée parles dieux Pénates; et Mercure la conduisait dans la cham-

bre d'honneur. Toutes les métamorphoses d'O-rj) 'vide figuraient dans les pâtisseries du dessert. A la promenade du soir, le lac du château était couvert de Tritons et de Néréides, et les pages déguisés en nymphes. Lorsque la reine chassait dans le parc au lever du jour, elle était rencontrée par Diane, qui la saluait comme le modèle de la pureté virginale. Faisait-elle son entrée solennelle dans la ville de Norwich, l'Amour, apparaissant au milieu des graves aldermen, venait lui présenter une flèche d'or, qui, sous l'influence de ses charmes puissants , ne pouvait manquer le cœur le plus endurci : présent, dit un chroniqueur \*, que sa majesté, qui touchait alors à la quarantaine, recevait avec un gracieux remerciement. 11

Ces inventions de courtisan, cette mythologie officielle des chambellans et des ministres, qui étaient à la fois flatterie pour la reine et un spectacle pour le peuple, répandaient l'habitude des fictions ingénieuses de l'antiquité, et les rendaient presque familières aux plus ignorants, comme on le voit dans les pièces mêmes ou Shakspeare semble le plus écrire pour le peuple et pour seSt contemporains. «-1 D'autres sources d'imagination étaient ouver-

° '-s

\* Hollinshed.

I

tes, d'autres matériaux de poésie étaient préparés dans les restes de traditions populaires et de superstition locale qui se conservaient dans toute l'Angleterre. A la cour, l'astrologie, dans les villages, les sorciers, les fées , les génies, étaient me croyance encore toute vive et toute puissante. L'imagination toujours mélancolique des Anglais retenait ces fables du Nord comme un souvenir national. En même temps, venaient s'y mêler, pour les esprits plus cultivés, les fictions chevaJeresques de l'Europe méridionale, et tous ces irécits merveilleux des muses italiennes qu'une foule de traductions faisait passer alors dans la langue anglaise. Ainsi, de toutes parts et en tous .sens, par le mélange des idées anciennes et étrangères, par la crédule obstination des souvenirs indigènes, par l'érudition et par l'ignofance, par la réforme religieuse et par les supertitions populaires, se formaient mille perspectives pour l'imagination; et, sans approfondir davantage l'opinion des écrivains qui ont appelé cette époque l'âge d'or de la poésie anglaise, on peut dire que l'Angleterre, sortant de la barbarie, agitée (dans ses opinions , sans être troublée par la guerre, pleine d'imagination et de souvenirs, était alors le champ le mieux préparé où pût s'élever un grand poète.

1 C'est au milieu de ces premiers trésors de la

littérature nationale que Shakspeare, animé d'un merveilleux génie, forma promptement ses expressions et son langage. Ce fut le premier mérite qu'on vit éclater en lui , le caractère qui frappa d'abord ses contemporains; on le voit par le surnom de poète à la langue de miel, qui lui fut donné, et que l'on retrouve dans toutes les littératures naissantes, comme l'hommage naturel décerné à ceux qui les premiers font sentir plus vivement lé charme de la parole, l'harmonie du langage.

Ce génie de l'expression qui fait aujourd'hui le grand caractère et la vie durable de Shakspeare, fut, on ne peut en douter, ce qui saisit d'abord son siècle. Comme notre Corneille, il créa l'éloquence, et fut puissant par elle. Voilà le grand caractère qui, tout à coup, fit remarquer ses pièces de théâtre , au milieu de la foule de tous les autres drames, également désordonnés et barbares , dont la scène anglaise était déjà remplie. Cette époque, en effet, n'était rien moins que stérile en productions dramatiques. Quoique la pompe extérieure du spectacle fût très-grossière et trèsimparfaite, les représentations étaient suivies avec passion. Le goût des fêtes répandu par Élisabeth , et la prospérité publique croissant sous son règne, multipliaient le besoin d'une telle jouissance. Un homme célèbre de sa cour, celui même qu'elle employa pour prononcer l'odieuse

sentence de Marie Stuart, lord Dorset, avait composé et fait jouer à Londres une tragédie de Gorboduc. A la même époque, Marloe faisait représenter le Grand Tamerlan, le Massacre de Paris , l' Histoire tragique du docteur Faust.

Il faut croire d'ailleurs, qu'indépendamment de ces ouvrages connus et publiés, il y avait, dans le répertoire des théâtres de cette époque, certaines pièces de plusieurs mains, souvent retouchées par les comédiens eux-mêmes. Ce fut dans un travail de ce genre que s'exerça d'abord le génie dramatique de Shakspeare ; et c'est parmi ces ouvrages de magasin qu'il faut ranger plusieurs pièces publiées sous son nom, etbarbares comme les siennes, mais barbares sans génie; tels sont Lord Cromioel, le Prodigue de Londres, Périclès, etc. On ne les trouve pas comprises dans la liste chronologique que le scrupuleux Malone a donnée des pièces de Shakspeare, en remontant jusqu'à l'année 1590 où il place Titus Andronicus.

Depuis cette époque , Shakspeare vivant toujours à Londres, excepté quelques voyages qu'il faisait dans sa ville natale, donnait chaque année une ou deux pièces de théâtre, tragédie, comédie , drame pastoral, ou féerie. Il est assez vraisemblable que sa vie fut ce que pouvait être celle d'un comédien dans les mœurs de ce temps, c'est-à-dire obscure et libre, et se dédommageant du défaut de considération par les plaisirs.

Toutefois les contemporains, sans nous donner aucun de ces détails précieux, aucune de ces anecdotes familières que l'on aimerait à pouvoir citr sur Shakspeare, rendent hommage à sa droiture et sa bonté d'ame. Il ne s'est conservé que bien peu de souvenirs de son jeu théâtral. On sait que dans Hamlet il représentait le spectre d'une manière effrayante. Il remplissait beaucoup d'autres rôles du répertoire, souvent même plusieurs dans la même pièce; et, ce n'est pas aujourd'hui une curiosité sans intérêt que de voir, sur ces listes d'acteurs qui précèdent de vieilles éditions de drames anglais, le grand nom de Shakspeare figurer modestement, parmi tant de noms obscurs, en tête d'un ouvrage oublié.

Il ne reste aucun détail sur les faveurs et la protection qu'il reçut de la cour. On sait seulement qu'Élisabeth aimait son talent, et qu'elle avait goûté singulièrement le "personnage bouffon de Falstaff dans [Henri V. Il semble à notre délicatesse moderne que l'admiration de la sévère Élisabeth aurait pu mieux choisir; et celle que Shakspeare reconnaissant appelle la belle Vestale assise sur le trône d'Occident, pouvait trouver autre chose à louer dans le plus grand peintre des révolutions d'Angleterre. Ce qui paraît plus méritoire de la part de cette princesse, c'est l'heureuse liberté dont jouit Shakspeare pour le choix

de ses sujets. Sous le pouvoir absolu dTÊlisabeth, il dispose à son gré des évènements du règne de Henri VIII, retrace sa tyrannie avec une simplicité tout historique, et peint des plus touchantes couleurs les vertus et les droits de Catherine d'Aragon, chassée du trône et du lit de Henri VIII pour faire place à la mère d'Élisabeth.

Jacques Ier ne se montra pas moins favorable à Shakspeare. Il accueillit avec plaisir les prédictions flatteuses pour les Stuarts que le poète avait placées au milieu de sa terrible tragédie de Macbeth; et comme il s'occupait de protéger luimême le théâtre, c'est-à-dire de le rendre moins libre, il voulut confier à Shakspeare la charge nouvelle de directeur des comédiens de Black-

Friars ; mais ce fut à cette époque même que Shakspeare , àpeine âgé de cinquante ans, quitta Londres, et se retira dans sa ville natale. Il y jouissait, depuis deux ans, d'une petite fortune amassée par son travail, lorsqu'il mourut. Son testament, que l'on a publié, et qui porte la date de l'année 1616, était fait, dit-il, au commencement de cet acte, en état de parfaite santé. Shakspeare, après avoir exprimé des sentiments de piété, dispose de divers legs en faveur de sa fille Judith, d'une sœur, d'une nièce , et enfin de sa femme, à laquelle il donne son meilleur lit, avec la garniture.

La réputation de Shakspeare a surtout grandi dans les deux siècles qui suivirent sa mort; et, c'est pendant ce période que l'admiration pour son génie est devenue, pour ainsi dire, une superstition nationale. Mais, dans son siècle même, sa perte avait été vivement ressentie, et honorée des plus éclatants témoignages de respect et d'enthousiasme. Ben-Johnson, son timide rival, lui rendit hommage dans des vers où il le compare aux Eschyle, aux Sophocle, aux Euripide, et où il s'écrie, avec la même admiration, et presque la même emphase que les critiques anglais de notre temps : (t Triomphe, ma chère Angleterre ; tu » peux montrer un homme à qui tous les théâtres » d'Europe doivent hommage. Il n'appartenait 1t pas à un siècle, mais à tous les siècles. La na» ture elle-même s'enorgueillit de ses pensées , » et se complaît à porter la parure de ses vers » brillants d'un éclat si riche, et tissus avec tant » d'art. » Cet enthousiasme se soutient dans toute la pièce de Ben-Johnson, et finit par une espèce d'apothéose de l'étoile de Shakspeare, placée dans les cieux pour échauffer à jamais le théâtre du feu de ses rayons.

La même admiration se transmit et augmenta toujours en Angleterre ; et, quoique, dans le milieu du dix-septième siècle, les fureurs de la guerre civile et les superstitions puritaines, en proscri-

vant les jeux du théâtre , aient interrompu, pour ainsi dire, cette tradition perpétuelle d'une gloire adoptée par l'Angleterre, on en retrouve partout le souvenir. Milton le consigne dans quelques vers :

«Quel besoin, dit-il, a mon Shakspeare de d pierres entassées par le travail d'un siècle, » pour recevoir ses cendres vénérées? Quel be» soin a-t-il que ses saintes reliques soient ense» velies sous une pyramide qui monte jusqu'aux » cieux ? Fils chéri de la Mémoire , grand héri» tier de la Renommée , que t'importent ces » faibles témoignages de ton nom! Toi-même, » dans notre admiration et dans notre stupeur, Jt tu t'es bâti un monument impérissable , etc. » On voit, par ces témoignages et par beaucoup d'autres qu'il serait facile de réunir, que le culte de Shakspeare, quelque temps affaibli dans la frivolité du règne de Charles II, n'a pas cependant été en Angleterre le fruit d'une lente théorie, ni le calcul tardif d'une vanité nationale. Il suffit, d'ailleurs , d'étudier le théâtre de cet homme extraordinaire pour comprendre sa prodigieuse influence sur l'imagination de ses compatriotes; et cette méme étude y fait voir d'assez grandes beautés pour mériter l'admiration de tous les peuples.

La liste des pièces non contestées de Shakspeare renferme trente-six ouvrages produits dans

un espace de vingt-cinq ans, depuis 1589 jusqu'en 1614. Ce n'est donc pas ici la fécondité prodigieuse et folle d'un Caldéron ou d'un Lopez de Vega, de ces intarissables auteurs dont les drames se comptent par milliers ; c'est encore moins, sans doute, la facilité stérile de notre poète Hardy. Quoique Shakspeare , au rapport deBenJohnson, écrivît avec une rapidité prodigieuse, et ne raturât jamais ce qu'il avait écrit, on voit, par le nombre borné de ses compositions, qu'elles ne s'entassèrent pas confusément dans sa pensée, qu'elles n'en sortirent pas sans réflexion et sans effort. Les pièces des poètes espagnols, ces pièces faites en vingt-quatre heures, comme disait l'un d'eux, semblent toujours une improvisation favorisée par la richesse de la langue, plus encore que par le génie du poète. Elles sont, la plupart, pompeuses et vides , extravagantes et communes. Les pièces de Shakspeare, au contraire, réunissent à la fois les accidents soudains du génie, les saillies de l'enthousiasme, et les profondeurs de la méditation. Tout le théâtre espagnol a l'air d'un rêve fantastique, dont le désordre détruit l'effet, et dont la confusion ne laisse aucune trace. Le théâtre de Shakspeare, malgré ses défauts, estle travail d'une imagination vigoureuse, qui laisse d'ineffaçables empreintes, et donnera réalité etla vie même à ses plus bizarres caprices. i

! Ces observations autorisent-elles à parler du >ystème dramatique de Shakspeare , à regarder ice système comme justement rival du théâtre anitique, et à le citer enfin comme un modèle qui imérite d'être préféré ? Je ne le crois pas. En liIsant Shakspeare avec l'admiration la plus attenitive, il m'est impossible d'y reconnaître ce système prétendu; ces règles de génie qu'il se serait faites, qu'il aurait suivies toujours, et qui remplaceraient pour lui la belle simplicité choisie par l'heureux instinct des premiers tragiques de la Grèce , et mise en principes par Aristote. Évitant les théories ingénieuses inventées après coup, remontons au fait.. Comment Shakspeare trouva-t-il le théâtre, et comment le laissa-t-il ? De son temps, la tragédie était conçue simplement comme une représentation d'événements singuliers ou terribles, qui se succédaient sans unité, ni de temps, ni de lieu. Les scènes bouffonnes s'y mêlaient, par une imitation des mœurs du temps; et, de même qu'à la cour, le fou du roi paraissait dans les plus graves cérémonies. Cette manière de concevoir la tragédie, plus commode pour les auteurs, plus étourdissante , plus variée pour le public , fut également suivie par tous les poètes tragiques du temps. Le savant Ben-Johnson, plus jeune que Shakspeare, mais pourtant son contemporain, Ben-Johnson , qui savait le grec et le latin , a

précisément les mêmes irrégularités que l'inculte et libre Shakspeare; il produit également sur le théâtre les événements de plusieurs années ; il voyage d'un pays à l'autre; il laisse la scène vide, ou la déplace à chaque moment ; il mêle le sublime et le bouffon, le pathétique et le trivial, les vers et la prose ; il a le même système que Shakspeare, ou plutôt l'un et l'autre n'avaient aucun système: ils suivaient le goût de leur temps, ils remplissaient les cadres connus; mais Shakspeare, plein d'imagination, d'originalité, d'éloquence, jetait dans ces cadres barbares et vulgaires une foule de traits nouveaux et sublimes, à peu près comme notre Molière, recueillant ce conte ridicule du Festin de Pierre, qui courait tous les théâtres de Paris, le transforme, l'agrandit par la création du rôle de don Juan, et cette admirable esquisse de l'hypocrisie que lui seul a plus tard surpassée dans

Tartufe. • '

Tel est Shakspeare \* : il n'a point d'autre sys-

<1

\* Ce n'est pas que Shakspeare ne connut l'existence des règles dramatiques. Il avait lu plusieurs drames de l'antiquité , traduits en anglais. Dans sa tragédie d'Hamlet, où il parle de tant de choses, il a parlé mème des unités : « Voilà, dit Polonius, les meilleurs acteurs du monde

• pour la tragédie, la comédie, l'histoire , la pastorale,

\* la pastorale comique , l'histoire pastorale , le drame » unique et indivisible, et les poèmes sans limites. Pour i

tème que son génie ; il met sous les yeux du spectateur, qui n'en demandait pas davantage, une suite de faits plus ou moins éloignés l'un de l'autre. Il ne raconte rien; il jette tout en dehors, et sur la scène : c'était la pratique de ses contemporains. Ben-Johnson , Marloe , Fletcher et Beauinont, n'avaient ni plus ni moins d'art; mais souvent chez eux cette excessive liberté n'amenait

!jue des combinaisons vulgaires; et, presque toujours , ils manquent d'éloquence. Dans Shakspeare, les scènes brusques et sans liaison offrent rluelque chose de terrible et d'inattendu. Ces personnages , qui se rencontrent au hasard, disent

&es choses qu'on ne peut oublier. Ils passent; et le souvenir subsiste; et dans le désordre de l'ourage, l'impression que fait le poète est toujours uissante. Ce n'est pas que Shakspeare soit touours naturel et vrai. Certes, s'il est facile de re:ever dans notre tragédie française quelque chose de factice et d'apprêté, si l'on peut blâmer dans jCorneille un ton de galanterie imposé par son siècle , et aussi étranger aux grands hommes représentés par le poète qu'à son propre génie ; si, dans racine, la politesse et la pompe de la cour de

I» eux, Sénèque n'est pas trop grave, ni Plaute trop léger: i pour le genre régulier, et pour le genre libre, ils n'ont

► pas leur pareil. n

Louis XIV sont mises à la place des mœurs rudes et simples de la Grèce héroïque, combien ne serait-il pas facile de noter dans Shakspeare une impropriété de moeurs et de langage bien autrement choquante ! Souvent quelle recherche de tours métaphoriques ! quelle obscure et vaine affectation ! Cet homme, qui pense et s'exprime avec tant de vigueur, emploie sans cesse des locutions alambiquées et subtiles, pour énoncer laborieusement les choses les plus simples.

C'est ici surtout qu'il faut se rappeler le temps où écrivait Shakspeare et la mauvaise éducation qu'il avait reçue de son siècle, seule chose qu'il étudia : ce siècle, si favorable à l'imagination et si poétique, gardait en partie l'empreinte de la barbarie subtile et affectée des savants du moyen âge. Dans toutes les contrées de l'Europe, excepté l'Italie, le goût était à la fois rude et corrompu; la scolastique et la théologie ne servaient pas à le réformer. La cour même d'Élisabeth avait quelque chose de pédantesque et de raffiné , dont l'influence devait s'étendre à toute l'Angleterre. Il faut l'avouer, quand on lit les étranges discours que le roi Jacques faisait à son parlement, on s'étonne moins du langage que Shakspeare a souvent prêté à ses héros et à ses rois. 1.

Ce qu'il faut admirer, c'est que, dans ce cahos, il ait fait briller de si grands éclairs de génie. Au fd

t'este, il est difficile d'atteindre, sur ce point, à (tout l'enthousiasme des critiques anglais. L'idolâitrie des commentateurs d'Homère a été surpassée. On a fait de Shakspeare un homme qui, ne sachant rien, avait tout créé, un profond métaphysicien, un moraliste incomparable, le premier des philosophes et des poètes. On a donné les explications les plus subtiles à tous les accidents de sa fantaisie poétique ; on a déifié ses fautes les plus monstrueuses, et regardé la barbarie même qu'il recevait de son temps comme une invention de son génie. Déjà, dans le dernier siècle, Johnson , milady Montaigu et lord Kaimes, piqués par les irrévérences et les saillies de Voltaire, avaient porté fort loin le raffinement de leur admiration souvent ingénieuse et vraie.

Des critiques \* plus modernes reprochent aujourd'hui à ces illustres prédécesseurs, de n'avoir pas senti l'idéal poétique réalisé par Shakspeare : ils trouvent que M. Schlegel seul approche de la vérité, lorsqu'il termine l'énumération de toutes les merveilles réunies dans Shakspeare, par ces mots pompeux : « Le monde des esprits et la » nature ont mis leurs trésors à ses pieds : demi» dieu en puissance, prophète par la profondeur » de sa vue, esprit surnaturel par l'étendue de sa

\* Characters of Shakspear's plays by William Hazzlitt.

» sagesse, plus élevé que l'humanité, il s'abaisse » jusqu'aux mortels , comme s'il n'avait pas le » sentiment de sa supériorité , et il est naïf et in» génu comme un enfant. » Mais ce n'est ni par la subtilité mystique du littérateur allemand, ni par les plaisanteries, et surtout les traductions de Voltaire, qu'il faut juger le génie et l'influence de Shakspeare. Milady Montaigu a relevé, dans la version si littérale du Jules César, de nombreuses inadvertences et l'oubli de grandes beautés : elle a repoussé les dédains de Voltaire par la critique judicieuse de quelques défauts du théâtre français : mais elle ne pouvait pallier les énormes et froides bizarreries mêlées aux pièces de Shakspeare. « N'oublions pas, se borne-t-elle à dire, » que ces pièces devaient être jouées dans une » misérable auberge, devant une assemblée sans » lettres, et qui sortait à peine de la barbarie. » Toutes les absurdes invraisemblances, toutes les bouffonneries que prodigue Shakspeare, étaient communes au grossier théâtre que nous avions à la même époque; c'était la marque du temps : pourquoi voudrait-on admirer aujourd'hui dans Shakspeare les défauts qui sont profondément oubliés partout ailleurs, et qui n'ontsurvécu dans le poète anglais, qu'à la faveur des grands traits dont il les entoure? Il faut donc, en jugeant Shakspeare, rejeter d'abord l'amas de barbarie

jet de faux goût qui le surcharge ; il faut peut-être aussi se garder de faire des systèmes applicables là notre temps , avec ces vieux monuments du siècle d'Élisabeth. Si une forme nouvelle de tragédie devait sortir de nos mœurs actuelles , et du génie de quelque grand poète, cette forme ne ressemblerait pas plus à la tragédie de Shakspeare qu'à celle de Racine. Que Schiller, dans un drame allemand, emprunte au Roméo de Shakspeare la vive et libre image d'une passion soudaine , et d'une déclaration d'amour qui commence presque par un dénoûment, il manque à lavéritédes mœurs encore plus qu'aux bienséances de notre théâtre; il imite de sang-froid un délire d'imagination italienne. Que dans un poème dramatique, rempli des abstractions de notre époque , et qui retrace cette satiété de la vie et de la science, cet ennui ardent et vague, maladie de l'extrême civilisation, Goëthe s'amuse à copier les chants sauvages et grossiers des sorcières de Macbeth, il fait un jeu d'esprit bizarre, au lieu d'une peinture naïve et terrible.

Mais si l'on considère Shakspeare à part, sans esprit d'imitation et de système, si l'on regarde son génie comme un évènement extraordinaire qu'il ne s'agit pas de reproduire, que de traits admirables ! quelle passion ! quelle poésie ! quelle éloquence ! Génie fécond et nouveau , il

n'a pas tout créé, sans doute; car presque toutes ses tragédies ne sont que des romans ou des chroniques du temps distribuées en scènes ; mais il a marqué d'un cachet original tout ce qu'il emprunte : un conte populaire , une vieille ballade, touchés par ce génie puissant, s'animent,' se transforment, et deviennent des créations immortelles. Peintre énergique des caractères, il ne les conserve pas avec exactitude; car ses personnages, à bien peu d'exceptions près, dans quelque pays qu'il les place, ont la physionomie' anglaise ; et pour lui le peuple romain n'est que la populace de Londres. Mais c'est précisément cette infidélité aux mœurs locales des divers con- ! trées, cette préoccupation des mœurs anglaises , qui le rend si cher à son pays. Nul poète ne fut jamais plus national. Shakspeare, c'est le génie anglais personnifié, dans son allure fière et libre, sa rudesse , sa profondeur et sa mélancolie. Le monologue d'Hamlet ne devait-il pas être inspiré dans le pays des brouillards et du spleen ? lanoire ambition de Macbeth, cette ambition si soudaine et si profonde, si violente et si réfléchie, n'estelle pas un tableau fait pour ce peuple où le trône fut disputé si long-temps par tant de crimes et de guerres ? |

Combien cet esprit indigène n'a-t-il pas plus de puissance encore dans les sujets où Shakspeare i

envahit son auditoire de tous les souvenirs, de (toutes les vieilles coutumes , de tous les préjugés ïiupays, avec les noms propres des lieux et des .110mmes, Richard III, Henri VI, Henri VIII. Figurons-nous qu'un homme de génie , jeté à l'époque du premier débrouillement de notre langue OBt de nos arts, imprimant à toutes ses paroles une lénergie sauvage, eût produit sur la scène, avec la liberté d'une action sans limites et la chaleur

Jd'une tradition encore récente, les vengeances de .Louis XI, les crimes du palais de Charles IX, Il' audace des Guises, les fureurs de la ligue ; que ice poète eût nommé nos chefs , nos factions , nos 'villes, nos fleuves, nos campagnes, non pas avec îles allusions passagères et l'harmonieux langage de Nérestan et de Zaïre, non pas avec les,circonlocutions emphatiques , et la pompe moderne des vieux français défigurés par Dubelloy, mais avec une franchise rude et simple, avec l'expression familière du temps, jamais ennoblie, mais toujours animée par le génie du peintre \ de pareilles pièces, si elles étaient jouées, n'auraient-elles pas gardé une autorité immortelle dans notre littérature et un effet tout-puissant sur notre théâtre ? et cependant nous n'avons pas, comme les Anglais, le goût de nos vieilles annales, le respect de nos vieilles mœurs, ni surtout l'âpreté du patriotisme insulaire.

4

Le théâtre d'ailleurs, il ne faut pas l'oublier, n'était pas en Angleterre un plaisir de cour , une jouissance réservée pour des esprits raffinés ou délicats : il fut, et il est demeuré populaire. Le matelot anglais, au retour de ses longues courses l et dans les intervalles de sa vie aventureuse , vient battre des mains au récit d'Othello, contant ses périls et ses naufrages. En Angleterre, où la richesse du peuple lui donne moyen d'acheter ces plaisirs du théâtre que la Grèce offrait à ses libres citoyens, ce sont les hommes du peuple qui forment le parterre de Covent-Garden et de DruryLane. Cet auditoire est passionné pour le spectacle bizarre et varié que présentent les tragédies de' Shakspeare ; ilsent, avec une force indicible , ces mots énergiques, ces élans de passion, qui jaillissent du milieu d'un drame tumultueux. Tout lui plaît ; tout répond à sa nature, et l'étonné sans le heurter.

Dans un sens contraire, cette même represen-, tation n'agit pas avec moins de puissance sur la portion la plus éclairée des spectateurs. Ces rudes images, ces peintures affreuses, et, pour ainsi dire, cette nudité tragique de Shakspeare, intéressent et attachent les classes élevées de l'Angleterre, par le contraste même qu'elles offrent avec les douceurs de la vie habituelle : c'est une secousse violente, qui distrait etréveille des ames

M

tblasées par l'élégance sociale. Cette émotion ne s'use pas; les tableaux les plus hideux l'excitent d'autant plus. Ne retranchez pas de la tragédie d'Hamlet le travail et les plaisanteries des fossoyeurs, comme l'avait essayé Garrick : assistez à cette terrible bouffonnerie; vous y verrez la terreur et la gaieté passer rapidement sur un immense auditoire. A la lueur éblouissante , mais un peu sinistre, des gaz qui éclairent la salle , au milieu de ce luxe de parure qui brille aux premiers balcons , vous verrez les têtes les plus élégantes se pencher avidement vers ces débris funèbres étalés sur la scène. La jeunesse et la beauté contemplent avec une insatiable curiosité ces images de destruction, et ces détails minutieux de la mort; puis les plaisanteries bizarres qui se mêlent au jeu des personnages, semblent de moment en moment soulager les spectateurs du poids qui les oppresse : de longs rires éclatent dans tous les rangs. Attentives à ce spectacle, les physionomies les plus froides tour à tour s'attristent, ou s'égayent; et l'on voit l'homme d'état sourire aux sarcasmes du fossoyeur , qui cherche à distinguer le crâne d'un courtisan et celui d'un bouffon.

Ainsi Shakspeare, même dans la partie de ses ouvrages qui choque le plus les convenances du goût, a, pour sa nation , un intérêt inexprimable.

Il donne à l'imagination anglaise des plaisirs qui ° ne vieillissent pas : il agite, il attache ; il satisfait I ce goût de singularité dont se flatte l'Angleterre; \ il n'entretient les Anglais que d'eux-mêmes, c'est- s à-dire, de la seule chose à peu près qu'ils esti-J ment ou qu'ils aiment; mais, séparé de sa terre natale, Shakspeare ne perd pas encore sa puis- î sance. C'est le caractère d'un homme de génie, que les beautés locales, que les traits individuels] dont il remplit ses ouvrages, répondent à quelque type général de vérité, et qu'en travaillant pour ses concitoyens, il plaise à tout le monde. Peut-être même les ouvrages les plus nationaux sont-ils ceux qui deviennent le plus cosmopolites. Tels furent les ouvrages des Grecs, qui n'écrivirent que pour eux, et sont lus par l'univers. j|

Élevé dans une civilisation moins heureuse et moins poétique, Shakspeare n'offre pas dans la' même proportion que les Grecs de ces beautés, universelles qui passent dans toutes les langues; et il n'y a qu'un Anglais qui puisse le mettre à côté d'Homère ou de Sophocle. Il n'est pas né sous cet heureux climat; il n'a pas ce beau naturel d'enthousiasme et de poésie. La rouille du moyen " âge le couvre encore. Sa barbarie tient quelque chose de la décadence ; elle est souvent gothique ,"j plutôt que jeune et naïve. Malgré son ignorance, quelque chose de l'érudition du seizième siècle

tremble peser sur lui. Ce n'est pas cette aimable implicite du monde naissant, comme dit quelque t art Fénélon, parlant d'Homère ; c'est un langage j la fois rude et contourné, où l'on sent le travail e l'esprit humain remontant péniblement les 2essorts de cette civilisation moderne , si diverse t si compliquée , qui naissait déjà chargée de lant de souvenirs et d'entraves.

\ Mais lorsque Shakspeare touche à l'expression ides sentiments naturels , lorsqu'il ne veut être ni pompeux ni subtil y lorsqu'il peint l'homme , il Jaut l'avouer, jamais l'émotion et l'éloquence ne lurent portées plus loin. Ses personnages tragiques, depuis le méchant et hideux Richard III asqu'au rêveur et fantastique Hamlet, sont des 'très réels, qui vivent dans l'imagination, et dont empreinte ne s'efface plus.

i Comme tous les grands maîtres de la poésie, il xcelle à peindre ce qu'il y a de plus terrible et le plus gracieux. Ce génie rude et sauvage trouve -ne délicatesse inconnue dans l'expression des aractères. de femmes. Toutes les bienséances lui eviennent alors. Ophélie, Catherine d'Aragon , uliette, Cordelia, Desdemone, Imogène, figures ouchantes et variées, ont des grâces inimitables, t une pureté naïve que l'on n'attendrait pas de a. licence d'un siècle grossier, et de la rudesse de ;e mâle génie- Le goût dont il est dépourvu trop

souvent, est alors suppléé par un instinct délicat, qui lui fait deviner même ce qui manquait à la civilisation de son temps. Il n'est pas jusqu'au caractèré de la femme coupable qu'il n'ait su tempérer par quelques traits empruntés à l'observation de la nature, et dictés par des sentiments plus doux. Lady Macbeth, si cruelle dans son ambition et dans ses projets, recule avec effroi devant le spectacle du sang : elle inspire le meurtre, et n'a pas la force de le voir. Gertrude, jetant des fleurs sur le corps d'Ophélie, excite l'attendrissement, malgré son crime. 4

Cette profonde vérité dans les caractères primitifs, et ces nuances de la nature et du sexe, si fortement saisies par le poète, justifient bien sans doute l'admiration des critiques anglais; mais faut-il en conclure avec eux que l'oubli des couleurs locales, si commun dans Shakspeare, soit une chose indifférente, et que ce grand poète, lorsqu'il confond le langage des diverses conditions \* , lorsqu'il met un ivrogne sur le trône et un bouffon dans le sénat romain, n'ait fait que suivre la nature, en dédaignant les circonstances extérieures, comme le peintre qui, content de saisir les traits de la figure, ne soigne pas la draperie?

Cette théorie faite après coup, ce paradoxe auf\*

\* Johnson's preface.

quel n'a guère songé l'auteur original n'excuse pas une faute trop répétée dans son théâtre, et qui s'y présente sous toutes les formes. Il est risible de voir un savant critique, dans l'examen d'une pièce de Shakspeare , s'extasier devant l'heureuse confusion \* du paganisme et de la féerie, des sylphes et des Amazones de l'ancienne

Grèce et du moyen âge, mêlés par le poète dans un même sujet. Il est plus singulier peut-être de voir, au dix-huitième siècle, un poète célèbre l:

\* On peut observer que les confusions d'idées, les bigarrures de costumes étaient chose fort commune avant iShakspeare, et qu'il avait fait à cet égard, comme ses devanciers, sans y regarder de plus près. La Théséide de Chaucer était sans doute son autorité. On y voit également les mœurs féodales et les superstitions du moyen âge transportées dans la Grèce héroïque. Thésée, duc d'Athènes , y donne des tournois, en l'honneur des dames de la ville. Le poète décrit longuement les armoiries des [chevaliers, selon l'usage de son temps. Nous nous moquons de ces anachronismes de mœurs : mais quelquefois nos itragédies n'en offrent-elles pas de semblables? Lorsqu'au lieu de montrer Clytemnestre et Iphigénie évitant les iregards des hommes, et accueillies seulement par un [chœur de femmes grecques, Racine, lui-même, l'admirable Racine fait dire majestueusement : (1 Gardes, suivez ;la reine , » ne met-il pas aussi le cérémonial de notre itemps à la place des mœurs antiques? La faute nous échappe par la préoccupation involontaire des idées ;modernes. Chaucer avait pour son temps la même excuse. i

imiter \*, savamment et à dessein, ce bizarre amalgame, qui n'avait été dans Shakspeare que le hasard de l'ignorance, ou le jeu d'un insouciant caprice. Louons un homme de génie, par la vérité, non par les systèmes. Nous trouverons alors, que si Shakspeare viole souvent la vérité locale et historique, s'il jette sur presque tous ses tableaux la dureté uniforme des mœurs de son temps, il exprime d'ailleurs, avec une admirable énergie, les passions dominantes du cœur humain , la haine, l'ambition, la jalousie, l'amour de la vie, la piété, la cruauté.

Il ne remue pas avec moins de puissance la partie superstitieuse de l'ame. Comme les premiers poètes grecs , il a recherché le tableau des douleurs physiques, et il a exposé sur la scène les angoisses de la souffrance, les lambeaux de la misère, la dernière et la plus effrayante des infirmités humaines, la folie. Quoi de plus tragique en effet, que cette mort apparente de l'ame qui dégrade une noble créature, sans la détruire! Shakspeare a souvent usé de ce moyen de terreur : et par une combinaison singulière, il a représenté la folie feinte, aussi souvent que la folie elle-' méme; enfin il a imaginé de les mêler toutes deux dans le personnage bizarre d'Hamlet, et de join-, dre ensemble les éclairs de la raison, les ruses

\* La fiancée de Messine, par Schiller.

d'un égarement calculé, et le désordre involontaire de l'ame.

S'il a montré la folie, naissant du désespoir, ts'il a lié cette image à la plus poignante de toutes ies douleurs, l'ingratitude des enfants; par une vue non moins profonde, il a souvent rapproché le crime de la folie, comme si l'ame était aliénée ,i'elle-nlême , à mesure qu'elle devient coupable. Les songes terribles de Richard III, son sommeil agité des convulsions du remords , le sommeil plus effrayant encore de lady Macbeth, ou plutôt le phénomène de sa veille mystérieuse, et jhors de nature comme son crime , toutes ces inventions sont le sublime de l'horreur tragique, et surpassent les Euménides d'Eschyle.

On pourrait marquer plus d'une autre ressemblance entre le poète anglais et le vieux poète grec, qui ne connut pas non plus, ou qui respecta peu la loi sévère des unités. L'audace poétique est encore un caractère qui ne frappe pas imoins dans Shakspeare que dans Eschyle : c'est, ,avec des formes plus incultes, la même vivacité , ila même intempérance de métaphores et d'expressions figurées, la même chaleur d imagination éblouissante et sublime; mais les incohérences d'une société qui sortait à peine de la [barbarie mêlent sans cesse dans Shakspeare la (grossièreté à la grandeur, et l'on tombe des nues

dans la fange. C'est particulièrement pour les pièces d'invention que le poète anglais a réservé cette richesse de couleurs qui semble lui être naturelle. Ses pièces historiques sont moins disparates, plus simples, surtout dans les sujets modernes ; car, lorsqu'il met en scène l'antiquité , il a souvent défiguré tout à la fois le caractère national et les caractères individuels. if

Le reproche que Fénélon faisait à notre théâtre, d'avoir donné de l'emphase aux romains, s'appliquerait bien plus au Jules César du poète anglais. César, si simple par l'élévation même de son génie, ne parle presque dans cette tragédie qu'un langage fastueux et déclamatoire. Mais, en revanche, quelle admirable vérité dans le rôle de Brutus! Comme il paraît, tel que le montre Plutarque, le plus doux des hommes dans la vie commune, et se portantpar vertu aux résolutions hardies et sanglantes. Antoine et Cassius ne sont pas représentés avec des traits moins profonds et moins distincts. J'imagine que Je génfe de Plutarque avait fortement saisi Shakspeare, et lui avait mis devant les yeux cette réalité que, pour les temps modernes, Shakspeare prenait autour de lui. 141 Mais une chose toute neuve , toute créée, c'est l'incomparable scène d'Antoine soulevant le peuple romain par l'artifice de son langage, ce sont

les émotions de la foule à ce discours, ces émotions toujours rendues d'une manière si froide, si rtronquée, si timide dans nos pièces modernes, et jqui, là, sont si vives et si vraies qu'elle font partie ! du drame, et le poussent vers le dénoûment.

La tragédie de Coriolan n'est pas moins vraie ;et moins née de Plutarque. Le caractère hautain Idu héros, son orgueil de patricien et de guerrier, jjson dégoût de l'insolence populaire, sa haine :contre Rome, son amour pour sa mère, en font le personnage le plus dramatique de l'histoire.

Il y a d'indignes bouffonneries dans la tragédie d'Antoine et de Cléopâtre. Le caractère romain n'y paraît guère, mais le cynisme d'une gloire avilie, ce délire de débauches et de prospérités, ce fatalisme du vice qui se précipite aveuglément à sa perte, y prennent une sorte de grandeur à force de vérité. Cléopâtre, sans doute, n'est pas une princesse de nos théâtres , pas plus que dans l'histoire; mais c'est bien la Cléopâtre de Plutarque, cette prostituée d'Orient courant la nuit déguisée dans Alexandrie, portée chez son amant sur les épaules d'un esclave, folle dé voluptés et d'ivresse, et sachant mourir avec tant de mollesse et de courage.

Les pièces historiques de Shakspeare sur des sujets nationaux sont plus vraies encore; car jamais écrivain, comme nous l'avons dit, ne res-

sembla mieux à son pays. Peut-être cependant quelques-unes de ces pièces ne sont pas tout entières de Shakspeare, et furent seulement vivefiées par sa main puissante, comme ces grands ouvrages de j:i:inture, où le maître a jeté ses touches éclatantes et vigoureuses, au milieu du travail fait par des pinceaux subalternes, ne se réservant pour son compte que le mouvement et la vie. ïl Ainsi, dans la première partie de Henri VI, brille la scène incomparable de Talbot et de son fils, refusant de se quitter l'un l'autre, et voulant mourir ensemble; scène aussi simple que sublime, où la grandeur des sentiments, la mâle concision du langage se rapprochent tout-à-fait des passages les plus beaux et les plus purs de notre Corneille. Mais à cette scène, dont la grandeur consiste toute entière dans l'élévation des sentiments , succède une action vive , telle que le permet la liberté du théâtre anglais ; et les accidents variés d'un combat multiplient, sous toutes les formes , l'héroïsme du père et du fils, sauvés d'abord l'un par l'autre, réunis, séparés, et tués enfin sur le même champ de bataille. Non , rien ne surpasse la véhémence et la beauté patriotique de ce spectacle. Le lecteur français souffre seulement d'y voir le caractère de Jeanne d'Arc, indignement travesti par le préjugé brutal du poète. Mais ce sont là de ces fautes qui font partie delanationa-

lité de Shakspeare, et ne le rendaient que plus cher à ses contemporains.

Dans la seconde partie de Henri VI, quelques traits d'un ordre non moins élevé se mêlent à la tumultueuse variété du drame. Telle est la scène terrible, où l'ambitieux cardinal de Beaufort est visité, sur son lit de mort, par le roi dont il a trompé la confiance et opprimé les sujets. Le délire du mourant, son effroi de lamort, son silence, quand le roi lui demande s'il espère être sauvé, tout ce tableau de désespoir etde damnation n'appartient qu'à Shakspeare. Un autre mérite de cet ouvrage , mérite inconnu et presqu'impossible sur notre scène, c'est l'expression des mouvevements populaires ; c'est l'image toute vive d'un soulèvement, d'une sédition. Là, rien n'est du poète, on entend les vraies paroles qui enlèvent la foule; on reconnaît l'homme qui se fait suivre par elle.

Dans ses pièces historiques, Shakspearc réussit à créer des situations neuves. Il remplit par l'imagination ces lacunes que laisse l'histoire la plus fidèle, et voit ce qu'elle n'a pas dit, mais ce qui doit être vrai. Tel est le monologue de Richard II dans sa prison, les détails de son horrible lutte contre ses assassins. Ainsi, dans la pièce absurde et si peu historique de Jean-S ans-Terre, l'amour maternel de Constance est rendu avec

une expression sublime ; et la scène du jeune Ar- thur, désarmant par ses prières et sa douceur, le gardien qui veut lui crever les yeux, est d'un pathétique si neuf et si vrai que les affectations de langage , trop familières au poète, ne peuvent l'altérer.

Il faut avouer que, dans les sujets historiques, l'absence des unités \*, et la longue durée du drame permettent des contrastes d'un grand effet, et qui font ressortir, avec plus de force et de naturel, toutes les extrémités de la condition humaine. Ainsi, Richard III, empoisonneur, meur-, trier, tyran, dans l'horreur des périls qu'il a suscités contre lui, souffre des angoisses aussi grandes que ses crimes, est lentement puni sur la scène ,| et meurt comme il a vécu, misérable et sans re-t mords. Ainsi, le cardinal Wolsey, que le specta-| teur avait vuministre orgueilleux et tout-puissant$,,, lâche persécuteur d'une reine vertueuse, après avoir réussi dans tous ses desseins, frappé de cette disgrâce royale, incurable plaie d'un ambitieux, meurt avec tant de douleur qu'il fait presque pitié. Ainsi, Catherine d'Aragon, d'abord triomphante et respectée dans les pompes de la

\* On peut lire, à ce sujet, des réflexions ingénieuses et fortes dans la vie de Shakspeare, par M. Guizot, ouvrage remarquable par la sagacité des vues historiques etmorales sur l'état de l'Angleterre , à l'époque d'Élisabeth.

P

cour, puis humiliée par les charmes d'une jeune rivale , reparaît à nos yeux captive dans un château solitaire, consumée de langueur , mais courageuse et reine encore; et lorsque, près de mourir, elle apprend la fin cruelle du cardinal Wolsey, elle dit des paroles de paix sur sa mémoire, et semble éprouver quelque joie dumoins de pouvoir pardonner à l'homme qui lui a fait tant- de mal. Nos vingt-quatre heures sont trop courtes pour enfermer toutes les douleurs ,ettous les incidents de la vie humaine.

Quant aux irrégularités de Shakspeare, dans la forme même du style, elles ont aussi leur avantage et leur effet. Dans ce mélange de prose et de vers, quelque bizarre qu'il nous paraisse, presque toujours une intention de l'auteur a déterminé le choix entre ces deux langages, d'après le caractère du sujet et de la situation. La scène délicieuse de Roméo et de Juliette, le dialogue terrible entre Hamlet et son père, avaient besoin du charme ou de la solennité des vers : il ne fallait rien de cela pour montrer Macbeth causant avec les assassins dont il se sert. De grands effets de théâtre sont attachés à ces passages si brusques , à ces disparates si soudaines d'expressions, d'images, de sentiments ; quelque chose de profond et de vrai s'y retrouve. Les froides plaisanteries des musiciens, dans une salle voisine du lit de

mort de Juliette, ces spectacles d'indifférence et de désespoir, si rapprochés l'un de l'autre, en disent plus sur le néant de la vie, que la pompe uniforme de nos douleurs théâtrales. Enfin, ce dialogue grossier de deux soldats montant la garde, vers minuit, dans un lieu désert, l'expression vive de leur effroi superstitieux, leurs récits naïfs et populaires, disposent l'ame du spectateur à des apparitions de spectres et de fantômes, bien mieux que ne le feraient tous les prestiges de la poésie.

. Émotions puissantes , contrastes inattendus, terreur et pathétique poussés à l'excès, bouffonneries mêlées à l'horreur, et qui sont comme le rire sardonique d'un mourant : voilà les caractères du drame tragique de Shakspeare. Sous ces points de vue divers, Macbeth, Roméo, le Roi Léar, Othello, Hamlet, présentent des beautés à peu près égales. Un autre intérêt s'attache aux ouvrages dans lesquels il a prodigué les inventions de l'esprit romanesque. Tel est surtout Cymbeline, produit assez bizarre d'un conte de Boccace, et d'un chapitre des Chroniques Calédoniennes , mais ouvrage plein de mouvement et de charme, où la clarté la plus lumineuse règne dans l'intrigue laplus compliquée. Enfin, il est d'autres pièces qui sont comme les Saturnales de cette imagination toujours si désordonnée et si libre. On admire

beaucoup, en Angleterre, la pièce qu'un de nos critiques a le plus accablée de sa superbe raison. La Tempête paraît aux Anglais l'une des plus merveilleuses fictions de leurs poètes; et n'y at-il pas, en effet, une énergie créatrice, un mélange singulièrement heureux de fantastique et Ide comique, dans ce personnage de Caliban, symbole de tous les penchants grossiers et bas, Ide la lâcheté servile , de l'abjection avide et rampante? Et quel charme infini dans le contraste jd'Ariel, de ce sylphe aimable et léger, autant que

Caliban est pervers et difforme ! Le personnage de Miranda appartient à cette galerie de portraits féminins si heureusement dessinés par Shakspeare; mais cette innocence native, nourrie dans la solitude, le distingue et l'embellit.

Aux yeux des Anglais , Shakspeare n'excelle pas moins dans la comédie que dans la tragédie. [Johnson trouve même ses plaisanteries et sa gaieté bien préférables à son génie tragique. Ce dernier jugement est plus que douteux; et, sous aucun rapport, il ne peut devenir l'opinion des étrangers. On le sait, rien ne se traduit, ne se fait entendre dans une autre langue, moins aisément qu'un bon mot. La vigueur mâle et forcenée du langage, les éclats terribles et pathétiques de la passion, retentissent au loin; mais le ridicule s'évapore , et la plaisanterie perd sa force ou sa

grâce. Cependant, les comédies de Shakspeare , pièces d'intrigue, plutôt que peintures de mœurs, conservent presque toujours, par le sujet même, un caractère particulier de gaieté. Du reste, nulle vraisemblance , presque jamais l'intention de mettre'la vie réelle sur la scène ; et cela, pour le dire en passant, nous explique comment un célèbre enthousiaste de Shakspeare accuse dédaigneusement notre Molière d'être prosaïque, parce qu'il est trop vrai, trop fidèle imitateur de la vie humaine ; comme si copier la nature, était le plagiat d'un esprit médiocre. 't Shakspeare n'a pas ce défaut, dans ses comédies : une complication d'incidents bizarres, une exagération, une caricature presque continuelle, un dialogue étincelant de verve et d'esprit, mais où l'auteur paraît plus que le personnage, voilà souvent ses effets comiques. A la fantasque bouffonnerie du langage, au caprice des inventions , on dirait quelquefois Rabelais faisant des comédies. L'originalité de Shakspeare se montre toujours dans la variété de ses pièces comiques. Timon d'Athènes est une des plus piquantes : elle a quelque chose du feu satirique d'Aristophane et de la malignité de Lucien. Un ancien critique anglais dit que les Commères de Windsor sont peutêtre la seule pièce dans laquelle Shakspeare se soit donné la peine de concevoir et d'ordonner

un plan. Il y a jeté du moins beaucoup de feu, de verve et de gaieté; il s'est rapproché de l'heureux prosaïsme de Molière , en peignant de couleurs expressives les mœurs, les habitudes et la réalité de la vie.

Aucun personnage des tragédies de Shakspeare n'est plus admiré en Angleterre, et n'est plus tragique que celui de Shylock dans la comédie du Marchand de Venise. La soif inextinguible de l'or, la cruauté avide et basse , l'aprété d'une haine ulcérée par les affronts, y sont tracées avec une incomparable énergie ; et l'un de ces caractères de femme si gracieux sous la plume de Shakspeare, jette, dans ce même ouvrage, au milieu d'une intrigue romanesque, le charme de la passion. Les comédies de Shakspeare n'ont point de but moral : elles amusent l'imagination, elles piquent la curiosité, elles divertissent, elles étonnent; mais ce ne sont point des leçons de mœurs plus ou moins détournées. Quelques-unes d'entre elles pourraient se comparer à YAmphytrion de Molière ; elles en ont souvent la grâce, le tour libre et poétique. C'est à ce caractère de composition qu'il faut rapporter le Songe d'une nuit d'été, pièce inégale, mais charmante , où la féerie fournit au poète un merveilleux plaisant et gai.

Shakspeare, qui, malgré son originalité, a pris partout des intentions et des formes, imite aussi

la pastorale italienne du seizième siècle; et il a su fort agréablement représenter ces bergeries idéales que l'Aminte du Tasse avait mises à la mode. Sa pièce intitulée As you like it est pleine de vers charmants, de descriptions légères et gracieuses. Molière, dans la Princesse d'Elide, peut donner l'idée de ce mélange de passion sans vérité, et de peintures champêtres sans naturel. C'est un genre faux , agréablement touché par un homme de génie. Quoi qu'il en soit, ces productions si diverses , ces efforts d'imagination si variés , témoignent de la richesse du génie de Shakspeare. Elle n'éclate pas moins dans cette foule de sentiments, d'idées, de vues, d'observations de tout genre , qui remplissent indifféremment tous ses ouvrages, qui se pressent sous sa plume, et que l'on peut extraire de ses compositions même les moins heureuses.

On a fait des recueils des pensées de Shakspeare ; on l'a cité à tout propos et sous toutes les for-letmes ; et un homme qui a le sentiment des

tres ne peut l'ouvrir , sans y retrouver mille cho-^ ses qui ne s'oublient pas. Du milieu de cet excès de force , de cette expression démesurée qu'il donne souvent aux caractères, sortent des traits de nature qui font oublier toutes ses fautes. Ne nous étonnons donc pas que, chez une nation pensante et spirituelle, ses ouvrages soient comme le fond et la souche de la littérature. Shakspeare I

est l'Homère des Anglais; il a tout commencé chez mx. Sa diction mâle et pittoresque, son langage enrichi de hardiesses et d'images, était le trésor où puisaient les élégants écrivains du siècle de la reine Anne. Ses peintures fortes et familières , son énergie souvent triviale, son imagination excessive et sans frein , sont restées le caractère et l'ambition de la littérature anglaise. Malgré les vues nouvelles et la philosophie , le changement des mœurs et le progrès des lumières, Shakspeare subsiste au milieu de la littérature de son pays ; il l'anime et la soutient, comme dans cette même

Angleterre, les vieilles lois , les formes antiques , soutiennent et vivifient la société moderne. Quand l'originalité a diminué, on ne s'est reporté qu'avec plus d'admiration vers ce vieux modèle si fécond et sihardi. L'empreinte de ses exemples, oumême une analogie naturelle avec quelqu'un des traits de son génie, est visible dans les écrivains les plus célèbres de l'Angleterre; et celui d'entre eux qui a le privilége d'amuser toute l 'Europe, Walter-Scott, bien qu'il observe, avec une fidélité d 'antiquaire, ces différences de mœurs et de costumes que Shakspeare confondait souvent, doit être rangé dans son école; il est nourri de son génie; il a par emprunt et par nature quelque chose de sa plaisanterie ; il égale quelquefois son dialogue; enfin , et c est là le plus beau point de la ressemblance, il a plus

ï d'un rapport avec Shakspeare dans ce grand art de créer des personnages, de les rendre vivants et reconnaissables par les moindres détails, et de mettre, pour ainsi dire, des êtres de plus dans le monde, avec un signalement qui ne s'efface pas, et que leur nom seul rappelle à la mémoire.

Voilà l'immortel caractère qui, depuis, deux siècles, a fait croître et grandir la renommée de Shakspeare. Long-temps renfermée dans son pays, elle est depuis un demi-siècle un objet d'émulation pour les étrangers; mais, sous ce rapport, son influence a moins de force et d'éclat. Copié par système, ou timidement corrigé, il ne vaut rien pour les imitateurs. Lorsqu'il est reproduit avec une affection d'irrégularité barbare , lorsque son désordre est laborieusement imité , par cette littérature expérimentale de l'Allemagne , qui a tour-à-tour essayé tous les genres , et tentée quelquefois la barbarie, comme dernier calcul,1 il inspire des productions trop souvent froides et disparates, où le ton de notre siècle dément la rudesse simulée du poète. ?

Lorsque, même sous la main de l'énergique Ducis, il est réduit à nos proportions classiques, et renfermé dans les entraves de notre théâtre, il perd avec la liberté de son allure, tout ce qu'il a de grand et d'inattendu pour l'imagination. Les caractères monstrueux qu'il invente n'ont plus

de place pour se mouvoir. Son action terrible, ses larges développements de passions ne peuv ent s'encadrer dans les limites de nos règles. Il n'a plus sa fierté, son audace ; il a la tête attachée avec les fils innombrables de Gulliver. N'emrnaillottez pas ce géant ; laissez-lui ses bonds hardis, sa liberté sauvage. Ne taillez pas cet arbre plein de jet et de vigueur, et n'ébranchez pas ses noirs et épais rameaux , pour équarrir sa tige dépouillée sur le modèle uniforme des jardins de Versailles.

C'est aux Anglais qu'appartient Shakspearc, et qu'il doit rester. Cette poésie n'est pas destinée , comme celle des Grecs, à présenter en modèle aux autres peuples les plus belles formes de l'imagination ; elle n'offre pas cette beauté idéale que les Grecs avaient portée dans les œuvres de la pensée, comme dans les arts du dessin. Shakspeare semblait donc fait pour jouir d'une renommée moins universelle ; mais la fortune et le génie de ses compatriotes ont étendu la sphère de son immortalité. La langue anglaise se parle dans la presqu'île de l'Inde, et dans toute la moitié du nouveau monde qui doit hériter de l'Europe. Les peuples nombreux des États-Unis n'ont guère d'autre littérature que les livres de la vieille Angleterre , et pas d'autre théâtre national que les pièces de Shakspeare. On fait venir, à grands frais, d'au-delà des mers, quelque célèbre acteur an-

glais pour représenter aux habitants deNew-York, ces drames du vieux poète anglais qui doivent être si puissants sur un peuple libre ; ils y excitent encore plus de frémissements et d'ivresse que dans les théâtres de Londres. Le bon sens démocratique de ces hommes si industrieux et si occupés saisit avec ardeur les pensées fortes, les profondes sentences dont Shakspeare est rempli ; ses gigantesques images plaisent à des esprits accoutumés aux plus magnifiques spectacles de la nature, et à l'immensité des forêts et des fleuves du Nouveau-

Monde. Sa rudesse inégale, ses grossièretés bizarres ne choquent pas une société qui se forme; de tant d'éléments divers, qui ne connaît ni l'aristocratie , ni les cours, et qui a plutôt les calculs et les armes de la civilisation, qu'elle n'en a la politesse et l'élégance.

Là, eomme sur sa terre natale, Shakspeare est le plus populaire de tous les écrivains; il est le seul poète peut-être dont quelques vers se mêlent parfois dans la simple éloquence, et les graves discours du sénat d'Amérique. C'est surtout par lui que ce peuple si habile dans les jouissances matérielles de la société , semble communiquer avec cette noble jouissance des lettres qu'il néglige, et qu'il connaît peu ; et lorsque le génie des arts s'éveillera dans ces contrées d'un aspect si poétique, mais où la liberté semble n'avoir encore

inspiré que le commerce, l'industrie et les sciences pratiques de la -vie, on peut croire que l'autorité de Shakspeare et l'enthousiasme de ses exemples régnera sur cette littérature nouvelle. Ainsi, ce comédien du siècle d'Elisabeth , cet auteur réputé si inculte , qui n'avait pas lui-même recueilli ses ouvrages rapidement composés pour d'obscurs et grossiers théâtres, sera le chef et le modèle d'une école poétique, qui parlera la langue répandue dans la plus florissante moitié d'un nouvel univers.

DU POÈME

DE LUCRÈCE.

LUCRÈCE ( Titus Lucretius Carus), l'un des plus grands poètes latins, né l'an de Rome 659, était d'une famille noble, et dont le nom se retrouve plusieurs fois dans l'histoire du temps. Il fut ami; de Memmius, l'un des meilleurs citoyens et l'un des esprits les plus éclairés de cette époque, où Rome troublée parles rivalités de ses grands hommes et toute pleine de passions furieuses, s'occupait cependant d'attirer les arts de la Grèce , et mêlait la gloire, les voluptés et les lettres. Lucrèce vit les proscriptions de Marius et de Sylla, et vécut dans les horreurs de la guerre civile, au milieu de cette corruption hideuse où germait Catilina, parmi ces mœurs encore rudes pour la barbarie, mais polies pour le vice, parmi les cri-

mes des factions, les longues vengeances de l'aristocratie, les frénésies populaires, le mépris de toute religion, de toute loi , de toute pudeur, et surtout du sang humain ; enfin , dans cette époque où l'ancienne Italie étalait toutes les grandeurs du crime , comme l'Italie du quinzième siècle en reproduisit toutes les bassesses.

On sait peu de choses de sa vie. Il la passa certainement loin des affaires publiques, suivant l'axiome et le conseil d'Epicure, confondu dans les rangs des chevaliers. On ignore s'il fit le voyage d'Athènes, et s'il visita lui-même les écoles de la philosophie qu'il a chantée. Un de nos premiers écrivains a fortement indiqué un rapport vraisemblable entre les temps horribles où vécut Lucrèce et les doctrines désolantes dont ce poète a fait choix. « Lucrèce, dit M. de Fontanes, M comme presque tous les athées fameux , naquit » dans un siècle d'orages et de malheurs ; témoin » des guerres civiles de Marius et de Sylla, H n'osant attribuer à des dieux justes et sages les » désordres de sa patrie, il voulut détrôner une M providence, qui semblait abandonner le monde » aux passions de quelques tyrans ambitieux. Il M emprunta sa philosophie aux écoles d'Ëpicure ; H et maniant un idiome rebelle qui, né parmi les » pâtres du Latium, s'était élevé peu à peu jus» qu'à la dignité républicaine, il montra dans ses

'.fl

» écrits plus de force que d'élégance, plus de gran» deur que de goût. » On ne peut douter d'ail-j leurs, en lisant son poème, qu'il n'eût fait une profonde étude de la langue, de la philosophie et des mœurs grecques. Ce fut l'occupation de ses nuits, comme il le dit lui-même. Une tradition fort incertaine suppose que son poème surlanature, des choses fut composé dans les intervalles lucides d'une folie causée par un philtre amoureux, qu'il avait reçu d'une maîtresse jalouse. Il paraît certain qu'il se donna lui-même la mort à l'âge de quarante-quatre ans , dans un accès de délire .-I mais on peut douter que son poème soit sorti du; milieu des rêves d'une raison habituellement égarée. La folie du Tasse n'a point précédé son. génie; la Jérusalem n'a pas été conçue dans l'hospice de Ferrare : si quelquefois, dans ces vives intelligences, dans ces imaginations enthousiastes qui ont le plus honoré l'humanité, l'excès de la| force touche à la faiblesse; si, comme le disait Sénèque, il n'y a point de grand esprit sans une nuance de folie ; si cette fatigue des organes qui ont trop souffert de l'ardente activité de l'arno vient à obscurcir le rayon divin de la pensée, ce n'est point du milieu de ces nuages que sort la lumière ; et l'éclipsé de la raison peut devenir le terme, mais non l'intervalle du génie. iA

O " Le poème de Lucrèce, dans la longue erreur de

ses raisonnements, offre d'ailleurs une méthode,

une force d'analyse qui ne permet pas de supposer que l'auteur n'ait eu que des moments passagers de calme et de raison. Bien qu'on y voye briller les éclairs d'une verve admirable, ce qu'on y sent beaucoup, et quelquefois jusqu'à la fatigue, c'est l'ordre philosophique, c'est l'effort du raisonnement porté sur des notions incohérentes et fausses, mais suivi avec beaucoup de précision et de vigueur ; et c'était sans doute ce mérite qui attachait le philosophe Gassendi à la lecture du poète épicurien. La découverte récemment annoncée des écrits d'tpicure, si elle se vérifie, pourra donner lieu de juger jusqu'à quel point Lucrèce s'est montré l'interprète fidèle de ce philosophe, qu'il invoque avec tant d'enthousiasme, et dont il expose si longuement les principes. Ce système, dans les vers du poète, paraît, il faut l'avouer, très-logiquement absurde, en même temps qu'il est fondé sur la physique la plus ignorante et la plus fausse. Mais, ce qui nous séduit dans Lucrèce , c'est le talent du grand poète, talent plus fort que les entraves d'un faux système, et que l'aridité d'une doctrine qui semble ennemie des beaux vers, comme de toutes les émotions généreuses. Un grand poète athée, voilà sans doute un singulier phénomène. Ce sera même une singularité de plus, que ce grand poète ait fleuri dans les

n commencements d'une littérature, à cette première époque, où la poésie semble plus rapprochée de son origine naturelle et plus voisine des dieux. Mais la corruption si hâtive des Romains, l'influence de la Grèce sur la littérature latine S peuvent expliquer cette bizarrerie. Rome empruntait tous ses arts et toutes ses opinions de lai Grèce, et les prenant au point où elle les trouvait chez un peuple vieilli, reçut en même temps les chants d'Homère et les incrédulités philosophiques d'Athènes. L'imagination de Lucrèce, frappée à la fois de ces deux impressions, les mêla dans ses vers, sans que la verve, toute nouvelle et toute vive encore, d'un Romain naissant aux beaux-arts , ait pu

• i s'éteindre sous les froides théories du scepticisme. 4■

Ainsi, son génie trouva des accents sublimes pour attaquer toutes les inspirations du génie, la divinité, la providence, l'immortalité de l'ame : dans sa verve malheureuse , il fait du néant même une chose poétique ; il' insulte à la gloire ; il jouit de la mort; il triomphe de montrer la destruc,tion de la pensée et du génie dans le néant de cet Homère, qui, dit-il, a surpassé le genre hi,&- j main par l'intelligence, et a éteint la lumière de tous les autres esprits, comme le soleil efface toutes j les étoiles. Du fond de ce scepticisme , il s'élance j

par moments à une hauteur d'enthousiasme et de poésie qui n'a de rivale que dans la sublimité d'Homère lui-même. Il détruit tous ces dieux, dont les poètes avaient peuplé l'univers embelli ; il raille ces doctrines, si saintement philosophiques , et si chères à l'imagination comme à la vertu, qui promettent une autre vie, et d'autres récompenses; il supprime toutes les espérances, toutes les craintes. Retrouvant une poésie nouvelle par le mépris de toutes les croyances poétiques, il paraît grand de tous les appuis qu'il refuse , et semble s'élever par la seule force d'une verve intérieure, et d'un génie qui s'inspire luimême.

Le seul endroit de son poème où il n'ait pas renié tous ces dieux de l'imagination et de la poésie, sa sublime et gracieuse invocation à Vénus , n'est encore qu'une allégorie d'un poète physicien, qui voit dans la fécondité le principe de la nature. Mais les admirables couleurs dont il peint sa déesse, annoncent qu'il aurait pu conserver et rajeunir tous les dieux d'Homère. Ces grandes beautés qui éclatent dans le poème de Lucrèce ont de tout temps excité l'admiration, et frappent d'autant plus qu'elles sont un des premiers efforts de la muse romaine. Cicéron , suivant une tradition peu vraisemblable rapportée par Eusèbe, avait publié et revu le poème de Lu-

crèce. Il est remarquable, cependant, qu'amateur de tous les anciens poètes de Rome, et curieux de leurs vers, Cicéron, dans tous ses ouvrages , ne cite qu'une seule fois le nom de Lucrèce , à qui d'ailleurs il reconnaît de l'art et du génie. Virgile le désigne dans ses Géorgiques avec une sorte d'admiration jalouse; et il l'a souvent imité avec ce soin de détail qui décèle une étude profonde. Ovide lui promet l'immortalité en termes magnifiques :

Carmina sublimis tunc sunt peritura Lucreti,

Exitio terras quum dabit una dies.

Velléius le place parmi les génies éminents; Quintilien le juge avec moins de faveur; et, paraissant surtoutpréoccupé du mérite de la poésie dans ses rapports avec l'éloquence, il ne croit pas Lucrèce utile pour former le style de l'orateur; restriction qui n'est pas une censure. Stace vanta la sublime fureur de Lucrèce. Dans la décadence de la littérature romaine, les premiers apologistes du christianisme ont souvent cité Lucrèce, soit pour s'appuyer de son incrédulité, soit pour combattre son matérialisme, et en respectant toujours sa renommée de grand poète.

Cette vertu poétique fait lire son ouvrage en dépit de la répugnance, et quelquefois même de l'ennui qui s'attache à sa mauvaise philosophie.

Lu premier abord, les vers de Lucrèce semblent udes et négliges ; les détails techniques abondent ; es paroles sont quelquefois languissantes etproaïques. Mais qu'on le lise avec soin , on y sentira me expression pleine de vie, qui non-seulement nime de beaux épisodes et de riches descripions, mais qui souvent s'introduit même dans argumentation la plus sèche, et la couvre de eurs inattendues. C'est une richesse qui tient à 1 fois aux origines de la langue latine , et au gé11eparticulier du poète. C'est une abondance d'images fortes et gracieuses , une sensibilité, toute latéi'ialiste il est vrai, mais touchante et expressive.

On a dit, pour rabaiser Lucrèce, qu'ayant à lécrire les ravages de la peste sur les hommes, il .vait paru, dans un sujet si voisin de nous,moins iathétique et moins touchant que Virgile dans la ceinture d'un bercail frappé du même fléau. La ustice de ce blâme, et l'infériorité de Lucrèce 'expliquent naturellement par l'influence de la philosophie qu'il a chantée. Dans toutes les descriptions delanature matérielle , son épicuréisme ni laissait cette vivacité d'imagination dont le toète ne peut se défaire ; mais quand il s'agissait le l'homme , qu'avait-elle à lui donner , cette philosophie étroite et malheureuse ? Comment couvait-elle l'élever au-dessus de cette émotion pute sensitive, et de ces larmes vulgaires qu'ex-

cite le spectacle du mal physique ? Quelles nouvelles cordes pouvait-elle ajouter à sa lyre, pour lui inspirer, sur les souffrances de l'homme, des accents plus tendres que ceux qu'il accordait à la victime immolée, à la matière animée et souffrante ? Ainsi, Lucrèce, qui plus d'une fois, par des vers pleins d'harmonie, a égalé Virgile luimême dans l'art de peindre , avec une douce mélancolie , les douleurs des animaux et les affections que leur prête la poésie, lui est prodigieusement inférieur lorsque, venant aux douleurs de l'homme, il ne trouve rien au-delà des émotions matérielles, et s'épuise dans d'affreux détails, sans pouvoir saisir aucun de ces traits de sentiment qui blessent l'ame, et l'élèvent en l'attendrissant: c'est là que le poète sceptique est abandonné de son génie, seul dieu qui lui restât. ^ On sait l'estime que Molière faisait de Lucrèce, et la charmante imitation qu'il a donnée de quelques-uns de ses vers, imitation qui n'était qu'un fragment d'un long travail sur le poème de la nature. Voltaire, dans les Lettres de Memmius et dans quelques autres écrits , parle souvent de Lucrèce avec une vive admiration. Il paraît même que, dans sa métaphysique peu sérieuse, il avait été frappé des arguments que Lucrèce accumule avec beaucoup de poésie contre l'immatérialité de l'âme.

« Il y a dans Lucrèce, dit-il, un admirable

■à

troisième chant que je traduirai, ou je nc pourrai. » Promesse qu'il n'a pas remplie, et tâche liflicile dont Racine le fils s'est en partie acquitté, en traduisant dans son poème de la religion quelques-uns des plus éloquents blasphèmes de Lucrèce, et en leur opposant de belles réponses, où son talent si pur s'est animé de la verve du spiritualisme qu'il défend. Quelques-uns des écrivains du dix-huitième siècle, qui ont eu pour le matérialisme la funeste préférence si éloquemment combattue par Rousseau, et quelquefois par Voltaire, ont exclusivement admiré Lucrèce, et souvent recueilli dans son poème de vieux sophismes aussi décriés que leur cause, et témoins incontestables de ce cercle uniforme d'absurdités auquel est condamné l'athéisme. Le baron D'Holbach en a hérissé son système de la nature. Diderot, qui avait encore plus d'enthousiasme que de scepticisme , a senti et loué Lucrèce comme un poète mérite de l'être , avec beaucoup de feu et de goût. La Harpe en a parlé dans son Cours de littérature avec une rapidité superficielle, et trop peu digne d'un critique si habile.

Mais nulle part le caractère poétique de Lucrèce n'a été mieux saisi, jugé avec un goût plus sûr et plus élevé , avec une expression plus éloquente, que dans le discours qui précède la traduction de l'Essai sur l'homme de Pope.

« Si nous examinons les beautés de Lucrèce , 11 dit M. de Fontanes, que de formes heureuses; » d'expressions créées, lui emprunta l'auteur des » Géorgiques! Quoiqu'on retrouve dans plusieurs » de ses vers l'âpreté des sons étrusques, ne fait-l » il pas entendre souvent une harmonie digne de M Virgile lui-même ? Peu de poètes ont réuni àun

» plus haut degré ces deux forces, dont se com-^

» pose le génie, la méditation qui pénètre jus» qu'au fond des sentiments ou des idées dont elle » s'enrichit lentement, et cette inspiration qui M s'éveille à la présence des grands objets. En » général, on ne connaît guère de son poème que » l'invocation àVénus,laprosopopéede la nature » sur la mort, la peinture énergique de l'amour » et celle de la peste. Ces morceaux, qui sont les » plus fameux, ne peuvent donner une idée de » tout son talent. Qu'on lise son cinquième chant » sur la formation de la société, et qu'on juge si » la poésie offrit jamais un plus riche tableau.1 » M. de Buffon en développe un semblable dans » la septième des époques de la nature. Le phy-' » sicien et le poète sont dignes d'être comparés :

» l'un et l'autre remontent au delà de toutes les

» traditions, et malgré ces fables universelles, » dont l'obscurité cache le berceau du monde, ils » cherchent l'origine de nos arts, de nos religions » et de nos lois, ils écrivent l'histoire du genre

humain , avant que la mémoire en ait conservé des monuments. Des analogies, des vraisemblances les guident dans ces ténèbres ; mais on s'instruit plus en conjecturant avec eux, qu'en parcourant les annales des nations. Le temps, dans ses vicissitudes connues , ne montre point de plus magnifique spectacle que ce temps inconnu, dont leur seule imagination a créé tous les événements. »

DU POLYTHÉISME

^ DANS j

LE PREMIER SIÈCLE DE NOTRE ÈRE\*.

L'HISTOIRE du polythéisme serait infinie : le tableau seul de sa longue décadence est difficile à retracer. Il faut cependant, pour montrer quelle fut la tâche accomplie par les premiers défen-j seurs du christianisme, chercher ce qui les pré-| cède et ce qui les entoure; il faut parcourir l'état religieux et moral de l'ancien monde, pour juger quelle résistance il opposait, ou quels secours il pouvait offrir à laprédication d'un culte nouveau.

La lutte savante et prolongée du christianisme m

\* Ce morceau faisait partie d'un grand ouvrage cora-' mencé il y a plusieurs années, et qui exigerait encore des études et des recherches que l'auteur ne peut plus faire. Û

.

contre les restes de la superstition païenne, fera ressortir, dans les siècles suivants, les principaux caractères et les altérations diverses du paganisme. Mais cette manière de le connaître et de l'étudier nous tromperait sur l'état véritable où se trouvaient les croyances humaines à la première époque de l'Évangile, avant que la philosophie, venant au secours du polythéisme, eût essayé de le refaire, pour le défendre. Ce qu'il importe de remarquer d'abord, c'est l'état où le christianisme surprit le monde.

Quand la lumière de cette loi nouvelle se leva sur l'Asie, les Romains, devenus le peuple dominateur, voyaient depuis long-temps s'affaiblir leurs antiques croyances.C'est une circonstance remarquable que l'affaiblissement du paganisme , que l'incrédulité pour les faux dieux , et 1 incertitude même sur l'existence d'une nature divine, remontent aux plus belles époques de Rome.

Cette révolution fut d'abord lente et presque imperceptible. Les dogmes religieux étaient à Rome sous la garde de l'inquisition politique ; on y croyait comme à la patrie ; on les observait comme une loi tutélaire de l'état. Le commerce des Grecs vint tout changer ; ils arrivèrent avec leurs systèmes de philosophie si libres et si variés ; et, dans le temps même où Polybe admirait la superstition des Romains, déjà les poètes de Rome,

dans leur verve un peu rude, se permettaient d'étranges libertés. Lucile, l'ami de Scipion et le premier satyrique de Rome, se moquait des dieux à peu près autant que des hommes.

Dans un entretien \* qu'il supposait entre les habitants de l'Olympe, il les faisait plaisanter eux-mêmes sur ce titre de père, que les hommes leur donnaient à tous indistinctement. Dans

Athènes, le philosophe Stilpon avait été banni par sentence de l'Aréopage, pour avoir osé dire que la Minerve du Parthénon n'était pas une divinité, mais l'ouvrage de Phidias ; à Rome, Lucile se moquait impunément des Romains prosternés devant ces vains simulacres imaginés par Numa; et il compare leur idiote terreur à celle des petits enfants \*\* qui prennent pour des hommes en vie toutes les statues d'airain qu'ils aperçoivent. Ainsi croulait l'idolâtrie des Romains, à mesure qu'ils sortaient de leur première ignorance.

\* Nemo sit nostrum quin Pater optimus divum , Ut Neptunus pater, Liber , Saturnus pater, Mars, Janus, Quirinus pater, nomen dicatur ad unum.

#\* Terricolas lamias , Fauni quas Pompiliique

Instituere Numæ, tremit has, hic omnia ponit, Ut pueri infantes credunt signa omnia ahena

Vivere, esse homines; sic isthaec omnia ficta Vera putant : credunt signis cor inesse ahenis : Pergula pictorum; veri nihil; omnia ficta.

Lucrèce fut plus savant et plus hardi que le vieux Lucile. Son ouvrage, considéré comme un monument historique, est une grande preuve de la décadence du paganisme chez les Romains. Les idées philosophiques ne tombent dans le domaine du poète, qu'après avoir long-temps occupé les esprits. Lucrèce écrivait, nous dit-il, pour dégager les ames des chaînes de la religion \*, pour relever les courages abattus par la terreur, pour faire cesser ces offrandes de victimes que les hommes tremblants prodiguent au pied des autels.

Ce ne sont pas précisément des dieux vengeurs du crime, et soutiens du remords que Lucrèce veut faire disparaître; ce sont ces divinités fantastiques et capricieuse, qui, aux yeux du polythéiste, peuplaient l'univers, comme autant de mauvais génies, avec lesquels on n'était assuré d'aucun repos, et qui se jouaient incessamment du sort et de la vie des hommes. Ce qu'il attaque, c'est, pour ainsi dire, cette sorcellerie mythologique dont l'univers était infatué, alors que la fièvre et la peste avaient leurs temples, et qu'il n'y avait pas de grotte, de forêt, de lac qui ne parût recéler quelque divinité.

Mais Lucrèce ne s'arrêtait point là. Disciple

\* Relligionum animos nodis exsolvere pergo.

Luc., L. I.

passionné d'Épicure, nourri de tous les écrits de cette Grèce qui avait épuisé tour à tour la fable et le scepticisme, il ne voit dans l'univers et dans l'homme que la matière. Il détruit toute spiritualité, toute liberté, toute conscience, sans s'in- quiéter s'il rendra l'homme plus raisonnable ou plus méchant. 1 On peut croire que ces opinions empruntées i par le poète romain à la Grèce oisive et subju- j guée prirent un plus dangereux caractère, en venant se mêler aux vices et à la puissance de Rome. Sans doute les passions de quelques hom- mes s'accommodent tout aussi-bien, pour faire le mal, d'une croyance que d'une impiété. Le sauvage et illétré Marius, ce pâtre d'Arpinum, instruit dans son enfance à quelques superstitions grossières, ne connaissait guère le poème de Lucrèce , et n'avait pas besoin d'être matérialiste, pour être cruel et sans pitié. Sylla, savant etpoli, croyait aux songes, et, dans lé péril d'une bataille, adorait une petite divinité dont il portait sur lui l'image : il n'en fut pas moins plus féroce et plus implacable que Marius lui-même. -j Il semble cependant que la philosophie d'Épicure, spéculation oisive de la Grèce, une fois accueillie par l'activité m£ftfaisante des Romains, s'envenima de tous les vices des oppresseurs du monde. Dans les écoles d'Athènes ou de Corinl

the, un philosophe épicurien , .un cynique, un péripatéticien, discutait ingénieusement surlevice, sur la vertu, sur l'ame , sur les dieux. Tout cela n'était qu'un jeu de l'esprit grec. Mais , à Rome, ces patriciens si riches, effrenés dans leurs volupjités comme dans leur pouvoir, en trouvantla doctrine d'Épicure parmi les arts de la Grèce qu'ils rappelaient à eux comme un plaisir, tirèrent de leurs sciences nouvelles un raffinement de corruption, de luxe et de cruauté. Le scepticisme d'un philosophe grec sur l'existence des dieux, sur la réalité de la justice, fut mis plusieurs fois en pratique, par un proconsul de Rome inique et spoliateur, dont l'impiété lucrative pillait les temples de Grèce ou d'Asie.

Cette doctrine était au profit des ambitieux qui voulaient opprimer leurs concitoyens; car elle inspirait la mollesse et l'indifférence, le dégoût des périls publics et des vertus qui maintiennent la liberté d'un peuple. Ces jeunes patriciens efféminés et sanguinaires, ces satellites de Catilina , qui vivaient dans la pratique de toutes les infamies et de tous les crimes , et que les historiens nous représentent comme une bande de malfaiteurs autorisés dans Rome , ces impurs héritiers des plus illustres Romains n'avaient pas d'autre doctrine qu'un épicuréisme grossier ; et César, qui les protégeait, et qui voyait en eux le séminaire

d'une tyrannie future, se servit de ces mêmes opinions, pour défendre dans le sénat romain la conjuration et ses chefs ; il déclara \* que tout finissait à la mort; que l'ame et le corps s'anéantissaient à la fois, et qu'il n'y avait au-delà du tombeau, ni joie, ni douleur. Caton , défenseur de la liberté et des anciennes mœurs, repoussa l'opinion de César, sans lui opposer aucune tradition religieuse. N'est-il pas visible par ce mémorable exemple que le polythéisme avait dès lors perdu toute autorité sur les esprits éclairés, et que cette incrédulité , qui, dans quelques hommes vertueux, se bornait au mépris des superstitions populaires, allait dans les autres jusqu'à l'extinction de tout sentiment moral et religieux ?

Le grand orateur qui combattit avec tant de force l'indulgence intéressée de César pour les mauvais citoyens f et qui repoussa cette morale de crime et d'impunité, en invoquant sur les traîtres la vengeance des dieux et des, lois , Cicéron s'exprime comme César, dans une occasion non moins publique, dans une cause plaidée devant les magistrats du peuple, la défense du jeune Cluentius; il traite de fable et d'ineptie la croyance que l'on puisse souffrir dans un autre monde ; il voit dans la mort l'anéantissement de toute sen-

\* Sall., in Catilind.

sation, et allègue àcet égard l'opinion universelle.

On nous objectera des foules d'autres passages, où Cicéron reconnaît et espère un avenir éternel. Flottant et indécis entre les philosophics diverses , ce beau génie acceptait toutes les idées qu'il pouvait orner de son éloquence ; et sans doute, celui de tous les systèmes qui convient le plus à l'imagination comme àla vertu , avait droit de le séduire. Comment Cicéron n'aurait-il pas aimé la croyance qui lui inspira ce Songe de Scipion , où l'immortalité de l'ame se confond si naturellement avec celle de la gloire ? Mais nous avons voulu seulement indiquer par un exemple que le spiritualisme n'était à ses yeux qu'une belle conjecture, qu'il n'appuyait sur aucune tradition religieuse, et qui de son temps était généralement regardée comme une fable.

Quant à son opinion sur les dieux du paganiswe, elle semble également varier selon qu'il parle en orateur, qu'il discute en philosophe , ou qu'il s'épanche avec ses amis dans la libre confiance d'un commerce familier. Orateur, il emploie les pieuses croyances, l'intervention miraculeuse des dieux, l'inviolabilité des autels, la sainteté des rites antiques. Poursuit-il Verres, 5on ardente prière fait descendre tous les dieux tuteur du tribunal, pour accabler un spoliateur sacrilège. Défend-t-il Fonteius , il invoque sur

lui les mains tutélaires d'une sœur qui veille à la durée de l'empire et des feux de Vesta.

Mais dans ses ouvrages philosophiques , Cicéron, libre et ingénieux disciple des Grecs, ne voit plus dans la mythologie vulgaire qu'un tissu de fausses traditions, ou d'allégories mal comprises. Bien que la diversité des opinions qu'il prête à ses interlocuteurs laisse quelquefois une sorte d'incertitude sur sa propré" .pensée , il est clair qu'il ne croit pas au polythéisme , et qu'il doute de tout le reste. Ses ouvrages ne sont à la vérité que des analyses contradictoires de, toutes les opinions déjà répandues dans la Grèce; mais on nepeut douter que Cicéron, leur donnant le crédit de son nom et la popularité de son éloquence, n'ait puissamment contribué à détruire, dans sa patrie , l'ancien système religieux, dont ces opi- nions montraient le ridicule et l'insuffisance. A travers quelques précautions qui semblent des égards pour la croyance reçue de l'état, les Tusculanes et la Nature des dieux renversent tout l'édifice du paganisme, et le réduisent à des fables ou à des symboles. Le traité de la Divination, ouvrage moins spéculatif et moins imité des Grecs, n'est qu'une longue dérision de l'une des parties les plus essentielles du culte public , des auspices, auxquels Cicéron lui-même présidait, et dont il recommande d'ailleurs l'emploi, comme utile à

lia république. Toutes les espèces d'oracles et de (prédictions , toutes les fourberies des prêtres pdiens, et toutes les sottises de la crédulité hujinaine, sont attaquées dans le second livre de ce singulier ouvrage, avec une hardiesse, que Cicéron ne cache.plus sous le nom d'un interlocuteur étranger, mais qu'il avoue librement pour son compte. Le cynique OEnomaüs, et les six cents auteurs grecs qui, suivant Eusèbe, avaient écrit contre les oracles, n'avaient pu mieux faire que Cicéron dans cet ouvrage. Les paroles par lesquelles il le termine, semblent une profession de déisme, opposée aux fables du polythéisme et aux vaines terreurs du vulgaire.

« Parlons avec vérité, dit-il, la superstition » répandue chez les peuples a opprimé presque » toutes les ames , et s'est emparée de la faiblesse » humaine. Nous l'avions dit dans l'ouvrage sur » la Nature des Dieux, et nous l'avons plus parti» culièrement démontré dans ce dernier écrit, JI convaincus , comme nous le sommes , que nous » aurions fait une chose utile à nos concitoyens » et à nous-mêmes, si nous avions déraciné une » telle erreur. Cependant (car sur ce point je veux » que ma pensée soit bien comprise), la chute de » la superstition n'est pas la ruine de la religion. » Il est d'un sage de maintenir les observances » instituées par nos aïeux dans les sacrifices et

» les cérémonies; et l'existence d'une nature éter- » nelle, la nécessité pour l'homme de la recon» naître et de l'adorer, est attestée par la magni-

» ficence du monde et l'ordre des choses célestes.

» Ainsi, de même qu'il faut propager la religion » qui se lie à la connaissance de la nature, il faut » arracher toutes les racines de la superstition.» On ne peut confondre ce langage avec celui de Lucrèce, qui prétendait également délivrer les aines des terreurs imbécilles de la superstition; une cause première, une nature divine remplace ici le mouvement inexplicable des atomes d'Epicure. Était-ce le terme où s'arrêtaient les pensées de Cicéron? son esprit était-il étranger à toute croyance superstitieuse? Consultons ses lettres, monument si vrai de toutes les faiblesses de son ame mobile et passionnée. Apprendrez-vous quelque chose par ce billet familier, où Cicéron, annonçant à sa femme qu'il vient d'être malade, ajoute ces paroles assez curieuses ? « J'ai été sou» lagé si vite qu'il semble que quelque dieu m'ait » guéri; aussi ne manquez pas d'offrir, avec le » soin pieux et la pureté qui vous est ordinaire, » un sacrifice à ces dieux, c'est-à-dire àEsculape » et à Apollon. » Mais ce passage est-il sérieux? n'est-ce pas quelque allusion légèrement ironique, comme celle de Socrate ordonnant d'immoler un coq à Esculape? voilà ce qu'il est difficile de deviner à coup sûr.

Dans le quatrième siècle, un des apologistes du christianisme accusait Cicéron, tantôt de complaisance pour les superstitions de son temps, Itantôt de complicité dans ces mêmes erreurs. « 0 » Cicéron , lui dit-il quelque part, qucn'essayais» tu d'éclairer le peuple ? Cette œuvre était digne » d'exercer ton éloquence. Tu ne devais pas crain» dre que la parole te manquât dans une cause si » juste, toi qui en défendis si souvent de mauvai» ses avec tant d'abondance et de vigueur. Mais , » apparemment, turedouteslecachotdcSocrate, M et tu n'oses prendre en main la défense de la » vérité. JI Ailleurs, l'accusant d'avoir cru luimême à la vérité des apothéoses, Lactancc cite ces paroles que Cicéron avait écrites dans sa douleur , après avoir perdu sa fille : t( Si jamais créa» turc humaine mérita d'êtrc divinisée, sans doute » c'est Tull ie. 0 toi, la plus vertueuse et la plus » éclairée des femmes, accueillie parmi les dieux, » je te consacrerai dans la croyance de tous les » mortels.» Mais ce délire d'une imagination vive et tendre, ce paganisme de l'amour paternel, ne prouvent rien sans doute sur la croyance de Cicci'on aux fables de l'antiquité ; tous ses ouvrages philosophiques sont IÙ, pour le démentir. Il était de la religion qu'avait annoncée Socrate, il continua cette belle tradition des vérités morales; mais, fidèle observateur des lois de son pays ,

passionné pour les institutions et les exemples '. d'une république qu'il voyait disparaître, cher- i chant sa force dans les souvenirs du temps passé, il eût craint de détruire, et, quelquefois , ildéfen- dait un culte, qu'il croyait gardien du patriotisme de Rome, parce qu'il en avait «té contemporain. Ainsi, la franchise et les saillies du philosophe étaient réprimées par la prudence de l'homme d'état : précaution vaine etfaible, quand elle n'est pas sincère. Les ouvrages de Cicéron n'en sont pas moins la preuve du décri profond où était j tombé le polythéisme parmi les esprits éclairés, Vainement Cicéron, par une contradiction plus commune qu'on ne croit, reproche à la jeune i noblesse de Rome d'abandonner le soin des auspi- ces, de ne plus remplir les fonctions augurales; elle lisait le traité de la Divination, et les plaisan- teries de Cicéron décréditaient ses conseils. «

On ne peut douter que cetfe même époque de froideur et de scepticisme Qilait vu tenter quelque effort pour réformer le culte païen, et le rendre plus satisfaisant pour la raison. Je n'en voudrais d'autre preuve que l'ouvrage de Varron sur les antiquités romaines. Il est visible, par les extraits de saint Augustin, que Varron ne se borijaitpas à retrouver d'anciennes traditions locales, etqu'il les ramenait à unpoint de vue philosophique, peu favorable aux superstitions populaires.

I L'ouvrage était partagé en quatre livres. Ceux

(qui touchaient à la religion étaient placés les 'derniers, par la raison, disait l'auteur, que les jétats se constituent avant de se donner une religion. Il divisait la théologie, ou connaissance des dieux, en trois espèces différentes, qu'il appelait mythologique, naturelle et civile. « La première, » disait-il, renferme beaucoup de fables contrai» res à la majesté et à la nature d'êtres immortels ; » par exemple, qu'ils soient nés de la cuisse ou de » la tête d'un dieu, qu'ils aient commis des vols, » des adultères. » La seconde se composait des systèmes de la philosophie sur l'essence des dieux. Enfin, la théologie civile se bornait à la connaissance des dieux reconnus par le culte public, et aux devoirs des citoyens et des prêtres pour la célébration des sacrifices. « La première de ces » théologies\*, disait Varron, est faite pour le théâ» tre, la seconde pour l'univers , la troisième » pour Rome. » Il paraît que Varron, dans cet ouvrage, expliquait déjà, par des allégories, les plus grandes absurdités du polythéisme, et qu'il le réduisait à des observances légales dont la politique devait diriger l'usage.

\* Prima theologia maxime accommodata est ad theatrum; secunda ad mundum; tertia ad TJrbem. ( Aiigitsi. de Civit. Dei, lib. VI).

Tel avait été le génie de Rome, au temps même où ses mœurs étaient les plus simples et les plus pures, d'asservir la religion à la politique. Mais l'illusion était alors partagée par les plus grands hommes de la république , et de là se communiquait à la foule des citoyens. A l'époque, au contraire, où le mépris d'une croyance absurde vint plutôt des vices que des lumières, le polythéisme cessa tout à coup d'être un instrument pour la politique et un frein pour le crime. Catilina , meurtrier d'un proscrit, souilla de ses mains sanglantes la fontaine lustrale d'Apollon ; César , méprisant l'anathème que la politique du sénat avait inscrit sur le chemin d'Ariminium, et franchissant , à la tête de ses soldats , cette borne milliaire qui n'était plus protégée par unereligieuse croyance, pénétra, sans obstacle, jusqu'à la ville sacrée, brisa les portes du temple de Saturne,comme il aurait forcé une citadelle ennemie, et enleva le trésor de la république inutilement placé sous la garde du plus ancien des dieux. Phénomène remarquable, et qui prouve qu'il y a quelque chose de salutaire dans un culte quelconque! l'homme devint d'abord plus méchant et plus vicieux, en cessant de croire une religion qui semblait permettre tous les vices.

De cette profonde dépravation de mœurs, de cette insouciance pour les anciennes divinités d'un

peuple libre, de cette philosophie sceptique et de cette sensualité brutale qui restèrent seules après tant de vertus immolées , sortirent l'esclavage de Rome et le règne d'Octave. Auguste, dans sa jeunesse, avait mêlé quelquefois à la licence de ses mœurs la dérision du culte des dieux. Suétone nous a conservé le souvenir d'un repas de débauche, où des femmes romaines, et quelques confidents d'Auguste, figuraient, avec lui, sous le nom et sous les attributs des principales divinités de l'Olympe. Antoine, dans ses querelles avec Auguste , lui rappela cette voluptueuse apothéose ; et les épigrammes du temps célébrèrent amèrement \* les soupers adultères des nouvelles divinités, et la parodie sacrilège d'Octave représentant Apollon.

On concevra, sans peine, dans un esprit aussi corrompu, mais aussi éclairé que celui d'Octave, ce mépris pour les fables du polythéisme, et cette fantaisie licencieuse de multiplier le nombre 'des dieux, par une facile imitation des vices que leur prêtait la fable. Mais on peut croire aussi, que l'idée d'une puissance divine agissait peu sur l'ame d'Octave Gœpias , du cruel et ingrat proscripteur

\* Impia dum Phoebi Gscsar mcndacia ludit.

Dum nova divorum ccenat adultcria.

( Su.etonius ":n Augusto )

de Cicéron, du tyran timide et vicieux qui s'as-i sura l'empire du monde, autant par les bassesses habiles de son caractère, que par la supériorité de son esprit.

Cependant lorsque, maître de Rome, il dépouilla la robe sanglante des triumvirs, et qu'il aspira même au titre de réformateur, le maintien de la religion et la prospérité du culte des dieux furent au nombre de ses premiers soins. Parmi toutes les dignités républicaines dont il formait le mobilier de sa tyrannie, il n'oublia pas celle de grand pontife; aussitôt après la mort de l'insignifiant Lépide, qui en avait été revêtu, Auguste se saisit de ce titre, afin d'être à la fois chef de la religion et de l'état. Il fit relever les temples abattus ou tombés en ruine, dans la fureur des guerres civiles. Il en dédia de nouveaux ; il porta même la réforme dans les croyances publiques, en faisant brûler un grand nombre de recueils d'oracles pour ne réserver que les livres sibyllins, dans lesquels il fit un choix conforme à la politique. Il augmenta les collèges des prêtres; il fit de nouveaux avantages aux vestales ; il rétablit d'anciennes cérémonies, des processions, des sacrifices annuels dans les carrefours. Il allait assidûment au temple de Jupiter; et il avait, ou il affectait mille superstitions sur les songes et les présages. Enfin, il était hypocrite , dans lareli-

c lion, comme dans la politique \*. Soupçonné d'inceste avec sa fille , et rival débauché d'Antoine, i il recommanda les mœurs, le respect de la foi conjugale, la piété pour les dieux.

1 Les heureux génies, les grands poètes, que le c sort avait placés sous son règne , servirent cette pensée du maître qui les protégeait. L'épicurien l Horace chanta les dieux, qu'il ne croyait pas, ïpour plaire à l'indigne protecteur de leurs autels.

. Ces poésies charmantes, ces adulations ingénieuses, qu'il jetait comme un voile sur le souvenir j éloigné des crimes d'Octave, associaient souvent la gloire du prince et celle des dieux. Mêlant les illusions d'une poétique reconnaissance à cette facilité de mensonge que donnait le polythéisme, il faisait entrevoir dans Auguste pacificateur quelque divinité bienfaisante, et le saluait du nom de Mercure ou d'Apollon, sans crainte de rappeler l'usurpation licencieuse qu'Octave avait faite des attributs de cette dernière divinité.

Auguste voulait, sans doute, ranimer la religion des Romains par la célébration de la fête séculaire, dont l'ingénieux Horace a composé l'hymne sacré. C'était une majestueuse et touchante cérémonie, que la réunion de la plus belle jeunesse de l'empire, élevant vers les dieux ses

\* Suetonius in Augusto.

mains innocentes , pour leur demander de laisser enfin reposer Rome dans la conquête du monde , et d'ouvrir un long siècle de paix après la génération qui venait de disparaître , emportant avec elle la liberté romaine et la guerre civile. Mais l'enthousiasme manque aux vers du poète; et son hymne sacré n'est qu'une flatterie pour Octave.

Comme les prêtres du polythéisme n'écrivaient point, comme ils n'opposaient aucun ouvrage aux différents systèmes de philosophie qui ruinaient le culte publique , on est réduit à chercher dans les poètes la croyance religieuse de l'antiquité. Les poètes du siècle d'Auguste nous montrent, à cet égard, le changement qui s'était opéré dans les esprits. La mythologie, qui faisait la partie principale et presque historique des chants d'Hésiode et d'Homère, est devenue, dans Virgile, un ornement ingénieux, dont l'usage, réglé par le goût, sert à flatter l'imagination, sans inspirer ni respect, ni croyance. Cicéron s'était plaint qu'Homère eût transporté aux dieux les passions humaines ; Virgile n'a pas corrigé cette faute dont la poésie ne saurait se passer, mais il a, pour ainsi dire, poli et perfectionné les passions qu'il laissait à ses dieux; il a retranché de leur histoire les inconcevables aventures dont s'amusait la poétique crédulité d'Homère; il a rectifié ces vieux mensonges transmis par la Grèce, sur le modèle

que lui donnaient les idées plus justes et les mœurs plus élégantes d'une civilisation avancée.

On ne voit dans Virgile ni les querelles, ni les amours du roi des dieux. Son merveilleux est, à la fois, plus vraisemblable et plus chaste. Ses dieux ont de la gravite ; Vulcain même est ennobli dans ses vers. L'art de Virgile, et l'effort qu'il devait faire pour accréditer la mythologie de son poème ne se montrent pas moins dans ce souvenir de la grandeur romaine , dans ce nom sacré de Rome et ce culte de sa gloire qu'il associe partout à celui des dieux. Le polythéisme n'est plus qu'une tradition incertaine, que l'on corrige à volonté, et qui se conforme à l'orgueil national et sert à la dignité de l'empire. L'ouvrage même de Virgile semble renfermer le démenti des fables qu'il raconte, et explique la philosophie où devaient s'élever tous les exprits que ne séduisaient plus les riantes folies du polythéisme. Je veux parler de cette sublime allégorie du sixième chant, témoignage si remarquable du progrès qu'avait fait la raison poétique, depuis Homère. Où le poète grec n'avait placé qu'une évocation des morts , qui se retrouve dans les superstitions des peuples les plus simples, Virgile déploie tout le dogme religieux des peines, des récompenses et de la régénération des ames; il explique la nature par une première cause, par une sorte de pan-

théisme qui rejette bien loin toutes les fables religieuses de l'antiquité , et en même temps , docile x à la politique d'Auguste, il place dans le séjour des peines éternelles celui qui méprise les dieux.

Enfin, le monument le plus complet qui nous reste de la mythologie païenne, les Métamorphoses d'Ovide, semblent le jeu d'une imagination poétique amusant des lecteurs indifférents. Elles n'ont rien de cet enthousiasme de bonne foi et de cette crédulité contagieuse qui, chez toutes les sociétés naissantes, inspirent l'homme de gé nie et font passer dans des hymnes sacrés les traditions des ancêtres et les antiques superstitions de la contrée. Parmi des hommes peu cultivés, le poète qui célèbre les dieux de son pays, trouve son enthousiasme dans sa foi. Il est d'abord séduit par ses récits; la force d'imagination qui l'a rendu poète, le livre plus qu'un autre aux croyances populaires; il ne cherche pas la religion pour varier ou pour inspirer ses chants, il la mêle involontairement à tout ce qu'il raconte, le merveilleux est historique; et c'est à cause même de la simplicité de leurs compositions, que les premiers poètes de l'antiquité sont remplis de fables et de prodiges divins. Rien n'était plus près d'eux, et ne s'offrait plus naturellement à leur esprit. l Mais lorsque , dans le hautdegrédelapolitesse romaine, au milieu d'une société savante, Ovide, I

avec une admirable industrie, mêlant les fable s superstitieuses à la fable philosophique de Pythagore, recueillait les histoires confuses des dieux, rassemblait les nombreuses amours de Jupiter et faisait de la terre, non-seulement le modèle, mais le théâtre de tous les v ices des dieux, on doit supposer qu'alors les croyances du polythéisme ne servaient plus qu'à flatteries esprits qu'elles ne persuadaient pas. Le poème d'Ovide est, à la fois, le plus ingénieux commentaire du paganisme , et le signe le plus marqué de sa décadence. N'est-il pas visible, dès les premiers vers, que le poète reconnaît un Dieu suprême ou une nature toute puissante, dont il ne parlera plus, et qui va faire place au long enchaînement de traditions vulgaires, qui mériterontd'étre embellies par sa muse. Ce même Ovide, dans un autre ouvrage, rougit de la morale du polythéisme. Il avertit les mères de ne pas conduire leurs filles dans les temples, de peur des mauvais exemples donnés par les dieux. Un siècle auparavant, Térence mettait sur la scène un jeune homme qu'un tableau de Jupiter encourage au plaisir, et qui se sent, à la fois, animé et justifié par cette vue. De Térence à Ovide, laraison avait fait quelques progrès, et l'emportait sur la superstition.

Ainsi, dans toutes les productions de la littérature, médailles incontestables de l'esprit d'un

peuple, on trouve les signes de la décrépitude et de la ruine du polythéisme sous le règne d'Auguste. Le seul écrivain de cette époque , qui paraisse conserver un respect grave et patriotique pour les anciennes croyances de l'état, Tite-Live, en rappelant dans son histoire quelques témoignages de l'esprit religieux des anciens généraux , a soin d'avertir, avec un regret amer, que ces exemples datent d'un autre siècle, avant le triomphe de la philosophie nouvelle qui méprise les dieux \*.

La piété de ces premiers Romains, que regrettait Tite-Live, se confondait avec leur amour de la gloire et de la patrie. Leur mort sur le champ de bataille était une offrande aux dieux. Rien surtout n'avait plus profondément imprimé la religion dans ces ames simples et belliqueuses, que le continuel usage des augures et des auspices. Ces prédictions de victoire si souvent accomplies, remplissaient les Romains d'une orgueilleuse superstition. Les entrailles des victimes, le chant ou le vol des oiseaux, toutes ces minutieuses observances que la guerre entretenait sans cesse, formaient autant de puissantes habitudes pour la foi des soldats. Vainqueurs, ils croyaientà des

\* Ante doctrinam Deos spcrnentem. T. L. , lib. X, ch. 40.

'dieux dont ils se sentaient protégés; vaincus, ils

(attribuaient le revers de leurs armes à des aus-

'pices négligés o.u mal compris. Le camp était un temple ; et plus la vie guerrière occupait alors de place chez les Romains, plus les croyances du polythéisme avaient d'ascendant sur les cœurs dont elles étaient sans cesse ou l'espérance ou l'effroi.

La vie civile des Romains n'était pas moins pleine de cérémonies à la fois politiques et religieuses. La convocation des assemblées, l'élection des magistrats, la forme du vote populaire, tout, dans l'exercice de la liberté publique, était précédé, soutenu, consacré par les auspices; et si souvent l'habileté du sénat abusait dû leur influence pour rompre les assemblées et pour déconcerter ou servir des intrigues, cette facilité même atteste la superstitieuse bonne foi du peuple. Mais, par l'élévation d'Auguste et le caractère de son pouvoir, la religion n'eut plus de racines dans le patriotisme et les droits les plus chers des citoyens. La longue paix de la puissance romaine, interrompit l'usage des auspices militaires, que , d'ailleurs la jalousie du prince n'aurait pas confié à ses généraux , sans doute de crainte que la religion ne vint armer l'espérance de quelqu'un d'entre eux, et qu'au milieu d'un sacrifice sous les yeux des légions, un chef ambitieux n'osât.

lire dans les entrailles d'une victime des prophéties contre l'empereur.

L'autorité des auspices cessa de même dans Rome, lorsque toute élection fut interdite au peu pie, et qu'il ne resta plus aucun vestige de ces assemblées qui jadis s'ouvraient dans le Forum, sous la consécration des cérémonies augurales , pour choisir en présence des dieux les magistrats d'un peuple libre. Mais cette nouvelle brèche à la religion de l'état ne date que du règne de

Tibère.

Au lieu de ces pratiques religieuses liées à-la liberté publique, on eut l'apothéose des empereurs. Le culte , comme l'état, fut profané par leur pouvoir. Auguste en donnal'exemple : lui qui ne souffrait pas qu'on le nommât Seigneur, il se laissa nommer Dieu. La flatterie des rois alliés lui érigea partout des autels; et, dans Athènes, un temple commence pour Jupiter Olympien,fut consacré au génie de César Auguste. Un collége de prêtres fut institué sous le nom d'Augustales. L'idolâtrie devint plus grande encore à la mort du prince.Les Romains, dans la sévérité de leur ancienne discipline, avaient admis le culte des aïeux , à peu près comme il se pratique de temps immémorial parmi les Chinois. Aucun des grands hommes de la république, ni les Scipions, ni les Camille of n'avaient été divinisés publiquement ; mais le fils

offrait des sacrifices aux mânes de son père. L'ame de son père était, un dieu pour lui. Dans le temps de la vertu romaine, Cornélie cherchant à détourner son second fils de la route et des périls du premier, lui disait, suivant cet usage du paganisme romain : « Lorsque je serai morte tu B m'offriras le culte des aïeux, et tu invoqueras M legénie de ta mère; tu ne rougiras pas alors )1 d'implorer par des prières ces divinités que vi» vantes et présentes , tu auras délaissées et

M trahies \*. »

L'empire des Césars envahit aussi cette illusion touchante de la piété domestique. Tibère offrait des sacrifices, immolait des victimes à la divinité d'Auguste. Ces apothéoses servaient à la tyrannie, en aggravant l'accusation de lèse-majesté, et en rendant sacriléges tous ceux qu'on voulait perdre. Cette circonstance\* seule peut expliquer des faits inconcevables pour nous ; comment un sénateur romain était accusé pour avoir vendu l'image du prince, pour avoir profané une bague qui portait cette effigie sacrée. Par une contradiction bizarre , les empereurs étaient à la fois dieux et hommes ; on les adorait, et on priait pour eux. Les délateurs accusaient Thraséas de n'avoir pas immolé des victimes pour la santé de

\* Corn. Nep. in fragmentis.

Néron, pour la conservation de sa voix céleste.

Domitien se donnait le titre de dieu dans ses décrets et dans ses lettres. Il semble qu'une religion deshonorée par de telles apothéoses dut, chaque jour, s'avilir davantage dans les esprits. Au reste, il est assez difficile de déterminer sous | quelle forme ceux qui croyaient alors aux dieux j concevaient leur existence. Pour la foule et pour le gouvernement qui, en fait de religion, agit sou- i vent comme la foule, le culte romain n'était, sous quelques rapports, qu'un fétichisme grossier; en voici deux exemples : Ayant éprouvé de grandes pertes sur mer, Auguste \*, dans une cérémonie publique, fit retirer la statue de Neptune, et châtia, pour ainsi dire, le dieu de son infidélité à la fortune de Rome: Quand Germanicus\*\* mourut, parmi les signes de la douleur publique , l'histoire raconte que dans les villes municipales d'Italie , on brisa, on jeta dans les rues les images des dieux, comme pour se venger sur elles du malheur de la patrie. Ainsi le prince se conduisait à cet égard comme le peuple, et l'un et l'autre comme le sauvage qui brise son idole. Ces exemples, qui datent de la plus grandc civilisation romaine, marquent assez combien le polythéisme

\* Suetonius , in Augusto.

\*\* Suetonius, in Cain.

était incapable de réforme , et devait s'adapter à toutes les folies du pouvoir absolu.

Le sacerdoce ne pouvait opposer aucune résistance ; car tous les prêtres dépendaient du souverain pontife, qui était l'empereur. Sous la république , les plus grands citoyens avaientrempli les différentes fonctions sacerdotales , mais sous l'empire, en restant toujours le partage de la n obl esse , elles tombèrent cependant aux mains des hommes les plus médiocres : on les donnait à qui ne pouvait mieux faire.

Claude \*, dans sa jeunesse , fut jugé si stupide qu'on ne lui accorda d'autre emploi que celui de flamen. Les pontifes ne se distinguaient donc que par le luxe de leur table et la richesse de leurs vêtements aux fêtes des dieux. Un respect plus grand s'attachait aux vestales : elles avaient d'imposants priviléges, qui tenaient au souvenir de la république ; et d'autres qui étaient ajoutés par l'empire. Un des plus éclatants honneurs rendus à Livie, fut le droit de siéger au théâtre sur le banc des vestales.

Tacite nomme quelques-unes de ces vierges , en désignant leur sainteté par un terme solennel, qui rentre presque dans les idées du culte chrétien. Leur sacerdoce était seul réel; parce que

\* Suetonius, in Claudio.

seul il imposait des devoirs rigoureux. Un des méchants empereurs , Domitien , rappela ces devoirs par des supplices: sous son règne, plusieurs vestales furent punies de mort et enterrées vives. Ce monstre était un païen dévot ; il remplissait avec ardeur ses fonctions de grand pontife; mais ce culte absurde et féroce était sans influence sur les mœurs. C'est à cette époque en eife.t qu'il faut reporter les plus grands excès de la corruption romaine, et ces saturnales dupouvoir qui épuisèrent tout ce que la tyrannie peut inventer, et l'espèce humaine souffrir.

Quand on voit passer Tibère, Caligula, Claude, Néron, et, après quelque intervalle, Domitien, on conçoit commentcette publicité du crime couronné dut profondément avilir les ames, effacer toutes les empreintes natives de justice et d'humanité, ébranler la conscience du genre humain, et faire douter d'une providence , dont le néant paraissait encore moins inconcevable que la patience.

Tous les écrivains rendent témoignage de cette incrédulité, et la confondent avec l'horrible dépravation de mœurs où tombèrent les Romains sous le règne des premiers Césars. Philon \*, qui vivait à l'époque de Caligula, se plaint que le

\* Philo, Allegor. legis, lib. III.

irnonde était alors peuplé d'athées. Les poètes, les philosophes, nous retracent les vices les plus infâmes , comme l'occupation familière des hommes de leur temps. Des prodiges de débauche, que le délire d'une imagination criminelle oserait àpeine concevoir dans la solitude du vice, étaient les spectacles et les fêtes de Rome. La folie du pour. voir absolu livrait les passions d'une Messaline et d'un Néron à tous leurs caprices ; et, par un des plus honteux avilissements de l'espèce humaine, les rêves bizarres du vice, les monstrueux désirs de la volupté, devenaient des événements publics, et figurent dans les annales de l'historien. La cruauté se joignait à la débauche , suivant le génie du cœur humain corrompu. On jetait des hommes dans les viviers où s'engraissaient lesmurènes ; on achetaitle plaisir de couper la tête d'un homme : le sang coulait dans un festin , comme au Cirque. La mort était toujours de quelque chose dans les plaisirs des Romains.

Le plus grand des maux de la tyrannie, c'est de dépraver ceux qu'elle opprime. Ainsi, tandis que les ombrages de Caprée recelaient la vieillesse souillée de Tibère, tandis que les jardins de

Claude retentissaient des bacchanales de Messaline , tandis que le palais de Néron, agrandi sur les cendres de Rome , enfermait dans son enceinte jusqu'à de nouveaux repaires de prostitution

publique, les premiers citoyens, corrompus par le désespoir d'arriver à quelque chose de grand, dégradés par l'esclavage et par la crainte , se livraient aux distractions de la volupté. Quelquesuns y cherchaient une sécurité , en tâchant de s'avilir autant que le maître qu'ils redoutaient:! ils affectaient le'vice, comme le premier Brutus avait feint la folie. Le plus grand nombre s'y plongeait tout entier, abusant ainsi sans péril des richesses de leurs aïeux et des anciennes dépouilles du monde; et comme l'historien grec nous montre, dans la peste d'Athènes, tous les excès et tous les désordres se multipliant par la vue prochaine de la mort, ainsi, devant la dévorante contagion de la tyrannie, chacun se hâtait de rassasier de plaisirune vie précaire et menacée.

La corruption du peuple était peut-être encore plus hideuse que celle des grands. Les plus honteuses folies des empereurs étaient destinées à lui plaire; leurs infamies étaient pour lui le contrepoids de leurs crimes. N'ayant eu long-temps d'autre culture morale que ladiscipline républicaine, il perdait tout en la perdant ; et depuis qu'il n'était plus citoyen, il était tombé au-dessous même de l'homme.

S'il fauten croire Juvénal, le& idées d'une providence vengeresse ne conservaient plus aucune autorité sur cette multitude. Les arguments de

Lucrèce contre les punitions d'une autre vie, les confidences philosophiques de César dans le sénut romain, étaient devenus la science du vulgaire ; et les enfants même ne croyaient plus aux fables du Tartare.

Mais comme il y a dans l'ignorance une crédulité qui change d'objet r et ne se guérit pas, cette multitude, indifférente aux anciens rites de la patrie, était abandonnée à mille sorcelleries bizarres. Ce nombre prodigieux d'esclaves qui formait dans l'Italie une autre classe de peuple , augmentait encore la masse des vices etapportait avec lui une foule de superstitions étrangères. Cette race d'hommes, vivant au milieu de l'abjection et des supplices, était la pire de toutes, parce qu'elle avait les vices de ses maîtres et les siens. Tous ces mélanges de corruptions diverses élevaient sur l'atmosphère romaine autant de vapeurs impures, dont quelques provinces éloignées avaient à peine évité l'atteinte.

A la régularité de l'ancien culte romain sllccédaient ces religions de débauche, inventées dans la mollesse et l'oisiveté de l'Asie. Dans la vieille mythologie romaine, l'indécence des dieux était, pour ainsi dire, corrigée par la gravité des cérémonies. Quelque chose de sévère se mêlait au culte même de Vénus : le temple élevé dans Rome à cette déesse semblait une expiation plutôt

qu'une offrande. Il avait été bâti de l'argent, des amendes prononcées \* pour crime d'adultère. Presque toutes les pompes du culte romain étaient sérieuses et solennelles; mais la déesse Isis, ses prêtres et ses adorateurs, ne s'annonçaient qu'au milieu de danses licencieuses, et ne favorisaient que de profanes amours. Ces jeunes .filles Romaines, élevées jadis sous la loi d'une austère pudeur, allaient, du temps deTibulle, consulter les prêtres d'Isis sur la fidélité de leurs amants. Des hommes dégradés, de vils ennuques d'Asie, étaient les prêtres de ces divinités étrangères ; et tandis qu'autrefois le service des dieux de la patrie était confié aux mains des premiers citoyens, des généraux, des magistrats , un bateleur, qui n'était pas Romain, qui n'était pas même homme, était le ministre de ces cultes nouveaux, transplantés à Rome d'Égypte ou d'Asie. Si le peuple se livrait avidement à ces spectacles grotesques, s'il préférait à la majestueuse procession des vestales le sistre et les grelots des prêtresses d'Isis, ou les rapides évolutions, les tournoiements bizarres des prêtres mutilés de Cybèle , les grands , les riches de Rome s'initiaient, avec plus d'ardeur encore,

\* Titi Livii lib. X. Eo anno, Q. Fabius-Gurges, consulis filius, aliquot matronas ad populum stupri damnatas pecunia mulctavit; ex quo mulctatitio aere Veneris aedem, quae prope circum est, faciendam curavit.

à des mystères, non de religion, mais de débauches, et variaient leur ennui par les inventions mystiques et voluptueuses de ces charlatans d'Asie.

L'ancienne confarréation du patriciat, cette espèce d'union à la fois religieuse et aristocratique, était si fort négligée, que, du temps de Tibère, on ne put trouver trois patriciens offrant les conditions nécessaires pour le sacerdoce \*. Mais Néron se fit prêtre de la déesse syrienne, et lui offrit publiquement des sacrifices, en long habit de lin, et la tête couronnée d'une mitre orientale. Dans cette espèce de folie que font naître le crime et le pouvoir absolu, il s'entourait de magiciens, leur prodiguait ses trésors , et voulait par leur secours évoquer lesmânes\*\*.

En même temps, l'horreur de ces temps désordonnés, les fréquentes révolutions du pouvoir, l'ardente curiosité du peuple pour un avenir qui lui semblait toujours une délivrance, l'ambition des prétendants à l'empire , je ne sais quelle frénésie d'un peuple qui avait tout conquis , tout usé, tout souffert, remplissaient les imaginations de mille rêveries bizarres, et donnaient un plein pouvoir à la science menteuse des astrologues.

\* Tacit., Annal., lib. IV, cap. XVI-

\*\* Caii Plin. Hist. Nat., lib. XXX.

/ Ils remplaçaient, pour ainsi dire, les oracles et j les auspices tombés en désuétude; et la sorcellerie s'était enrichie des pertes du paganisme.

On ne peut lire les écrivains de ce temps, et remarquer leur langage , qui est lui-même un trait historique dans leur récit, sans voir avec étonnement cette reprise de la superstition humaine, après les ouvrages de Cicéron et de Lucrèce. On ne trouve partout dans l'histoire des Césars, que présages, prédictions astrologiques, évènements merveilleux. Tibère avait, comme Louis XI, un astrologue près de lui. Plancine et Pison employaient contre Germanicus les invocations magiques. Galba prétendait à l'empire d'après une prédiction ; d'autres expiaient par la mort le malheur d'avoir été prédits. Vespasien faisait des miracles, et guérissait les aveugles aux portes du temple de Sérapis.

Comme il arrive toujours, et comme on l'a vu dans le moyen âge, cette fausse science delà magie s'appuyait sur des crimes véritables. L'art des empoisonnements servait à réaliser les prédictions astronomiques. Aucun crime ne fut alors plus commun : il était, comme dit Tacite, un des instruments du pouvoir impérial; il infestait les foyers domestiques ; il semait des périls cachés , et d'odieux soupçons parmi les fêtes et l'élégance du luxe romain.

Ce qui restait du culte ancien était encore souillé parla corruption des mœurs publiques; et la dévotion n'était pas moins impie dans ses "ceux.

qu'absurde dans son objet. Ce n'est pas une rencontre frivole, que l'accord de plusieurs écrivains de cette époque, qui tous dénoncent également les prières impures que l'on faisait dans les temples, les offrandes que l'on adressait aux dieux, pour en obtenir des choses honteuses. On croyait les gagner par de l'or, ou les désarmer par quelques vaines pratiques. Ainsi le culte romain, déhuit dans ce qu'il avait eu jadis de patriotique, ne gardait plus que ce qu'il avait de corrupteur : religion immorale et mercenaire , impiété malfaisante , crédulité sans culte, qui s'attachait à mille impostures bizarres, étrangères à la patrie, confusion de tous les vices dans ce vaste chaos de Rome, dégradation des esprits par l'esclavage , par la bassesse et l'oisiveté : voilà ce qu'était devenu le polythéisme romain.

Que faisait cependant la philosophie pour le bonheur et l'exemple du monde ? quelle vertu salutaire exerçait-elle au milieu de tant de crimes et de maux ? L'un de ses éloquents interprètes , Sénèque, était ministre de Néron ; et bien que sa mort doive absoudre sa vie, bien qu'il ait été victime du tyran dont il fut l'apologiste, on ne peut voir en lui, maigre tout l'éclat de son talent,

qu'un esprit faux et une ame faible, combinaison la plus favorable de toutes pour faire, sans remords, des choses honteuses. Lisez Tacite : 1

Sénèque conseilla presque le meurtre- d'Agrip- î pine, et certainement il le justifia. ] Ce n'est pas que ses ouvrages ne présentent, dans un degré remarquable, cegepre d'élévation qui tient à l'imagination plus qu'à l'ame, et qui trompe souvent les hommes, en leur faisant pi-ondre l'enthousiasme passager de leurs idées pour la force de leur caractère, et en les engageant, sur cette confiance, dans des épreuves auxquelles ils ne suffisent pas. Sénèque professe une morale sévère, excessive même; mais il y manque une sorte de sérieux et de vérité; son style éblouit l'esprit, sans échauffer l'ame. La vertu n'est pour lui qu'un texte d'éloquence; il la veut extraordinaire plutôt que bienfaisante : il dispose les devoirs de la vie comme un poète sans goût ordonne les évènements d'un drame, pour la surprise, et non pour la vraisemblance. Sa morale, quelque rigoureuse qu'il veuille la faire, ne commande point la vertu, parce qu'elle n'exprime pas la conviction.

Cette philosophie n'en respire pas moins un spiritualisme salutaire. Sénèque, comme tous les sages. de l'antiquité, désire l'immortalité de l'ame , encore plus qu'il ne l'affirme ; mais il a des,

aidées si hautes de la dignité de l'homme, indécpendamment de sa destinée future , il divinise si jéloquemment l'ame vertueuse, qu'on est tenté de le placer parmi les sages dont l'enthousiasme moral préparait le monde aux sublimes leçons de l'Evangile.

Quant à l'opinion de Sénèque sur le polythéisme, on jugera si sa raison pouvait croire-des fables.dont il augmentait lui-même le scandale et 'l'absurditéenconcourantàl'apothéosc de Claude. Ce sont-là de ces traits qui montrent toutes les dispositions morales d'un peuple. Sénèque composa le discours de Néron pour l'inauguration de Claude au rang des dieux, suivant l'usage; et, tandis que le peuple romain éclatait de rire en entendant célébrer la prudence surnaturelle de l'imbécille mari deMessaline, ce même Sénèque, parodiant sa propre éloquence, opposait, dans une satire assez piquante, à la prétendue apothéose de l'empereur, une transfiguration plus vraisemblable , sa métamorphose burlesque en citrouille; et le ridicule qu'il jetait sur ce dieu de création nouvelle, n'était qu'une partie des sarcasmes dont il accablait tous les dieux de l'empire : jeu d'esprit plus digne d'un rhéteur que d'un sage, et qui caractérise parfaitement ces époques de servilité où le talent se joue des paroles , et croit s'excuser en se moquant de lui-même.

Un des traits distinctifs de la philosophie de Sénèque , c'est l'approbation du suicide , c'est l'enthousiasme aveugle pour ce malheureux courage, ou plutôt pour cette maladie de l'ame qui s'accroît dans la corruption et l'inquiétude des vieilles sociétés. Sénèque regarde la mort volontaire comme un acte de vertu; et jamais sa vive imagination ne trouva de paroles pluspassionnées que pour peindre et admirer le trépas de

Caton.

On peut voir combien la tyrannie Romaine avait hâté, sous ce rapport, une triste philosophie qu'elle rendait nécessaire. Le héros de la sagesse Platonicienne avait été Socrate, attendant et recevant la mort pour obéir aux lois; chez les Romains esclaves, la vertu proclama pour son plus grand modèle Brutus, qui se poignardait en la blasphémant. Plus tard, quand la tyrannie, favorisée par la grandeur de l'empire, et par l'éloignement ou la barbarie des peuples qui n'étaient pas Romains , eut étendu comme un vaste filet autour de ses vfibtimes, ce droit de se donner la mort devint le seul lieu d'asile qui fût ouvert dans le monde. Le Romain opprimé, réduit de tant de priviléges glorieux à l'unique possession de lui-même, triomphait d'exercer, par le choix de sa mort, une liberté dernière; et cet orgueil, toujours mêlé dans la vertu des an-

iens, trouvait une sorte de gloire à s'affranchir

[à la fois de l'esclavage et de la vie. La philosophie Vint encore étendre ces maximes du désespoir : ille approuva l'homicide sur soi-même pour se lérober au fardeau de l'existence, toutes les fois rue les infirmités , la douleur ou l'ennui la rcnlaient importune.

| Dans les mépris de Sénèque pour les fables du polythéisme, et dans la rigueur stoïque de ses principes , on reconnaît l'influence du sentiment religieux \*. L'idée consolante d'un Dieu préside à sa philosophie; et l'homme ne paraît

\* Il est à remarquer, au reste , que Sénèque exprime, sur les peines d'une autre vie, la même incrédulité méprisanteque Cicéron dans sa Défense de Cluentius. (1 Son!)) gez bien, dit Sénèque, dans la Consolation à Marcia , » que les morts n'éprouvent aucune douleur, et que ces !» terreurs des enfers sont une fable.... La mort est le dé» 110ûment et la fin de toutes les douleurs : nos maux ne » vont pas au-delà, elle nous remet dans le calme où nous f reposions avantde naître. » La même opinion se trouve dans les tragédies attribuées à Sénèque, et Rome entière, la Rome de Claude et de Néron, entendait retentir au théâtre cet axiome d'une philosophie désolante : n Post » mortem nihil 5 ipsaque mors nihil. » On demandera peut-être comment concilier cette doctrine avec tant de passages de Sénèque , où l'ame vertueuse est représentée comme une portion de Dieu, comme un Dieu : par une contradiction , comme il arrive si souvent.

pas abandonné sur a terre. La profession ouverte de l'athéisme ne se trouve, à cette époque de la littérature romaine, que dans les écrits du célèbre historien de la nature. Pline, après avoir expliqué toutes les croyances populaires par les dispositions de crainte et de curiosité naturelles à l'esprit humain, se rit des efforts que la philosophie voudrait faire pour concevoir les attributs et les bornes de la Divinité. Cette tristesse amère et réfléchie, qui semble appartenir plus particulièrement à certains âges de la société, et qui est le premier fruit de l'athéisme , n'a jamais inspiré peut-être une pensée plus désolante que les derniers mots de Pline , aumomentoùiladmetpourtant la supposition de l'existence d'un Dieu. Dans une-sorte de dépit contre cet aveu, il se plait à rappeler toutes les choses que ce Dieu , quel qu'il soit, ne saurait faire : « Il ne pourrait, dit-il, se » donner la mort, faculté qui, dans les maux de » la vie, est le plus grand bienfait qu'ait reçu » l'homme. » On peut long-temps réfléchir avant de trouver dans la corruption de l'état social, et dans le désespoir de la philosophie, un plus triste argument contre la Divinité, que cette impuissance du suicide regardée comme une imperfection , et cette jalousie du néant attribuée même aux dieux.

Mais , à côté de ce dur athéisme de Pline, Ta-

cite croyait à l'astrologie; et il rapporte sérieusement les miracles de Vespasien. Tel étaient les Romains les plus éclairés. Le peuple, lafoule corrompue par les crimes de ses maîtres et par ses propres bassesses , avait, à la fois , tous les vices de la superstition et tous ceux de l'impiété, s'excitait au crime dans les temples, et se moquait de ses dieux au théâtre \*. Diane était fouettée sur la scène; on y lisait le testament de défunt Jupiter; on y tournait en dérision trois Hercules faméliques. Ce n'était pas assez d'adorer Auguste après sa mort; Caligula se fit dieu de son vivant; et, par une juste offrande, on lui immola des victimes humaines \*\*. Un Romain qui, pendant une maladie de Caligula , s'était dévoué pour la santé du prince, fut pris au mot, avec un sérieux barbare : on le promena dans les rues de Rome, et on termina le sacrifice , en le précipitant du roc Tarpéien.

Dans le reste du monde soumis à la puissance romaine, l'instinctreligieux n'étaitpas moinsprofané : les tyrans de Rome avaient partout des temples. Cependant il faut avouer que la civilisation romaine avait en diverses contrées rendu le culte public moins barbare. Ainsi, dans les Gau-

\* Tertulliani Apologeticus.

\*\* Suet. in Caio.

les et la Germanie , les sacrifices humains avaient cessé; et César, qui se vantait d'avoir fait périr deux millions d'hommes sur le champ de bataille, avait du moins interdit aux druides de verser le sang humain. Rome garda la même politique au dehors , Tibère lui-même abolit en Afrique les restes d'un culte \* où l'on immolait des hommes , et fit mettre en croix les sacrificateurs. S'il faut en croire un énergique accusateur du polythéisme, Rome conserva jusqu'au second siècle de notre ère l'usage d'immoler chaque année un homme à Jupiter Latialis \*\*. Cependant un sénatus-consulte de l'an 657 de Rome avait défendu tout sacrifice de victimes humaines ; et, sous les empereurs , le polythéisme, en devenant plus vil, ne devint pas plus cruel.

Tibère acheva de faire disparaître des Gaules les Druides, qui, malgré les défenses de Rome, sacrifiaient encore des hommes à leur dieu Teutatès, et qui avaient peut-être, aux yeux des Romains , le tort plus grave d'entretenir par leur fanatisme l'humeur belliqueuse des habitants. Le gouvernement de Rome proscrivit ou humanisa tous ces cultes ; et, sous le règne de Vespasien, Pline le naturaliste donnait cet éloge à ses concitoyens :

\* Tertulliani Apologeticus, cap. 6.

\*\* Tert. Apologet. , cap. 7.

« On ne peut assez apprécier quelle recon» naissance on doit aux Romains, pour avoir » fait disparaître ces cultes monstrueux, où tuer » un homme était une œuvre sainte, et le manger

» une chose salutaire \*. »

Les armes et la justice de Rome, les habitudes plus molles du Midi, quelque usage du luxe et même des lettres, introduit dans les Gaules, dans quelques portions de la Germanie et de la GrandeBretagne, adoucissaient la religion féroce des habitants. De toutes parts s'élevaient parmi ces peuplades sauvages , des portiques, des thermes et des temples romains \*\*. On les poliçait à la fois par les arts et par les vices d'un ingénieux polythéisme ; Rome , alors même qu'elle était l'esclave avilie des tyrans, était la législatrice des barbares. On ne sentait pas dans les provinces le contre-coup de ces fureurs qui décimaient le sénat, de ces folies qui s'étalaient dans le cirque et dans l'amphithéâtre. Sous Néron et sous Claude , le génie romain continuait au loin à civiliser l'univers : les rites sanguinaires des druides et des bardes étaient refoulés dans le fond des fo-

\* Nec satis sestimari potest quantum Romanis debeatur qui sustulere monstra in quibus hominem occidi rclligiosissimum erat, mandi vero etiam saluberrimum.

(C. PLINII secundi Nat. hist., lib. XXX.)

\*\* Tac., in Agric.

rêts; les cultes pompeux de l'Italie s'étendaient avec les limites des provinces romaines ; les statues élégantes des dieux de la Grèce remplaçaient les pierres massives, et les grossiers fétiches adorés dans le Nord.

Lyon était une ville toute romaine ; elle avait les mœurs et le savoir des plus belles cités de l'Italie ; des libraires établis dans ses murs y vendaient \* les ouvrages des beaux-esprits de Rome. Les provinces septentrionales de la Gaule étaient moins polies; mais elles subissaient chaque jour davantage les lois, les mœurs et la langue des Romains, un temple même d'Auguste, élevé sur les bruyères incultes de l'Armorique, était une espèce de progrès dans la civilisation de ces peuples, qui n'avaient adoré long-temps que des pierres teintes de sang.

Les contrées seules de la Germanie, qui résistaient aux armes romaines, conservaient, avec leur indépendance et leur vie à demi sauvage , l'âpreté de leurs cultes sanguinaires.Elles ne connaissaient pas de libation plus agréable aux dieux que le sang des captifs romains; et le vengeur de la Germanie , Arminius, avait fait immoler sur les autels les tribuns , et les premiers centurions de Varus. En avançant vers le nord, dans ces vastes

\* Plinii junioris EpistoJce.

régions qui sont bornées par l'Océan, et que Tacite a comprises sous le nom de Germanie, on trouvait partout des rites cruels : seulement les dieux de la Grèce, et quelques divinités d'Égypte y étaient mêlés comme le souvenir d'une ancienne migration.

Les Quades \* immolaient des hommes à Mercure. Les Suèves ouvraient leurs assemblées publiques parle sacrifice drune victime humaine. Là, Isis recevait un culte; ici, la Terre était adorée sous les noms qu'elle conserve encore dans les langues actuelles du Nord. Le pouvoir des prêtres était grand chez ces nations incultes etlibres ; seuls ils pouvaient frapper et punir des hommes si fiers. Des prophétesses s'élevaient aussi parmi les vierges consacrées ; on les adorait à la fois comme femmes et comme déesses ; et les noms d'Angaria, de Velléda , consacrés par la superstition des Germains, avaient plus d'une fois effrayé la fortune de Rome. Ainsi lepoly théisme des peuples esclaves s'adoucissait ; celui des peuples libres restait féroce, et s'animait par d'horribles sacrifices dans les noires forêts, son dernier asile.

Nulle part le polythéisme n'était aussi florissant que dans la Grèce, si l'on compte les statues, les temples, les monuments consacrés à la reli-

\* Tacit. in Germanid. Strabon.

gion. Dans l'abaissement de la conquête, dans l'inaction qui la suivait, le culte des dieux semblait même devenu le plus grand intérêt politique des Grecs. Les vieilles haines des cités rivales étaient ensevelies sous un commun esclavage ; mais on disputait encore pour la possession d'un temple, ou d'un terrain consacré. Sous Tibère \*, Lacédémone plaidait contre Messène dans le sénat romain, pour la propriété du temple de Diane Limnatide. On produisait de part et d'autre des autorités historiques et poétiques, des édits de Philippe et d'Antigone, de Mummius, de Jules César, et du dernier consul d'Achaïe.

Messène gagna sa cause; ce fut la seule compensation de tous les maux dont l'avait affligée jadis sa terrible ennemie ; et peut-être Messène dut-elle ce succès à quelque désir d'humilier l'ombre de Lacédémone.

D'autres villes de la Grèce ionienne faisaient de grands efforts pour conserver à leurs temples le droit d'asile, et le défendaient avec obstination , quelquefois par des émeutes populaires. Le sénat romain, sous Tibère, il est vrai, passa beaucoup de temps à vérifier les titres, et à écouter les traditions fabuleuses sur lesquelles on appuyait ce droit d'asile. Il supprima, ou réduisit

\* Tacit., in Aniial., lib. V.

quelques-uns de ces privilèges, mais avec réserve, et en ménageant la superstition des peuples, qui n'avaient plus guères d'autres droits sous la puissance romaine.

Il semble que la Grèce ne pouvait pas plus se séparer de l'idolâtrie que des arts. Partout sillonnée de monuments et de fictions, elle était oomme le Panthéon de l'univers païen; on n'y pouvait faire un pas, sans rencontrer quelques chefsd'œuvre des arts consacrant une tradition religieuse. Mais l'incrédulité s'était depuis long-temps glissée parmi les desservants du temple; elle s'était encore accrue par les malheurs de la Grèce. Ce peuple de rhéteurs et de philosophes que produisait la Grèce oisive et subjuguée , était plus hardi que ne l'avait été Socrate.

Sous la conquête romaine , qui remplaçait l'empire macédonien, il ne restait aux villes grecques qu'un régime municipal, au lieu de leurs anciennes institutions. Les Romains s'inquiétaient peu d'une liberté philosophique qui n'ôtait rien à l'obéissance. Il n'y avait plus de tribunes dans la Grèce; mais les sophistes pouvaient plus librement que jamais, dans leurs écoles, railler le culte des dieux. Les noms de toutes les sectes se conservaient ; mais celle d'Épicure et celle des cyniques étaient les plus puissantes et les plus populaires : elles se moquaient 4 la fois de l'ancienne

religion et de l'ancienne philosophie ; elles appelaient la licence des mœurs au secours de l'irréligion. Lucien fut le Voltaire de cette école : il finit les disputes par la moquerie de toutes les opinions.

Mais avant que le polythéisme grec fût arrivé à ce point de n'être plus qu'un objet de ridicule pour les Grecs eux-mêmes, il s'était successivement affaibli dans les esprits par mille causes diverses. Dès le temps de Cicéron, c'était une vérité convenue que les gens qui étudiaient la philoso-J phie ne croyaient pas à l'existence des dieux \*. Ainsi cette incrédulité, qui n'avait d'abord été qu'un paradoxe des épicuriens, était devenue l'opinion de toutes les sectes, divisées de principes et de systèmes, mais uniformes dans leur mépris pour le culte populaire.

Athènes subjuguée n'était plus qu'une ville d'études et de plaisir, où l'on raisonnait incessamment surtoutes les questions philosophiques. Avec ses lois, elle avait perdu son ancienne intolérance: on n'entendait plus parler des jugements de l'Aréopage , ni des sentences des Eumolpides.

Elle n'en semblait pas moins la métropole de l'idolâtrie parla perfection de tant de chefs-d'œu-

\* Eos qui philosophije dant operamnon arbitrari Deps esse.

( CICERON, de Inventione, lib. I, ch. XXIX. )

vre consacrés dans son sein au culte des dieux.

Le polythéisme y paraissait plus épuré que dans le reste du monde ; il n'y contrariait pas autant la morale et la conscience. Pour repousser l'établissement des jeux de gladiateurs dans Athènes, le philosophe Démonax n'eut besoin que d'invoquer cet autel de la Clémence, placé sous les yeux des concitoyens, et célèbre dans leur histoire. L'apôtre même du christianisme trouva dans Athènes un asile pour son culte, auprès de ces autels élevés aux dieux inconnus. Cependant, depuis le commerce plus fréquent de la Grèce avec l'Égypte, et depuis la conquête macédonienne, les invasions du culte étranger s'étaient multipliées dans Athènes. Le théâtre, autrefois, dans sa cynique liberté, surveillait la religion comme tout le reste; et Aristophane avait fait justice de quelque dieu grossier, venu de Thrace, ou de Phrygie ; mais, sous le pouvoir de la Macédoine, sous la protection des rois d'Égypte, et plus tard sous le joug de Rome , cette liberté du théâtre avait disparu. Un temple de Sérapis\* avait été élevé dans Athènes par complaisance pour les Ptolémées.

D'autres monstres d'Égypte, et enfin les empereurs de Rome, eurent aussi leurs monuments dans la cité de Minerve; mais l'Athénien regardait

\* Pausanias.

avec mépris ces apothéoses barbares ou serviles, en les comparant aux chefs-d'œuvre de la vieille idolâtrie consacrée par Phidias ; et le philosophe éclectique, qui mêlait à lafois la sublime morale, l'enthousiasme allégorique de l'Académie, et le doute méthodique de l'école d'Aristote , ne voyait dans le polythéisme que des fictions et des symboles.

Cette influence de l'esprit philosophique décréditait dans toute la Grèce les oracles autrefois si célèbres, et dotés de si riches présens. La chute des diverses républiques de la Grèce avait également fait tomber beaucoup de fêtes religieuses qui, jadis, entretenaient la superstition par le patriotisme. Les savants du pays étudiaient encore ces souvenirs dans les anciens auteurs ; ils en parlaient dans leurs histoires ; les sophistes y faisaient allusion dans leurs discours ; mais tout cela n'était plus vivant dans les mœurs publiques. Les mystères d'Éleusis conservaient seuls encore leur auguste solennité ; mais suivant toute apparence, les leçons qu'on y donnait aux initiés étaient plus contraires que favorables au maintien du polythéisme. Ces cérémonies étaient saintes, puisque, dans son voyage en Grèce, Néron parricide n'osa point en approcher.

Une foule d'autres superstitions touchantes ou gracieuses étaient conservées dans les divers

écantons de la Grèce. Plutarque , qui, si l'on 'peut parler ainsi, fut le dernier des philosophes (croyants, comme Lucien fut le plus ingénieux des !philosophes incrédules, Plutarque, ramené par ison admiration pour les grands hommes de la iGrèce vers le culte et les mœurs antiques, nous raconte qu'ayant eu quelques démêlés avec les parents de sa femme ; pour en prévenir les suites, il alla sur le mont Hélicon faire un sacrifice à l'Amour. Dans sa vieillesse, il était encore prêtre d'Apollon , et il menait les danses autour de l'autel du dieu. Cela ne l'empêchait pas de raisonner sur le culte d'Isis et d'Osiris avec la liberté d'un esprit sceptique. Il peignait également sous de vives couleurs les misères et l'abrutissement de la superstition ; mais cette même candeur qu'il a portée dans ses écrits, le laissait païen de bonne foi, et lui faisait adorer paisiblement les anciens dieux de la patrie.

La Grèce, à cette époque, ne doit pas être cherchée seulement dans elle-même. Ses anciennes conquêtes, ses arts, son génie , avaient colonisé une partie de l'Orient. Sa langue était dès long-temps répandue dans l'Asie mineure et l'Égypte; des écrivains ingénieux, de brillants sophistes commentaient la philosophie grecque dans Antioche et dans Alexandrie. Il semblait donc que , dans cet accroissement de son empire,

le polythéisme grec devait subir mille variations] de climats et de mœurs. L'esprit enthousiaste et superstitieux des Orientaux se fût mal accommodé' du scepticisme de l'académie ; et si Lucien naquit, à Samosate, en Syrie, ce fut dans Athènes qu'il apprit à railler si librement les dieux.

L'Asie mineure offrait partout le mélange des, dieux élégants de la Grèce avec les superstitions du pays. Elle était remplie de prêtres errants qui portaient avec eux leurs impures divinités , et étaient astrologues et jongleurs.'La licence des mœurs était à la fois excitée par le climat et la religion ; d'antiques traditions conservaient auprès d'Antioche les impurs mystères d'Adonis. Dans Éplièse , le culte de Diane et les merveilles de son temple faisaient vivre une foule d'ouvriers, qui vendaient aux habitants et aux étrangers de petites statues de la déesse en or et en argent. Nulle part la superstition n'était plus lucrative.

Mais le pays où elle semblait se renouveler avec une inépuisable fécondité, c'était l'Égypte. L'ancienne religion du pays , le polythéisme grec , le culte romain , les philosophies orientales , étaient réunis et confondus, comme ces couches de limon que le Nil débordé entasse au loin sur ses rivages. Dans le repos de la conquête romaine, les esprits n'avaient pas d'autre occupation que ces controverses. Alexandrie , ville de com-

jmerce, de science et de plaisirs, fréquentée par tous les navigateurs de l'Europe et de l'Asie, avec ses monuments, sa vaste bibliothèque, ses écoles, semblait l'Athènes de l'Orient, plus riche, plus peuplée, plus féconde en vaines disputes que la véritable Athènes, mais n'ayant pas cette sagesse d'imagination et ce goût vrai dans les arts. Alexandrie était plutôt la Babel de l'érudition profane. Là se formait cette philosophie orientale , suspendue entre une métaphysique toute idéale et une théurgie délirante , remontant par quelques traditions antiques à la pureté du culte primordial, à l'unité de l'essence divine, s'égarant par un nouveau polythéisme dans ces régions peuplées de génies subalternes que la magie mettait en commerce avec les mortels.

Le reste de l'Égypte était encore assujetti à mille superstitions bizarres ou mal comprises, qui faisaient sourire de pitié le paganisme romain. D'antiques symboles \* étaient devenus des dieux pour la foule ; de là ces reproches que les poètes de Rome font aux Égyptiens d'adorer des ognons et des chats ; de là aussi ces guerres civiles qui souvent, dans l'Égypte, armaient une ville contre l'autre , pour venger l'injure prétendue de quelqu'une de ses innombrables divinités. Dans leur

\* Creutserj traduction de M. Guigniaut.

abattement sous le joug romain, les Egyptiens n'étaient capables de courage que par superstition. Un Romain qui, par hasard avait tué un chat consacré , fit éclater une sédition que les violences, les rapines des gouverneurs n'auraient point excitée. Il y avait donc à la fois dans l'Égypte les deux extrêmes de la superstition humaine : le plus grossier fétichisme et la plus subtile mysticité ; et c'est par là que ce pays, se prêtant pour ainsi dire aux besoins de la crédulité humaine dans tous les degrés, fut, pendant plusieurs siècles, l'arsenal d'où sortirent toutes les erreurs et toutes les sectes religieuses.

Parmi les peuples indépendants de Rome, et dont les opinions se transmettaient par l'Égypte et la Syrie dans le monde romain, il faut compter la Perse, les Indes, et peut-être même cette contrée lointaine et mystérieuse, qui n'est désignée nulle part dans les annales romaines, la Chine. On sait que le nom de César, et même de curieux détails sur le gouvernement et la puissance de Rome, se trouvent à cette époque de notre ère dans les annales chinoises. Des communications plus anciennes encore, semblaient avoir rapproché les traditions de tous les peuples, et fait circuler dans tout l'Orient des dogmes religieux que l'on croirait échappés du christianisme. Ces idées philosophiques qu'avait exprimées Platon , ce

).01'0., ou cette raison éternelle qu'il avaitcélébrée, se retrouvent dans les écrits d'un philosophe chinois, qui voyagea dans la Syrie quelques siècles avant notre ère. On y retrouve aussi ce dogme d'une triade divine \*, que l'on entrevoit dans Pythagore, dans Platon, et qui se reproduisait, aux premiers siècles de notre ère, dans les ouvrages de philosophie attribués à Hermès, dans les hymnes, dans les poèmes répandus sous le nom d'Orphée, et jusque dans les prétendus oracles des dieux; tant l'esprit humain était alors travaillé par la notion confuse d'un dogme tout à la fois antique et nouveau !

Les Indes reposaient sous lejougdeleur ancien sacerdoce, et dans l'immobilité de leurs castes héréditaires. Les communications qu'elles avaient eues de temps immémorial avec l'Europe, et dont les traces , oubliées par l'histoire, se retrouvent si manifestes dans l'ancienne langue de la Grèce et du Latium, avaient été ranimées par la conquête d'Alexandre trois siècles avant notre ère. Traversée par les armes macédoniennes, l'Inde avait ouvert ses trésors à l'avidité de l'Occident ; c'était

\* La raison a produit un , un a produit deux , deux a produit trois , trois a produit toutes choses.

( Mémoires sur la vie et les ouvrages de Laotseu, par

M. Abel Remusat. )

le Nouveau-Monde de cette époque : on y accourait de la Grèce; on en racontait mille choses merveilleuses ; on y supposait des prodiges et d'inépuisables richesses. Une navigation s'était établie de l'Égypte jusqu'aux bords du Gange ; des sages indiens étaient venus dans la Grèce \* ; et l'un d'eux, renouvelant le spectacle qu'avait eu l'armée d'Alexandre, s'était brûlé sur un bûcher dans la place publique d'Athènes.

L'Égypte, sous les Romains comme sous les Ptolémées, fut en commerce avec l'Inde. Du temps de Strabon, les marchands grecs et romains faisaient un continuel trafic dans l'Inde par le Nil et le golfe Arabique. Ces hommes sans instruction ne rapportaient de leurs voyages que des récits vagues et mensongers ; mais l'ancienne réputation des sages de l'Inde, l'éloignement mystérieux de ces climats, et ce besoin de superstitions nouvelles alors répandu dans le monde romain , attiraient aussi sur les bords du Gange quelques voyageurs enthousiastes, plus curieux de sciences que de richesses.

Ce fut là qu'Appollonius alla rajeunir les traditions de l'école pythagoricienne. Cet homme , singulier, témoignage de l'esprit à la fois novateur et superstitieux de son temps; cet homme

\* Strabon, liv. XV, ch. Ier.

qui fut un moraliste sévère et un charlatan théurgique, visita les brachmanes, et se vantait d'avoir puisé dans leurs entretiens des leçons de sagesse et des secrets magiques. Il avait trouvé dans l'Inde les rois soumis au sacerdoce; et, de retour dans l'Empire romain, il essaya de dominer les ames par les illusions d'une espèce d'illuminisme, que soutenaient la pureté des mœurs et l'enthousiasme de la vertu.

Mais la mythologie indienne proprement dite restait ignorée des Grecs et des Romains. Si l'on peut apercevoir quelques traits de ressemblance entre les divinités de ces diverses nations , si l'Apollon des Grecs fut dessiné sur le Crishna de l'Inde , ces emprunts à demi effacés sont d'une date inconnue, et n'étaient pas soupçonnés par les Grecs contemporains d'Alexandre. D'une autre part l'Inde ne garda nulle empreinte de la conquête grecque. Les noms de fleuves et de villes imposés par les vainqueurs passèrent avec eux. L'ancien culte, les anciennes mœurs, subsistaient toujours dans l'immuable indolence des habitants. Il paraît cependant qu'au premier siècle de notre ère, ce mouvement d'inquiétude et de curiosité religieuse qui agitait le monde , passa jusqu'à l'inertie contemplative des Indes, et troubla le repos du brachmane. S'il faut en croire l'étude des monuments originaux, l'annonce d'un

avènement miraculeux se répandait alors dans l'Inde comme dans la Judée. \*

La Perse, nommée barbare par les Grecs, semblait avoir eu dès long-temps un culte plus raisonnable et plus épuré que le polythéisme d'Europe.Elle n'admettait point les idoles; et Xercès, dans l'invasion delà Grèce, les fit partout détruire sur son passage ; mais le culte de Zoroastre, cette adoration de l'Etre éternel, représenté par le symbole du feu, cette antique religion des mages, bien que respectée par Alexandre, s'affaiblit par le mélange des peuples et l'influence de la conquête. Les rois d'origine grecque eurent des temples dans la Perse : les idoles s'introduisirent avec les arts.

Les mages furent persécutés, et se divisèrent en sectes nombreuses ; ce qui avait été le culte de l'état, devint un rite solitaire et caché, qui se chargea de superstitions ; et la religion la plus simple enfanta cette imposture qui portait le nom de magie dans tout l'Orient, et qui se répandait parmi les Romains dégénérés.

Lorsque la domination des derniers successeurs d'Alexandre fut remplacée par celle des Parthes, les rois de cette nation eurent aussi des temples dans la Perse. L'empire de Cyrus disparut dans

\* d <to<tcaJ researches, tom. Iep,

celui des Parthes, dont il prit le nom, et dont il adopta en partie les usages et les mœurs ; mais les livres de Zoroastre se conservaient ; l'ancienne religion était chère aux vaincus, et faisait des prosélytes au delà même des limites de la Perse.

Dans le premier siècle de notre ère, Strabon parle des temples nombreux qu'il avait vus dans la Cappadoce, et où des Mages entretenaient un feu éternel, suivant leur antique loi.

L'Arménie \*, sujette ou protégée des Romains, avait également reçu le culte des Mages. De la sortait cette philosophie orientale, dont l'influence est si manifeste dans les sectes et dans les écrits des premiers siècles de notre ère : là remontait ce culte de Mithra dont les mystères étaient célèbres aux premiers temps du christianisme, et offraient quelque ressemblance avec les cérémonies de cette loi sainte : là se conservait cette tradition sur l'origine du bien et du mal, qui devait enfanter la secte des manichéens, longtemps puissante, et que saint Augustin traversa pour arriver au christianisme : là fermentait une métaphysique ardente , illuminée, qui contraste avec le matérialisme élégant du culte grec ou romain, et les religions sensuelles de presque toute l'Asie.

\* Strabon, lib. XV.

La haine des Parthes contre Rome fut une barrière aux progrès du culte romain. On ne connut jamais dans la Perse la divinité des Césars ; et un roi des Parthes vengea le genre humain, en reprochant à Tibère, dans une lettre publique, les crimes et les infamies que Rome consacrait par des autels \*.

Il nous reste à parler du peuple qui devait changer tous les autres, en étant lui-même immuable, et qui, déjà répandu sur presque tous les points du monde, doit surtout être considéré dans sa patrie , qu'il occupait encore, et dans son temple que, seul de tous les peuples, il fermait à l'idolâtrie. Les malheurs de la guerre, les captivités, le commerce, avaient commencé la dispersion des Juifs, et jeté les feuillets de leurs livres sacrés dans l'univers. Depuis le temps de Cyrus, ils étaient répandus dans la Perse, dans la Syrie, et jusqu'à la Chine. Depuis Alexandre, et sous ses successeurs, ils se trouvaient en grand nombre dans les provinces de l'Asie mineure, et dans l'Egypte; depuis Pompée, qui les subjugua, ils pénétrèrent dans l'Italie , et dans toutes les parties de l'empire ; mais, en Egypte et en Grèce, ils formaient, sous le nom de Juifs hellénistiques, une classe d'hommes qui l1e manquait ni de sa-

\* Suetonius, in Tiberio.

voir ni de richesses. Il semble , au contraire, que ceux qui vinrent à Rome étaient confondus avec les plus vils Égyptiens, et ces adorateurs de la déesse Isis , souvent réprimés par lesénat romain. On se moquait de leurs jeûnes rigoureux, de leur circoncision et de leur sabbat : Horace y fait allusion ; Auguste en plaisante dans une lettre.

Au commencement du règne de Tibère, ils étaient si nombreux à Rome, et comptés pour si peu de chose par la tyrannie, que ce prince en fit déporter quatre mille sous le climat insalubre de la Sardaigne. Lapersécution fut alors assez rigoureuse pour que des philosophes païens, qui avaient adopté la diète pythagoricienne, craignissent d'être confondus avec ces sectateurs de cultes étrangers, que l'on reconnaissait surtout à l'abstinence de certaines viandes.

Cependant plusieurs décrets du sénat attestent que , dans les provinces éloignées de l'empire, la liberté du culte juif était assurée ; et même à Rome, les Juifs ne tardèrent pas à reparaître, perdus dans le chaos de cette ville immense. Quelques-uns d'entre eux célébraient la fête d'Hérode; et tous observaient rigoureusement le sabbat. Le peuple et les poètes s'en moquaient. Pauvres et méprisés, ayanttoujours avec eux leurs corbeilles de voyage \*, ils occupaient hors de Rome un lieu

\* Nunc sacri fontis nemus , et delubra locantur Judæis, quorum Cophinus foenumque supellex.

jadis consacré, et pour lequel ils payaient une taxe au trésor public. Comme tous les persécutés, ils avaient quelque chose de mystérieux : le peuple les maltraitait et les craignait tour-à-tour ; ils étaient devins\*, mendiants, astrologues, et vendaient à bas prix des philtres et des prédictions , au gré de ceux qui les consultaient.

Enfin quelques Juifs d'une grande naissance étaient admis à la cour des empereurs. Mais , comme il arrive toujours , leur zèle pour le culte et les mœurs de la patrie s'affaiblit à proportion de la richesse et du crédit qui les mêlait avec les vainqueurs.

Dans la Judée devenue province romaine, et dans les autres provinces de Syrie et d'Égypte habitées par les Juifs , le caractère national se conservait mieux, et se montrait avec plus d'avantage.

Partout, dans le monde, les Juifs portaient les cérémonies et les pratiques de leur loi; mais, en Judée, près du temple, ils retrouvaient l'orgueil de leur patrie, et les promesses immortelles de leur Dieu. Le souvenir des grands combats des Machabées contre les rois grecs d'Assyrie n'était

\* JEre minuto,

Qualiacumque voles Judsei somnia vendunt.

Juv., Sat. VI.

pas encore éteint ; même , depuis la conquête romaine, ils avaient eu des rois de leur nation. Leurs priviléges étaient ménagés ; ils avaient leurs sanhédrins, leurs tribunaux , et Rome ne leur interdisait que le droit de guerre civile entre eux. Les anciennés querelles de Jérusalem et de Samarie qui, sous les fils d'Hérode, étaient devenues plus d'une fois sanglantes, se réduisaient maintenant à des controverses. Dans l'oisiveté de la paix, les sectes florissaient animées par le commerce des Orientaux et des Grecs , dont elles empruntaient diverses doctrines , mais en les rapportant à la loi mosaïque, si fortement empreinte sur toute la vie du peuple juif.

Ainsi, tandis que les philosophies grecques existaient, pour ainsi dire , hors du polythéisme, et devenaient des espèces de religions morales opposées à la religion purement mythologique de l'état, les sectes juives, au contraire, tiraient leur source de l'ancien culte du pays, et y rentraient de toutes parts. Pharisiens, ,Saducéens ,Esséniens, tous croyaient à la loi mosaïque, qu'ils commentaient en sens divers : sans doute les Thérapeutes, cette colonie d'Esséniens solitaires et enthousiastes, avaient quelque chose de l'austérité des premiers disciples de Pythagore; sans doute les Saducéens, qui bornaient l'existence de l'ame à la durée de la vie, et mettaient le bonheur dans

les plaisirs des sens, avaient de grands rapports avec la secte d'Épicure, la plus facile de toutes à imiter. Peut-être même, les Pharisiens superbes, inflexibles, minutieux observateurs de la règle , sembleraient-ils, au premier coup d'œil, avoir quelques traits de la secte stoïque; mais ces analogies ne sont rien devant le caractère profondément mosaïque imprimé sur ces trois sectes. C'était aux livres hébreux que les Saducéens empruntaient de bonne foi leurs dogmes ; c'était dans ces vives peintures d'abondance et de bonheur terrestre, où se complait l'imagination orientale, c'était dans ces allégories matérielles dont se voilent les vérités morales de la Bible, qu'ils puisaient leurs doctrines. Ils n'étaient que de serviles interprètes, de grossiers traducteurs de l'Ancien Testament. Ils offraient, pour ainsi dire, leur mollesse et leurs plaisirs, comme un gage de leur foi. Ils ne divinisaient pas la volupté, comme avait fait l'imagination des Grecs; mais ils la croyaient un hommage à leur Dieu, un signe qu'ils étaient le peuple de son choix.

Les Pharisiens, au contraire, exagéraient la rigueur et les minutieuses observances de la loi mosaïque. Leur apparente piété couvrait leur hauteur et leur avarice; et, comme ils exerçaient presque toutes les fonctions du sacerdoce , ils avaient à la fois l'orgueil de prêtre, et celui de

sectaire. Leur culte était tout matériel, imposant des pratiques extérieures plutôt que des vertus , prescrivant des jeûnes rigoureux, mais ne retranchant aucune passion. Leur foi était cependant spiritualiste. Ils croyaient à l'immortalité de l'ame , aux peines et aux récompenses d'une autre vie. Plusieurs d'entr'eux étaient versés dans les lettres grecques, sans rien perdre de leur intolérance religieuse.

Ap rès les autres nations, ce qu'ils méprisaient le plus, c'était la leur. Ils s'en distinguaient par un faste de piété. Ils portaient sur eux des thephilim ou espèces d'écriteaux, sur lesquels étaient inscrits des passages de la loi mosaïque. Cependant leur adroite ambition se ménageait avec les Romains ; et ils gouvernèrent presque toujours sous leurs ordres.

Les Esséniens étaient remarqués par les Romains pour leur vie contemplative et solitaire ; Pline les appelle une nation éternelle, où ilne naît personne. C'était de toutes les sectes et de toutes les opinions, celle qui s'avançait le plus vers cette réforme, dont le monde avait besoin. Elle se détachait du judaïsme qui avait mis autrefois les bénédictions temporelles dans le nombre des enfants. Elle subtituait le célibat religieux à la vie patriarcale. La règle des Esséniens cependant n'était pas uniforme à cet égard ; quelques-uns

tenaient encore à la vie active, se mariaient, s'occupaient de labourage, et habitaient les plaines les plus fertiles de la Palestine et de la Syrie.

Mais une secte épurée, sortie de leur sein, et qui prenait le nom de Thérapeutes, s'imposait la sévère continence si difficile dans les climats brûlants de l'Asie. Elle était répandue en divers lieux, et portait avec elle, indépendamment de l'esprit juif, ce patriotisme monacal entretenu par la constance des mêmes privations et des mêmes sacrifices.

En Égypte, près du lac Mœris, il existait une colonie semblable, décrite par Philon \*. On croi. rait lire l'histoire d'un monastère chrétien.

La vie de ces Thérapeutes ressemblait à celle des Trapistes, à quelques austérités près. La prière et les pieux cantiques, avant le point du jour, le travail des champs, le repas frugal et tardif avec de l'eau pure, de la farine de froment et des feuilles d'hysope, les longues prières du soir, voilà quelle était la vie de ces solitaires. Dans leurs retraites, les imaginations ardentes s'emflammaient à la lecture des livres hébraïques, et se nourrissaient de rêveries et d'enthousiasme. Des réunions de femmes étaient soumises à la même règle ; elles se rassemblaient dans le même

\* Philo , de vita contemplativa.

temple que les hommes ; une muraille les en séparait, sans monter jusqu'au faîte du temple ; et, du haut d'une chaire élevée, la voix de l'orateur se faisait entendre aux deux côtés de rassemblée.

Souvent ils se réunissaient pour des repas semblables aux Agapes des premiers chrétiens, et réglés également par la frugalité la plus austère. Mais dans leurs chants, dans leurs prières, dans leurs usages, tout était encore israélite. Séparés dans leurs fêtes en deux choeurs , comme pour célébrer la mémoire du passage de la mer Rouge, les hommes répétaient le cantique de Moïse, et les femmes celui de Marie. On eût dit une de ces tribus captives , transplantées sur les bords de l'Euphrate, et conservant les mœurs et les chants populaires de la patrie.

Cependant ils donnaient 1 exemple de ce dégoût de la vie commune, de cette fuite au désert qui marqua les commencements du christianisme, et qui s'accordait si naturellement avec l'état du monde opprimé. Les Thérapeutes étaient juifs ; mais ils participaient à cette grande réformation qui se préparait par les vices et les malheurs de l'ancienne société ; du reste, toutes les sectes et toutes les colonies du peuple juif étaient rapprochées par une attente commune.

Quelques Juifs seulement ne voyaient dans la

promesse d'un Sauveur, qu'une espérance pour le salut des ames et pour la réforme du monde. Les Samaritains , depuis si long-temps schismatiques, avaient à cet égard des idées plus élevées et plus pures que les Juifs de Jérusalem; mais leur foi d'ailleurs était altérée par le mélange des croyances orientales.

Ces dogmes simples de Zoroastre, transmis de proche en proche, défigurés par l'ignorance de leurs derniers sectateurs, étaient devenus une nouvelle idolâtrie. Les génies remplaçaient les dieux; c'était une autre erreur plus abstraite, plus contemplative , plus rêveuse que celle du paganisme romain, mais également faite pour troubler l'ame par la superstition et la crainte. Ces génies de l'Orient, ces intelligences émanées du Très-Haut, ces puissances intermédiaires ou rebelles, n'avaient point de temples, ni de statues ; mais le dévot oriental se croyait sans cesse en leur pouvoir, les redoutait partout, les sentait, les souffrait en lui-même : delà ces possessions si communes dans l'histoire de cette époque. Ce n'était plus cette fureur divine , attribuée par les païens aux interprètes de leurs dieux. Ils vénéraient la Pythie. On exorcisait un possédé de Nazareth ou de Samarie. Ce n'était pas non plus ces furies vengeresses qui, dans le polythéisme grec, s'attachaient à la suite des grands coupables. Les malfaisants génies dont

parle la Mishna, rôdaient autour de l'innocence; le monde était plein de leurs embûches; ils tourmentaient les corps et les ames. Cette superstition rendait fou.

Ainsi, dans la pureté même du déisme judaïque, germait à cette époque une croyance qui, mal comprise, ramenait le polythéisme; mais les Juifs, au milieu de cette corruption de leurs lois primitives, restaient un peuple séparé de tous les autres. La conquête passait sur eux sans les atteindre. Ils ajoutaient à leur culte des superstitions de leur choix; mais ils repoussaient avec horreur les cérémonies du culte romain.

Leur patriotisme et leur religion étaient tellement confondus , que les premiers Juifs qui se firent chrétiens cessèrent d'être Juifs, et que le reste de la nation n'en fut que plus acharné dans sa haine contre l'univers dissident.

Aussi, ce peuple qui, pendant quatre-vingts ans , avait tranquillement porté le joug de Rome, trouva-t-il tout-à-coup un courage extraordinaire pour le briser. Il avait laissé prendre son territoire et ses villes. Il avait souffert les pillages et les tyrannies des gouverneurs romains ; mais quand l'insensé Caligula voulut placer sa statue dans le temple de Jérusalem, le peuple, quoique sans armes, et déshabitué de la guerre , se souleva tout entier, et fit comme une sédition de

prières, de gémissements et de désespoir. Le gouverneur romain n'osa point aller plus avant, et différa l'entreprise qui fut pour jamais écartée par la mort de Caligula. Mais l'injure était faite , et depuis lors il fermentachez les Juifs unenouvelle ardeur de délivrance.

Par-dessus toutes les sectes divisées de doctrines , il se forma le parti des zélés., c'est-à-dire de ceux qui voulaient chasser les Romains , ou périr sous les ruines du temple. De là ces guerres épouvantables qui firent peur aux Romains euxmêmes , et leur donnèrent à combattre, ce qu'ils n'avaient pas encore rencontré dans le-monde, le fanatisme religieux. Ces Juifs, si méprisés à Rome et sur tous les points de l'empire, colporteurs, marchands, astrologues , nourris d'usures et d'affronts, firent sur leur terre natale une résistance héroïque. Le siége de Jérusalem surpassa en horreur celui même de Cai thage ; et, dans l'un etl'autre, un vainqueur naturellement généreux , fut l'instrument de la plus barbare destruction.

Chose remarquable ! la ruine de Jérusalem sem blait la victoire du polythéisme, sur le culte d'un seul Dieu. Un nombre prodigieux d'habitants périt. Le temple fut consumé par les flammes. Titus, de retour à Rome, fit porter devant lui, dans son triomphe, les vases sacrés, le voile- du sanctuaire

et le livre de la loi. Il n'y eut plus de peuple juif; et ses cendres furent, pour ainsi dire, jetées au vent dans tout l'univers. Cependant, ces amas de ruines n'étouffèrent pas la nouvelle croyance qui sortait de la Judée; au contraire, elle vit dans cette extermination une preuve de sa vérité ; et Rome, après avoir détruit une nation cantonnée dans un coin de l'Asie, eut une religion cosmopolite à combattre.

Infatué de mille rêveries bizarres, le monde romain, par ses vices et par ses lumières, par l'affaiblissement de tous les cultes et l'invasion des idées orientales, par la communication plus facile des peuples, et le contraste ou la confusion de leurs croyances , s'agitait de toutes parts , et mûrissait pour un grand changement. Les hommes n'y suffisaient pas. Ils commentaient d'anciennes fables, au lieu d'y croire. Ils vieillissaient le paganisme pour le rajeunir : mais ils ne faisaient qu'ajouter au chaos des opinions, sans trouver une croyance qui pût ranimer l'esprit de l'homme, et lier les nations entr'elles..

Le christianisme seul eut cette puissance ; il profita de l'ordre et de la paix établis dans l'empire pour se répandre avec une incroyable rapidité. Il marcha, pour ainsi dire, à grandes journées sur ces vastes chemins que la politique romaine avait ouverts d'un bout de l'empire à

l'autre, pour le passage des légions. Il s'empara de toutes les dispositions que la haine du joug romain laissait dans le cœur des peuples asservis. Il releva par l'enthousiasme des ames abattues par l'oppression. Parlant au nom de l'humanité, de la justice , de l'égalité primitive entre les hommes , il devait avoir bientôt pour lui tout ce qui était esclave, ou sujet, c'est-à-dire l'univers.

Cependant, que d'obstacles s'opposaient encore à la promulgation d'un culte nouveau! Sur chaque point de l'empire, quelques rites anciens, quelques superstitions locales conservaient tout leur pouvoir. Des'Peuples entiers étaient plongés dans la plus grossière ignorance, et trop stupides pour se défier d'aucune fable. Les autres s'accommodaient d'un culte sans devoirs , et d'une vie toute de passions et de jouissances. Le vieux polythéisme faisait encore le fond de la société romaine; ses temples et ses idoles étaient partout devant les regards. Ses poètes occupaient l'imagination charmée. Ses fêtes étaient le spectacle de la foule ; il se mêlait à tout, comme un usage ou comme un plaisir : il brillait sur les enseignes des légions, il ornait les noces et les funérailles. Plus tard, il ensanglanta les cirques et les théâtres. Il avait survécu à l'incrédulité même qu'il inspirait; il était devenu une sorte d'hypocrisie publique

professée par l'état; et sa décadence étayée par le pouvoir, l'intérêt, l'habitude, semblait faite pour durer aussi long-temps que celle de l'empire.

DE LA

PHILOSOPHIE STOIQUE

ET

DU CHRISTIANISME ,

DANS LE SIÈCLE DES ANTONINS.

Au temps de la plus grande corruption romaine , deux efforts furent tentés pour relever l'espèce humaine : deux réformes agirent à la fois, l'une sur le trône, l'autre dans l'univers. Un tel concours est une marque singulière de ce besoin de justice et de vérité que l'homme porte en soi. Le despotisme etl'esclavage se trouvèrent,pour ainsi dire, lassés d'eux-mêmes , et de toutes parts l'esprit humain essaya de remonter à quelque chose de mieux. On vit la vertu stoïque des Antonins , et la charité de la primitive Église. Sans doute on ne peut comparer une influence passagère à un principe toujours vivant, et le gouvernement

vertueux de quelques hommes à cette grande émancipation du genre humain que se proposait le christianisme naissant.

Antonin et Marc-Aurèle repoussèrent le culte des chrétiens , et le persécutèrent quelquefois. Cependant de grands rapports semblaient les rapprocher de la loi nouvelle. Elle était, comme leur philosophie, fondée sur l'enthousiasme et sur la morale. On aperçoit même dans le caractère de ces princes un progrès étranger à la vertu stoïcienne , et qui doit peut-être s'expliquer par une influence qu'ils méconnurent eux-mêmes. Les dogmes de laloi chrétienne étaient encore combattus, ignorés , ou mal compris par une grande portion de la société romaine. Un préjuge de l'orgueil romain, une vanité philosophique ne permettaient pas à beaucoup d'esprits élevés d'examiner cette religion qui avait eu pour premiers sectateurs des vaincus et des esclaves, des ignorants et des pauvres. Mais au milieu de cette promulgation imparfaite de la loi chrétienne , les vertus primitives de cette religion, que n'avaient pas encore altérées la richesse et le pouvoir, agissaient dans le monde : renouvelées chaque jour par les sacrifices et les souffrances, elles se mêlaient comme un levain salutaire à la masse des préjugés inhumains et des habitudes cruelles qui formaient le fond de la société commune, et qui

ne disparaissaient pas toujours dans le caractère des plus grands hommes.

Une cause secrète et continue répandait la pitié dans l'univers; le monde ne voyait pas la source de ce changement; elle se cachait dans les retraites obscures du christianisme naissant ; elle était entretenue par les soins, par la charité de ces hommes nouveaux qui recueillaient les esclaves infirmes, rejetés par leurs maîtres, les enfants exposés par leurs parents , les pauvres mourant de faim à la porte des Trimalcions de Rome.

Cette sublime nouveauté d'une bienveillance sans bornes pour nos semblables éclatait avec plus de force encore dans les soins que les chrétiens persécutés se rendaient l'un à l'autre. Leurs ennemis étaient frappés de ces vertus, sans les comprendre. Lucien \*, qui, parmi les Grecs dégénérés, professait un double athéisme en ne croyant ni à la Providence ni à la vertu, raconte avec un étonnement railleur, injurieux pour lui seul, que le législateur des chrétiens leur a mis dans l'esprit qu'ils étaient tous frères; et il rapporte à cette occasion les prodiges de leur générosité , leurs voyages lointains, leurs sacrifices sans mesure pour secourir celui d'entre eux qui tombe dans l'infortune.

\* Lucianus, de morte Peregrini.

Ne doit-on pas supposer que ces touchants exemples d'union, de fidélité , de dévouement, cette abnégation de la richesse au profit du malheur; enfin, pour parler comme un de nos poètes,

Ces lois qui, de la terre écartant les misères,

Des humains attendris font un peuple de frères, n'étaient pas sans influence sur cette société desséchée par le temps et par l'égoïsme? La bonté , la tendre pitié , la charité pour les hommes, au nom du ciel, c'est sans doute sur la terre la vertu de Dieu dont parle l'Évangile ; une fois semée dans les cœurs, elle ne pouvait demeurer inactive et stérile. Cette pitié que Dieu a mise au fond de l'homme peut être à demi étouffée par de nouvelles institutions , par de barbares préjugés; mais sitôt qu'elle se réveille dans un cœur, elle trouve mille cœurs qui lui répondent; rien n'est contagieux comme la pitié, rien ne sympathise plus puissamment avec tous les hommes que l'exemple d une bonté courageuse. Ces bienfaits, ces secours que les chrétiens répandaient furtivement sur les idolâtres, cet amour immense de leurs frères.malheureux, ces spectacles de charité qu'ils donnaient sans cesse au monde, ne pouvaient être perdus dans le travail que faisait alors l'intelligence humaine.

De là s'élevait un sentiment de compassion mutuelle et d'égalité sociale qui dissipait les préjugés féroces de la conquête et de l'esclavage, montait par degrés jusqu'à la philosophie la plus altière, et désarmait à la fois l'orgueil du maître et celui du sage. Ainsi la morale de l'Évangile était réfléchie dans le monde païen par les vertus et les souffrances de ses premiers apôtres. Ce qui, dans la loi chrétienne, répond aux sentiments intimes de l'homme, prenait une secrète influence avant que ses dogmes eussent triomphé des opinions idolâtres ; et le monde païen , dur et corrompu, était insensiblement converti à l'humanité, avant de l'être à la religion.

Il est impossible de ne pas être frappé de cette conjecture , si l'on considère la transformation remarquable que le stoïcisme éprouve dans les écrits d'Épictète et de Marc-Aurèle. Fondée sur le mépris de la douleur, du plaisir et de la pitié, l'ancienne philosophie stoïque voulait détruire la nature plutôt que la régler. Elle avait interdit toutes les émotions de l'ame ; elle niait la douleur physique ; elle rougissait de la pitié, cette douleur de l'ame, ce contre-coup du mal des autres, que Dieu nous a donné pour nous forcer de les secourir. En établissant qu'il n'y avait pas de degré dans les fautes, et que toute faiblesse était un crime, elle faisait violence à la raison comme au cœur

de l'homme. De là, sans doute, devaient sortir des ames invulnérables; et, lorsque le génie républicain fut menacé par le glaive d'un dictateur, lorsque tout cédait à la gloire de César, ou que tout rampait sous Tibère, on conçoit que ces ames aient donné de grands spectacles au monde; mais enfin leur vertu n'était que le courage de mourir ; leur philosophie autorisait le meurtre , et se réfugiait dans le suicide. Brutus et Caton , au milieu dè leur âpre patriotisme, ne laissent rien voir de cet amour de l'humanité qui respire dans l'austérité des Antonins. La source même de leurs maximes est différente; leurs vertus moins désintéressées : ils ne sont que de grands hommes, ils ont besoin de la gloire. Le stoïcisme des Antonins, au contraire, est nourri de cette tendre compassion ,de cette justice indulgente, de cette affection cosmopolite qui respiraient dans la loi chrétienne.

On peut appliquer la même observation à Épictète ; et je ne m'étonne pas qu'elle ait fait imaginer que ce philosophe avaitpuisé dans la croyance et la pratique même du christianisme des vertus qui ressemblent si fort aux maximes de cette religion. J'ai lu sans surprise, quoique sans conviction , l'ingénieux et savant paradoxe qu'un érudit étranger a publié sous ce titre : Du Christianisme d'Epictèle ; il ne paraît nullement probable

qu'Épaphrodite, maître du sublime esclave Épictète, soit le même Épaphrodite dont parle saint Paul, et qu'il désigne parmi les premiers adeptes du christianisme dans Rome. Il serait d'ailleurs trop bizarre de supposer que le christianisme soit arrivé à l'esclave par le maître. Le recueil d'Épictète est plein des dieux du paganisme, et semble écrit dans l'idée de leur providence : Épictète n'était pas chrétien; mais l'empreinte du christianisme était déjà sur le monde.

De là ce principe si nouveau , si étranger à l'ancien stoïcisme , cette humilité de cœur dont Épictète parle à chaque page, et à laquelle il demande tous les sacrifices que le Portique avait cherchés dans l'estime démesurée des forces de l'ame, et dans l'enthousiasme de l'orgueil. On ne peut assez remarquer ce prodigieux intervalle entre Épictète et Zénon. Une différence de même nature caractérise la nouvelle philosophie de Marc-Aurèle \*, le stoïcisme , qui n'avait épuré l'aine que par l'orgueil, ne savait l'affermir que

\* « Le bon empereur Antonin pratiqua tout le long " de sa vie, bien qu'il fût païen, les deux préceptes de

" notre Décalogue, qui sont d'aimer Dieu de tout son » coeur et son prochaincomme soi-même ; et il y a grande

» apparence qu'il tenait cette instruction des chrétiens. » (L'HÔPITAL, Traité de la ré formation de la justice . liv. II. )

par l'insensibilité ; Marc-Aurèle , au contraire , élève l'ame par la pitié ; la vertu qu'il cherche est consacrée tout entière au bonheur des autres.

« Tu les aimeras, dit-il, si tu viens à penser que » tu es leur frère ; que c'est par ignorance et M malgré eux qu'ils font des fautes, et que dans » peu vous mourrez tous. »

L'éducation de toute sa jeunesse l'avait préparé pour cette grande épreuve du pouvoir absolu. La philosophie était devenue pour lui une sorte de religion qu'il embrassait avec la ferveur d'une ame ardente. Exprime-t-il ses scrupules et ses regrets de n'avoir pas assez profité dans cette science sublime, ses paroles sont presque celles d'une piété inquiète et d'un cœur contrit ? La lecture d'un livre du philosophe Ariston le trouble et l'agite. « Je me punis, dit-il, je m'irrite contre moi-même, » je suis triste, je me consume, je me prive d'a-

» liments \*. »

Cette ame vive, en s'éclairant par la philosophie, conserva toujours la teinte superstitieuse commune à son siècle. Marc-Aurèle croyait aux présages, aux songes prophétiques ; il remerciait les dieux de lui avoir annoncé pendant son sommeil des remèdes pour les vertiges et le crache-

\* Psenas do, irascor, tristis sum , ZnXori/xw, cibo carco.

Marci-Aurelii Epistolce , a Mctio nuper inventtc.

ment de sang dont il fut attaqué à Gaëte et à Chry sa.

Mais à côté de ces faiblesses , quelle philosophie sublime, quel amour de Dieu et des hommes! Sur le trône, Marc-Aurèle obéissait au devoir, comme dans un état libre le prince obéit à la loi fondamentale. Deux siècles avant les empereurs chrétiens , il détruisit ou du moins il désarma ces combats de gladiateurs, dont se repaissait la curiosité romaine ; il ne permit qu'un jeu d'escrime sans péril pour les combattants, réforme bornée malheureusement à son règne, et qui ne corrigea pas les mœurs romaines que la frénésie de Commode vint effaroucher de nouveau.

Marc-Aurèle joignit au désir de rendre les hommes heureux l'ambition philosophique de les rendre meilleurs ; il souffrait la censure de ses propres actions, et il les justifiait par des réponses et des écrits publics. Il avait promis , en montant sur le trône, qu'il ne verserait le sang d'aucun sénateur; il fit plus, il releva la dignité du sénat. Prince guerrier et absolu, il lutta de toute sa vertu contre le vice de l'empire, et tempéra le despotisme par un effort continu sur lui-même. Il consultait les principaux citoyens sur toutes les affaires publiques, et il avait coutume de dire : « N'est-il pas plus juste qu'un seul suive l'avis de » tant d'amis illustres, que de les forcer tous à

» suivre la volonté d'un seul ? »

Mais où devait aboutir cette modération sublime , ces grands exemples, et ces vingt ans de bonheur pour le monde? A la tyrannie de quelques monstres et aux serviles révoltes des gardes prétoriennes. C'est là que l'on voit tout entier l'épuisement et la stérilité de l'ancienne société romaine. La dictature élevée sur les ruines de la république ne pouvait devenir le gouvernement naturel de Rome. Elle était née corrompue, et incapable dérègle et de durée. De là vous voyez dans l'histoire, et surtout dans Tacite, que tous les vœux des Romains se rejettent dans le passé, qu'ils existent, pour ainsi dire, loin d'eux-mêmes, et que,préoccupés du regretde ce qu'ils ontperdu, ils n'ont aucune espérance de perfectionner ce qu'ils possèdent. L'ancienne république , voilà le souvenir inenaçabl&et désespéranttout ensemble.

Si Germanicus est un moment l'amour des Romains, si Drusus emporte dans sa tombe les regrets de l'empire, c'est que le peuple croyait que ces jeunes princes, montés sur le trône, auraient tenté de rétablir l'ancienne république. Plus tard, après de longues oppressions, au milieu des brusques changements de l'anarchie militaire, vous entendez le vertueux Galba qui dit à Pison : « Si la masse de l'empire pouvait se soutenir, et garder l'équilibre sans un modérateur suprême, j'étais digne de recommencer la républiqtie. » Cette

superstition des Romains pour l'ancien gouvernement fut respectée jusque dans les formes extérieures de l'empire et de la tyrannie. Jamais la succession au trône ne fut réglée par les lois, et de cette incertitude sortit le pire des fléaux, la tyrannie élective, l'usurpation militaire, les destins du monde mis en loterie dans le casque des soldats, enfin pour comble de ruine et de honte , l'empire vendu comme un esclave sur le marché des camps. Tacite, dont l'ame nourrissait plus qu'aucun autre ce regret de l'ancienne république, a conçu, mais sans y croire, une forme intermédiaire qui réunirait les avantages du repos et de la liberté. Mais le polythéisme, usé et avili, ne pouvait plus compatir qu'avec le despotisme ; la corruption de ses dieux justifiait les tyrans, et l'apothéose des tyrans déshonorait ses dieux. Il n'est presque aucun des plus odieux empereurs qui n'ait entretenu sa cruauté par des superstitions bizarres. Néron leur demanda l'excuse de son parricide ; Commode les souilla de sang humain.

En considérant cet état du monde, l'esprit ne peut se défendre d'une supposition qui fut mal réalisée un siècle plus tard, sous le règne de Constantin. Si Marc-Aurèle, dont la morale élevée a tant de rapport avec le christianisme, eût adopté le culte dont il avait les vertus, cette révolution

ne pouvait-elle pas alors créer la réforme politique, et fonder cette souveraineté juste et modérée que Rome cherchait en vain. Ce qui manquait à l'empire , ce qui rendait les bons princes quelquefois cruels, ce qui donnait tant de férocité aux mauvais empereurs, c'était le caractère incertain et les dangers de leur pouvoir. Ils pesaient sur le monde de la même force dont ils se sentaient repoussés par le monde. La mort violente était presque la condition naturelle du trône , et de fureurs en fureurs ils allaient jusqu'à ce terme, comme certains de ne pouvoir l'éviter, et d'avance méritant et vengeant leur destin. Peut-on douter que cet état de guerre perpétuel n'eût été singulièrement adouci par l'adoption du christianisme qui, consacrant les pouvoirs établis et les droits de l'espèce humaine, plaçait la sécurité des princes au même lieu que la liberté des peuples ? Les chrétiens alors persécutés répétaient souvent que leurs noms ne se trouvaient dans aucune conspiration contre les empereurs. Cependant leurs écrits respirent l'horreur de l'injustice et de toute tyrannie sur la conscience et les droits naturels de l'homme. Leurs ouvrages semblent des plaidoyers en faveur de l'espèce humaine.

Dans nos spéculations sur ces temps antiques, serait-ce une recherche oisive de nous demander

quelle pouvait être l'influence du christianisme sur la durée de l'empire, s'il fût entré dans les institutions romaines cent ans plus tôt, et sous un prince aussi vertueux que Constantin fut violent et cruel ! L'imperfection de la vertu stoïque, c'était de n'appartenir qu'à quelques grandes ames, d'être une exception parmi les hommes, et de ne pouvoir descendre jusqu'à la foule. Ainsi de sublimes vertus n'étaient rien pour l'exemple du monde; mais la loi chrétienne, accessible aux esprits les plus humbles, la loi chrétienne dans sa pureté primitive, espèce de stoïcisme populaire et tempéré , eût établi une liaison entre les hommes les plus obscurs et l'ame élevée de l'empereur ; elle eût perpétué des bienfaits qui passèrent avec

Marc-Aurèle.

Il y a peut-être autant d'exagération que d'enthousiasme dans les paroles d'un Grec écrivant à la fin du deuxième siècle : It Il n'est point une seule « race d'hommes, ou grecque, ou barbare, ou « réunie sous quelque nom que ce soit, ou vivant « sur des chars, ou errant sans asile, ou abritée « sous des tentes, chez laquelle, au nom de Jé« sus-Christ, des prières et des actions de grâce « ne soient adressées chaque jour au Père et au « Créateur de toutes choses. » Mais on ne peut douter qu'à cette époque, sous l'empire méme de Marc-Aurèle, les chrétiens ne fussent très-

nombreux dans l'empire ; des légions entières étaient. chrétiennes ; des villes, de vastes provinces comptaient à peine quelques sectateurs du paganisme, prétres ou magistrats, dont la foi toute politique aurait suivi la volonté du prince. La Grèce presque entière croyait échapper à la puissance romaine, en se séparant des dieux de Rome, et reprenait par l'exercice d'un culte nouveau l'indépendance qu'elle avait perdue par la conquête. Une portion de l'Italie et tout le midi de la Gaule adoptaient la méme religion : elle se répandait avec une incroyable rapidité chez les peuples barbares réunis à l'empire. Ils la recevaient plus vite que les lois romaines, parce qu'elle semblait une liberté dans l'esclavage qui venait les engloutir.

Cependant cette même époque où le christianisme était déjà si puissant par le nombre de ses sectateurs et la réforme qu'ils exerçaient dans le monde, vit se renouveler contre eux ces persécutions qui depuis deux siècles étaient comme une tradition de l'empire. La sagesse des Antonins ne les préserva pas de ce préjugé. Marc-Aurèle luiméme reproche aux chrétiens de chercher la mort , d'y courir avec la précipitation des troupes légères, et de ne pas l'attendre avec la gravité des sages antiques. Il est choqué du cou- ■ rage trop empressé des victimes. Ce courage

était celui du stoïcisme exalté par un enthousiasme plus puissant encore. Singulier spectacle dans l'histoire du monde ! le juge et les victimes avaient presque le même langage ! En parcourant les pensées de Marc-Aurèle, on croirait souvent relire des chapitres détachés de la défense des premiers chrétiens : c'est le même amour de l'humanité, la méme obéissance à la loi morale, le même mépris du plaisir et de la mort.

Au bord du Tibre, dans ce palais de marbre et ' d'or, bâti par Néron , et purifié par Marc-Aurèle ; dans ce cabinet solitaire, où, loin des courtisans et des soldats du prétoire, le souverain de cinquante millions d'hommes méditait sur ses devoirs, sa main écrivit souvent sur ses tablettes les mémes maximes, les mêmes vérités morales qu'un obscur chrétien redisait à ses frères au fond des mines et des cachots. Le préjugé politique, la tyrannie du fanatisme païen avaient créé cet immense intervalle , et d'une extrémité du monde social à l'autre, les vérités, pour ainsi dire, se rencontraient sans se reconnaître.

C'est l'idée que fait naître le titre seul de l'apologie de saint Justin : « A l'empereur Tite, iElius » Antonin, pieux, auguste; à son fils très-véridi» que et philosophe ; à Lucius philosophe, fils de

» Lucius par la naissance , et d'Antonin par l'art doption , prince ami des lettres ; à la vénérable » assemblée du sénat, et au peuple romain tout » entier : au nom de ceux qui parmi tous les hom» mes sont injustement haïs et persécutés, moi, » l'un d'eux, Justin, fils de Priscus, je présente ce » discours et cette prière. » Le discours est digne de ce noble début; il y règne une fermeté stoïque qui devait parler à l'ame de Marc-Aurèle. « Vous pouvez nous faire mourir, dit l'orateur; » mais vous ne pouvez pas nous faire de mal. » Ensuite repoussant avec une froide indignation le préjugé qui, sans examen, voyait un crime dans le nom seul de chrétien , il rappelle les maximes de vertu enseignées dans l'Évangile , et révélées par la conscience.

Mais un autre préjugé s'élevait contre les sectateurs de la loi nouvelle; on les appelait séditieux ; on les accusait de conspirer la ruine du pouvoir établi. Justin répond par ces mots de l'Évangile : « Rendez à César ce qui est à César. » « Oui, dit-il, nous vous obéissons avec joie , nous » vous reconnaissons pour empereur ; et nous » demandons en même temps à Dieu qu'il vous » accorde la sagesse avec l'empire. »

La peinture que trace l'orateur des premières assemblées du christianisme, où la vieillesse était un sacerdoce, où l'égalité régnait avec la vertu,

où les cérémonies étaient simples et la morale su. blime, cette peinture d'une sévérité presque philosophique devait intéresser l'ame de Marc-Aurele; et le discours entier semblait lui montrer l'appui que sa philosophie et son amour de l'humanité auraient pu trouver dans ces hommes nouveaux , qui secouaient l'amas de préjugés et de vices sous lequel était courbé le génie romain, et qui s'offraient à lui pour relever l'empire par la justice et la liberté.

Quelques années après, cependant, nous voyons une autre apologie qui s'adresse à Marc-Aurèle. Ainsi les persécutions n'avaient pas entièrement cessé ; et ces routines de barbarie légale, si difficiles à détruire, ramenaient dans les provinces de fréquentes rigueurs contre les chrétiens dénoncés par une populace ignorante ou des magistrats serviles. Mille fables bizarres, mille calomnies grossières se répandaient contre eux, comme on les a vues se renouveler parmi les chrétiens euxmêmes , contre les novateurs que l'on voulait prendre pour victimes.

Un philosophe d'Athènes devenu chrétien porta de nouveau à l'empereur la réclamation de ses frères persécutés. Son écrit, conservé jusqu'à nous, a pour titre : « Ambassade d'Athénagoras, » philosophe chrétien, aux empereurs Antonin » et Commode, vainqueurs des Arméniens et des

» Sarmates, et, ce qui vaut mieux, philosophes.» On éprouve une sorte de stupeur, en voyant ce grand nom de philosophe donné si solennellement à l'infâme Commode, qui, à la vérité, ne régnait pas encore. Mais il est visible que, dans le besoin universel de réforme qui dominait alors, un pareil titre était une espèce de leurre pour le genre humain, qui convenait à la vertu des meilleurs princes, mais que les plus méchants voulaient se ménager.

Cet écrit tout philosophique est fondé sur le principe que tous les cultes doivent être tolérés , parce que tous sont des hommages à Dieu. Athénagoras s'indigne surtout du reproche d'athéisme que la superstition païenne faisait peser sur les chrétiens, parce qu'ils n'adoraient pas des statues et des images. « Nous pouvons, dit-il, vous prouH ver , par les préceptes de notre loi, que nous H ne sommes pas des athées. Quels sont les pré» ceptes dans lesquels nous sommes nourris? Je » vous le dis : aimez vos ennemis , bénissez ceux a qui vous maudissent, priez pour ceux qui vous H persécutent, afin d'être les enfants du Père cé» leste qui fait luire son soleil sur les méchants H et sur les bons. » Il y a, ce me semble , quelque chose de sublime dans cette manière si simple de prouver la croyance à Dieu par la bienveillance envers les hommes. Ailleurs , le philosophe chré-

tien réfute les absurdes rumeurs qui imputaient à sa religion des repas homicides et de sales mystères.

Combien cette apologie ne devait-elle pas frapper l'esprit du prince, qui, dans son livre de Maximes, se plaint souvent de la vaine crédulité des hommes, et s'élève contre les préjugés de la licence et de la cruauté romaine ! « Comment, dit » l'orateur, nous qui nepouvons voir le meurtre, » de peur d'en être souillés , pourrions-nous don» ner la mort ?Nous qui nommons homicides et » coupables devant Dieu les femmes qui se font » avorter, immolerions-nous des hommes ? Nous » ne pouvons à la fois respecter la vie dans le sein >x de la mère, croire qu'elle y devient déjà pré» cieuse devant Dieu, et immoler l'enfant quand » il est né. Nous ne pouvons à la fois nous inter» dire d'exposer nos enfants, regarder cette ex» position comme un parricide, et les élever pour

» leur donner la mort. »

Ces éloquentes prières firent adoucir la cruauté des édits ; mais elles ne changèrent rien à l'ancien ordre de choses. Rome garda son polythéisme décrépit , sa tyrannie religieuse , les vertus sublime, mais passagères de son prince, et le vice incurable du pouvoir absolu. Marc-Aurèle calma quelques moments la fièvre de la corruption romaine ; il répara des maux, il suspendit des ruines ; mais il ne lui fut pas donné de remet-

tre un principe de salut dans l'empire , et de renouveler la masse du sang romain, tandis qu'il était temps encore, tandis que les libres n'étaient pas desséchées, et que le cœur de la société conservait du mouvement et de la vie.

La décadence du paganisme et de l'empire acheva son cours ; ils tombèrent en s'étayant l'un l'autre d'ignorance et de tyrannie. Les crimes, les folies se succédèrent : Rome semblait moins vivre encore qu'achever de mourir; il n'y eut point de révolution salutaire. Laissé long-temps hors de la société, le christianisme y fut admis trop tard, et régna sur des ruines. Le jurisconsulte Ulpien , attaché aux anciennes lois et aux anciens rites de la patrie, écrivait, sous le règne de Dioclétien, que la religion chrétienne était l'innovation la plus pernicieuse, et qu'elle renverserait l'empire. Ce Romain ne voyait pas que l'empire se détruirait de lui-même; que l'ancienne société avait fini sa tâche, et qu'elle avait besoin d'être transformée pour renaître.

Nous ne chercherons pas davantage si le christianisme, adopté dès l'époque de Marc-Aurèle, aurait pu faire durer l'empire et renouveler sa forme politique usée par les guerres civiles et les tyrans. Sans doute, d'insurmontables difficultés rejetèrent jusqu'à l'époque de Constantin ce détournent inévitable. La religion avait d'ailleurs

une autre œuvre à remplir sur la terre, que de : conserver l'envahissement des Romains ; elle

préparait l'affranchissement e^î^rj^rnssance

des peuples.

FIN DU SECOND VOLUME.

TABLE.

NOTICE SUR FÉNÉLON... Page 1 DE SYMMAQUE. 3t; VIE DE L'HÔPITAL 56 DISCOURS D'OUVERTURE 170 NOTES 195 ESSAI LITTÉRAIRE SUR SHAK.SPEARE 201 Du POÈME DE LUCRÈCE 250 Du POLYTHÉISME dans le premier siècle 262 DE LA PHILOSOPHIE STOÏQUE ET DU CHRIS d e 336

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME,